

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

39

La caste des Aiguilleurs

ANTICIPATION
FLEUVE NOIR

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 39

LA CASTE DES AIGUILLEURS

(1988)



CHAPITRE PREMIER

Le blocus organisé par les lamas tibétains commençait d'avoir de graves conséquences sur le mode de vie de la colonie des Rénovateurs du Soleil. Ceux-ci, installés depuis des années sur les Échafaudages d'Épouvante, devaient vivre en autarcie. Le seul moyen de communication avec l'extérieur, le dirigeable *Ma Ker*, avait quitté le haut de la falaise depuis plusieurs semaines et Liensun ne paraissait pas disposé à revenir avec son équipage de jeunes gens.

Ann Suba, responsable du collectif d'administration de la colonie, attendait jour et nuit un signe, un message radio qui ne venait pas. Les rumeurs les plus excentriques circulaient dans les galeries et les puits creusés dans la roche de la falaise. Depuis longtemps les échafaudages abandonnés ne servaient que de leurre pour les Tibétains. Toute l'activité était désormais concentrée dans ces nouvelles installations, ces salles confortables, ces étages réservés à l'élevage, à la culture hors sol. La lumière et la chaleur fournies par un réacteur nucléaire étaient abondantes et la colonie pouvait se passer du charbon venant des mines tibétaines.

La jeune femme regrettait le départ de Liensun, se rongeait de jalousie à la pensée que cette jolie fille, Zabel, partageait désormais la vie du garçon, là-bas sur la banquise du Pacifique, à des milliers de kilomètres. Liensun avait été son amant, plus que cela même, sa proie, son fils, son ennemi quand il s'opposait à ses décisions. Ils s'affrontaient avec la même violence sur de grandes idées que dans un lit.

Ce jour-là elle était assise devant son bureau, essayant d'oublier Liensun pour réfléchir à la situation, mais l'image du garçon l'obsédait jour et nuit. Un soir elle avait littéralement violé un

garçon vacher qui s'occupait des femelles yaks dans un étage inférieur. Parce qu'il ressemblait vaguement à Liensun. Elle n'en avait retiré aucun plaisir, plutôt de l'embarras.

La veille, une réunion du collectif l'avait plongée dans la stupeur et l'inquiétude. Une majorité se dessinait pour donner à Charlster les moyens de mener à bien ses recherches sur son fameux nœud spatial. L'astrophysicien, que Liensun avait sorti de son train-bagne où il purgeait une longue peine pour ses théories, affirmait qu'une masse de poussières lunaires, le nœud spatial, servait de réserves en cas de déchirure dans le linceul qui entourait la Terre, empêchant les rayons du Soleil de réchauffer celle-ci. « Ce nœud spatial, contrairement à toutes les théories connues, n'obéit à aucune mécanique céleste, défie le bon sens. Donc il dépend d'une volonté intelligente qui refuse que le Soleil nous soit redonné. Donnez-moi de l'énergie et quelques appareils et je découvrirai comment lutter contre cet ennemi caché. »

Les Rénovateurs, après des années de renoncement à leur idéologie, retrouvaient avec ce vieux fou un enthousiasme exagéré, un fanatisme déplaisant. Ann Suba s'était violemment opposée à Liensun, qui avait fini par traiter le savant de charlatan. Pourtant il était allé le délivrer de son train-bagne, avait pris des risques énormes avec le dirigeable, mais très vite s'était méfié de Charlster. Ann Suba ne l'avait pas suivi dans cette nouvelle attitude et le regrettait.

Les Rénovateurs exigeaient désormais que les deux tiers de l'énergie du réacteur soient réservés aux travaux de l'astrophysicien.

« — Mais c'est absurde, avait-elle protesté. Si nous agissions ainsi, il faudrait supprimer la moitié des cultures hors sol, la moitié des étables. Nous devrions décider des mesures strictes pour limiter à mille calories par personne la nourriture et accepter que le chauffage et la lumière soient fortement diminués. Tout cela pour des recherches problématiques. »

Dans son coin, Charlster adoptait une attitude d'amusement protecteur, la regardait comme si elle n'était qu'une enfant capricieuse qui essaye de convaincre les adultes de sa bonne foi. Il n'intervint pas une seule fois dans le débat, laissant les plus acharnés, les plus hargneux le faire à sa place.

« — Ann Suba, tu n'as plus la foi de notre doctrine. Depuis des

siècles nous luttons pour que le Soleil revienne. Nous subissons le martyre, les persécutions, sans jamais faiblir. Nos victimes se comptent par dizaines de milliers. Songes-tu que des dizaines de milliers de femmes et d'hommes avant toi ont donné leur vie pour cette grande idée, le retour de la Terre dans le système solaire, la grande lumière, la grande chaleur, le bonheur ? Comment peux-tu nous opposer des arguments aussi terre à terre... aussi... sordides ? Oui, sordides. Le professeur Charlster a fait une importante découverte avec ce nœud spatial qui, chaque fois que nous parvenons à pratiquer une ouverture dans ce ciel pourri, la colmate aussitôt. Allons-nous accepter de toujours échouer au dernier moment, je vous le demande, mes amis ?...»

L'homme s'était tourné vers les autres membres du collectif et son regard enflammé allait d'un visage à l'autre, guettait la moindre dérobade pour la fustiger.

« — Jamais nous n'avons connu d'aussi bonnes conditions, une installation aussi performante. Quoi, allons-nous enliser dans le confort, la chaleur, la bonne nourriture, nos forces vives, allons-nous décevoir notre jeunesse, gaspiller un capital moral et scientifique sans précédent ? »

Il se nommait Rigil et Ma Ker, l'ancienne patronne de la colonie, l'avait eu comme élève. Il n'était pas d'un très haut niveau scientifique mais sa foi orthodoxe était connue de tous. Il n'avait jamais faibli dans sa volonté d'un retour à l'ère solaire.

« — Toutes les expériences passées se sont soldées par des échecs désastreux, commença Ann Suba avec lassitude. Des milliers de gens sont morts lors des précédentes résurrections du Soleil. La banquise croulait sous le poids de trains, les montagnes de glace s'éboulaient sur ceux qui habitaient dans des régions élevées. Tout ce que nous avons gagné c'est un renforcement de la haine. Jamais les Rénovateurs n'ont été aussi détestés, chassés. Et on ne peut reprocher à ceux qui pensent autrement que nous, d'avoir tort. Nous avons toujours dit, et il y avait une majorité pour soutenir cette thèse, que le retour vers le Soleil serait progressif, s'étendrait sur une, peut-être deux générations. Trop de hâte sous-entend une fonte désastreuse des glaces, des inondations criminelles, des brouillards qui pendant dix, vingt ans recouvriront le globe terrestre. Le Soleil ne pourra les disperser qu'à la longue. Les gens

qui échapperont à la noyade seront perdus dans des mers de brumes épaisse. »

« — Ils auront chaud au moins », cria quelqu'un, et cela fit sourire.

« — Ils auront affaire à une humidité extraordinaire, erreront entre des icebergs énormes, grands comme d'anciens continents, dans un jour cotonneux pire que celui que nous connaissons. Est-ce cela que vous voulez ? »

« — Charlster n'a jamais dit qu'il provoquerait une catastrophe », se rebiffa Rigil.

L'astrophysicien souriait toujours, la regardant se débattre avec des mots, des arguments déjà bien usés. Les membres du collectif ne l'écoutaient pas avec l'attention voulue, la plupart se laissaient impressionner par Rigil, ses yeux flamboyants, son verbe facile.

On avait fini par voter et une majorité se dégagea pour étudier dans quelle mesure on pouvait accorder à Charlster ce qu'il désirait, mais pour éviter la rupture on fixa le chiffre de l'énergie ainsi détournée à deux cinquièmes au lieu de deux tiers. C'était déjà énorme mais Charlster fit la grimace et quitta la salle de réunion.

C'était donc la veille et elle était seule dans son bureau qui donnait sur la vieille plate-forme en bois de l'échafaudage. Elle sortit dans l'air glacé, regarda dans la vallée lugubre où circulaient les trains charbonniers de la Sun Company. Naguère une voie privée reliait la colonie au réseau mais les Tibétains l'avaient en partie démontée pour renforcer leur blocus. Les lamas ne supportaient plus la présence des Rénovateurs, annonçaient que ces impies voulaient ramener le Démon du Feu et détruire les temples accrochés en haut des falaises. Le Démon du Feu c'était, bien sûr, le Soleil.

Dans le temps, ces échafaudages étaient utilisés par les ramasseurs de lichens. Ils prenaient des risques insensés pour cueillir cette misérable végétation qui poussait dans les anfractuosités des falaises, en nourrissaient leurs yaks. Ann Suba les avait vus voltiger d'un étage à l'autre sur des échelles fragiles, courir sur ces passerelles pourries, le bois venant de mines subglaciaires n'avait pas toujours de grandes qualités de solidité.

— Je vous dérange ?

C'était Astyasa le géant barbu, un homme très modéré qui s'était

rangé à ses côtés lors du vote de la veille. Lui préconisait d'oublier pour l'instant l'idéologie, de renforcer leur position, de créer toutes les conditions futures pour des recherches scientifiques lentes, sans précipitation, sans risques de commettre d'autres erreurs catastrophiques. Il n'était plus guère écouté.

— Sans le blocus, les esprits seraient moins échauffés, dit-il en se penchant à son tour sur le vide vertigineux. Ils sont exacerbés et dans leur subconscient cherchent à se venger des lamas. Si le Soleil réapparaissait, les temples accrochés rudimentairement en haut des parois verticales seraient balayés par les masses de glace qui se détacheraient des sommets.

— Que faire ? Charlster est un mélange de savant et de charlatan. Nous lui avons offert le plus puissant émetteur d'ultrasons que l'on puisse trouver dans l'Australasienne et peut-être même sur toute la Terre. Nos amis Rénos de China Voksal ont effectué un travail magnifique pour se le procurer. Ils ont réuni des sommes fantastiques pour soudoyer différents services administratifs, détourner des éléments rares.

— Il est insatiable, murmura Astyasa. Bien sûr, ici nous ne risquons rien sur ces hauteurs. Nous verrons apparaître le Soleil dans toute sa gloire en pensant que pour le monde entier c'est la même chose. Nous ignoreron tout des drames qui se joueront sur les banquises et aussi sur les inlandsis...

— Que faut-il faire ?

— Je suis contre toute action violente, dit le géant barbu, mais peut-être serons-nous obligés un jour d'intervenir. Ou alors...

Il se retourna avec méfiance. Mais sur cet échafaudage, dans le vent glacé qui soufflait presque toujours dans cette entaille profonde des montagnes, personne ne pouvait entendre leurs paroles. Il n'en chuchota pas moins :

— Les Tibétains... S'ils se montraient menaçants, nous serions obligés de nous unir pour les combattre.

— Ils ont renoncé à escalader la face sud de notre falaise.

Astucieusement les Rénovateurs avaient reproduit sur les parois les dessins anciens relevés ailleurs et, très religieux, les Tibétains qui construisaient de ce côté des échafaudages pour les envahir avaient brusquement abandonné leurs projets.

— C'est de la politique, fit Astyasa en voyant qu'elle avait un

sursaut de protestation.

— Dangereuse pour tous, fit-elle.

— Il faut les provoquer. Ils ne pourront pas nous vaincre. Nous possédons des moyens sophistiqués de les tenir à distance, mais cette guérilla occupera tous ces excités et Charlster se trouvera bien seul avec ses rêves fous.

— Mais comment les provoquer ?

— Liensun doit revenir avec son dirigeable, en plein jour, et il profanera cette falaise en abordant le terrain d'atterrissement par la face sud justement.

— C'est trop. Ils mobiliseront tout le pays et nous aurons en face des centaines de milliers de gens prêts à tout. N'oubliez pas les Rénovateurs installés à Evrest Station.

— Des épaves, des traîne-wagons.

Elle le regarda avec stupeur. Astyasa le non-violent s'était en quelques heures transformé en homme impitoyable. Dans sa haine de Charlster et de ses fanatiques, il était prêt à d'autres folies sanglantes.

Lorsque les Rénovateurs, chassés de la banquise du Pacifique et surtout de la fameuse base Fraternité II installée dans le corps même de la monstrueuse Jelly, amibe recouvrant un territoire d'un million de kilomètres carrés, s'étaient réfugiés dans la petite Compagnie tibétaine, un groupe restreint avait préféré la capitale où ils vivaient misérablement. Ce n'était pas une raison pour les livrer à la vindicte des lamas humiliés.

— Nous pourrions y aller moins fort, dit-elle. Les relations avec Liensun sont inexistantes. L'équipe doit placer des relais radios mais l'installation de leur base doit occuper tout leur temps.

— Il est à craindre qu'ils se coupent totalement de nous, fit Astyasa. Charlster les avait déjà écœurés.

— Nous avons en réserve quelques dirigeables démontés. Ils appartenaient à notre grande flotte de jadis. Pourquoi ne pas en remonter un, l'exhiber ? Les Tibétains voudront en savoir plus et monteront à l'assaut... Je ne voudrais pas qu'il y ait de bataille sanglante. Nous pourrions utiliser d'autres armes... Essayer de réduire la tension à quelques escarmouches, le temps que l'union se reconstruise à nouveau entre les Rénovateurs.

Ils retournèrent dans le bureau d'Ann Suba qui sortit le dossier

des dirigeables. Les caisses se trouvaient reléguées dans des cavernes non chauffées et il était à craindre que le matériel n'ait souffert de cet abandon.

— Les filtres à hélium sont à part, dit le géant. Je me souviens même qu'on les a confiés à un groupe... Oh ! je sais, c'est Rigil qui a été chargé de leur conservation... C'est malheureux, car pour les récupérer ce sera difficile. Il faudra ruser.

— Il faut trouver un prétexte pour expliquer la raison qui nous pousse à reconstruire un dirigeable.

— Le blocus. Certaines denrées, des instruments, nous manquent. Nous ne pouvons sortir d'ici que par la voie des airs. Ça, tout le monde le comprendra.

— Oui, mais Rigil va surveiller les opérations de montage. Et l'équipage, qui allons-nous prendre ? Ceux qui restent des navigateurs employés par Liensun ne sont pas fameux...

— Il suffira de faire une apparition pour enfiévrer les Tibétains..., dit Astyasa. Je me charge de cette opération si vous le voulez bien. J'en ai assez de ces fous qui veulent bouleverser notre planète.

CHAPITRE II

Lady Yeuse recevait les délégués de la CANYST, parmi lesquels se trouvait Palgeste, l'envoyé de la Compagnie de la Banquise. Le Président Kid avait toujours confiance en cet homme qu'Yeuse détestait. Lorsqu'elle avait succédé à Lady Diana, selon la volonté de cette dernière, Palgeste l'avait aidée non sans idée préconçue. Il aurait souhaité qu'une fois présidente de la Panaméricaine, Yeuse détache la Province Antarctique de la Concession et la lui offre. Il rêvait de diriger une Compagnie. Yeuse n'avait jamais accepté ni refusé, et depuis qu'elle régnait il s'efforçait d'apparaître comme un beau joueur, mais elle savait qu'il lui en voulait férolement.

On parlait de la mort atroce de Maliox qui avait trouvé une fin dramatique dans un déraillement. Seule Yeuse connaissait la vérité et commençait d'éprouver de vives inquiétudes sur son avenir. Maliox, qu'elle avait appuyé dans son élection au titre de Maître Suprême des Aiguilleurs, avait été assassiné. Selon la méthode dite de la mort de l'Aiguilleur, un pied coincé dans un aiguillage, incapable de bouger et voyant arriver sur lui à toute vitesse un wagon tamponné.

Yeuse n'avait aucune nouvelle de Jdrien, le fils métis de Lien Rag qui menait, pour elle, une enquête dans la Province de la Baie d'Hudson, dans la station même où les Aiguilleurs se rendaient pour passer leurs congés. Il n'avait même pas essayé d'entrer en contact télépathique avec elle.

— Le voyageur président vous renouvelle son désir d'une rencontre commune dans les meilleurs délais, dit Palgeste en s'inclinant devant elle.

— Je sais, dit-elle, il m'a également envoyé son secrétaire particulier Fields et j'ai proposé que le Président Kid décide d'une

date.

Palgeste digéra cet affront sans marquer de réaction. Normalement c'est lui qui aurait dû transmettre cet échange de messages.

— Je vous présente mes condoléances pour la mort de Ruanda, le célèbre écrivain, votre mari, je crois.

— Vous êtes bien renseigné, fit-elle moqueuse, très peu de gens sont au courant dans cette Compagnie et j'espère que vous respecterez cette discrétion.

Elle lui tourna le dos, alla saluer Fontil qui représentait la Transeuropéenne. Il lui annonça que Floa Sadon, sa présidente, était revenue enchantée de la Banquise et que la situation économique marquait un léger mieux dans cette Compagnie. Le Sibérien Oralov attendait à l'écart avec un sourire mystérieux et elle savait ce qu'il allait lui dire. Depuis peu le général Sofi dirigeait la Convention du Moratoire, organisme central du gouvernement sibérien. Il avait été nommé maréchal à cette occasion.

Sofi avait été son amant à plusieurs reprises et la dernière fois lorsqu'elle représentait la Compagnie de la Banquise lors d'un voyage en Sibérienne.

— Le voyageur maréchal serait heureux de vous accueillir chez nous, dit le délégué. Vous savez combien il désire entretenir avec vous les meilleures relations.

Oralov y mettait une intention visible, montrant qu'il n'ignorait rien de leurs rapports amoureux. Elle s'en moquait, conservait du manchot un excellent souvenir, même si Jdrien occupait dans son cœur et dans ses sens une place privilégiée. Peut-être parce qu'il était le fils de Lien Rag, peut-être parce qu'il était aussi en quelque sorte un peu son fils bien que né d'une Femme Rousse.

— Pour l'instant, dit-elle, j'ai fort à faire dans cette Compagnie, mais je retournerai volontiers chez vous. J'ai tellement aimé l'accueil qui me fut réservé dans votre Concession.

À son tour de se moquer par allusion perfide. La première fois où elle s'était trouvée en Sibérienne c'était contre son gré. Faisant partie de la troupe d'un cabaret pornographique, le *Miki*, qui donnait des représentations sur le front lors de la guerre sibéro-transeuropéenne, elle avait été enlevée et était tombée entre les mains de Sofi.

Oralov s'inclina, ravi de cette vivacité d'esprit et elle continua sa tournée. La soirée se termina à minuit et avant d'aller se coucher elle consulta les dépêches dans son bureau, n'y trouva aucune nouvelle de Jdrien. Que pouvait-il bien devenir ? Où pouvait-il se trouver ? Il avait suivi un cheminement très compliqué pour remonter jusqu'aux Aiguilleurs de Salt Station.

Salt Station était un endroit étrange, maléfique. On disait que la fameuse Voie Oblique se trouvait de ce côté-là sans jamais expliquer ce qui recouvrait une telle appellation. Elle avait connu une autre Voie Oblique dans la Dépression Indienne, au sein d'une mer intérieure, dans un endroit appelé Concrete Station. Lui aussi était mythique.

Elle essaya en vain de trouver le sommeil, harcelée par de fortes images, des regrets, des désirs puissants. Elle aurait aimé serrer un corps brûlant de fièvre contre elle, que ce fût celui de son fils adoptif Jdrien ou celui, musculeux, de Sofi. Pourquoi pas Floa Sadon, cette garce impudique avec laquelle autrefois elle entretenait des relations intimes ? Elle se releva pour avaler un somnifère et échapper à ses troubles.

La mort de Maliox avait une signification profonde. Les Aiguilleurs n'avaient pas voulu de lui. Au début ils avaient accepté sa candidature, mais avec certainement l'idée bien arrêtée de se débarrasser de lui. Ils devaient l'accuser d'être l'homme de paille de la présidente. Il n'en était rien. Maliox ne s'était jamais montré soumis. Seulement il était plus humain que les autres Aiguilleurs, plus raisonnable. Lors de son voyage en Australasienne, il l'avait protégée alors qu'un complot visait à la faire disparaître ; les Aiguilleurs ne le lui avaient jamais pardonné. Ils l'avaient condamné à une horrible mort destinée à frapper tous les esprits des initiés.

Dans la nuit, alors qu'elle avait fini par dormir sous l'effet des pilules avalées, elle rêva de Jdrien. Il lui apparut dans un étrange uniforme qu'elle ne reconnut pas tout de suite car sa vision était floue. Puis elle réalisa qu'il était habillé en Aiguilleur de première classe. Elle poussa un cri qui la tira momentanément de son sommeil artificiel. Elle essaya de lutter contre son envie de dormir mais dut y renoncer.

Elle retrouva Jdrien. Il essayait de lui faire comprendre quelque chose mais elle, l'esprit engourdi par les remèdes, ne parvenait pas à

saisir ce dont il s'agissait. Il évoquait une foule nombreuse réunie dans une sorte de grand cirque. Comment pouvait-on, sans enfreindre les lois de la CANYST, installer un pareil ensemble ? Et cette foule était essentiellement composée d'Aiguilleurs de tous les grades. Donc des gens respectueux des accords ferroviaires.

Sur une estrade décorée il y avait un homme et Yeuse ne parvenait pas à distinguer son visage. Jdrien interposait le sien, insistait avec force. Il la secouait même mentalement, essayant de la réveiller, de la sortir de cette torpeur. Soit, il y avait un homme en uniforme mais elle ne pouvait pas trouver la force de regarder plus longtemps. Elle se plongea dans l'inconscience.

CHAPITRE III

À la fin de la cérémonie où cet homme, qu'on appelait Palaga, avait été investi du titre de Maître Suprême des Aiguilleurs, on avait servi un repas gigantesque. Des serveuses circulaient dans les travées avec des plateaux et en moins d'une demi-heure chacun put recevoir sa part. Les conversations s'animèrent et son voisin, le vieil Aiguilleur aux cheveux gris, observait Jdrien à travers ses paupières baissées.

— Tu n'as pas de compagne, beau comme tu es ? N'as-tu pas été marié selon les prescriptions de nos règlements ?

— Ça n'a pas très bien marché, dit Jdrien qui ne parvenait pas à lire dans le cerveau de l'homme quelles étaient ses intentions exactes à son sujet. Il ne paraissait pas soupçonneux, plutôt surpris par la solitude du garçon.

— Moi, j'ai une famille quelque part dans le sud. Nous avons un merveilleux wagon d'habitation de six compartiments. Un sauna et une salle de bains. J'ai droit à trois mille calories par personne sous toutes les formes habituelles. Comme nous sommes cinq, cela fait quinze mille et nous en économisons cinq mille.

Les Aiguilleurs ne comptaient pas en dollars mais en calories. Depuis que la Compagnie de la Banquise avait également adopté ce terme de calorie comme unité de monnaie, les Aiguilleurs parlaient en watts mais l'homme était habitué depuis toujours à s'exprimer ainsi.

— Ça représente pas mal de dollars.

— Vous allez vous retirer bientôt ?

— Dans deux ans. Il est possible que je vienne séjourner un temps ici pour me régénérer.

— Comme le M.S.A. ?

L'autre fronça ses sourcils épais :

— Ne blasphème pas. Heureusement que je suis à un âge où l'on en a entendu d'autres. Surtout quand on a des enfants un peu impertinents comme les miens... Palaga est immortel, lui... C'est autre chose. Nous, nous mourrons un jour.

— Bien sûr, fit Jdrien.

— Mon nom est Carmal... Si tu veux, ce soir on peut dîner ensemble et aller visiter un train sexy plein de jolies filles. Rien que des Asiates... Toutes saines et expertes... Ça te coûtera dix dollars mais tu passeras une nuit délicieuse. Il faut sortir, que diable, et gaspiller ton énergie. Salt Station est faite pour ça, pour s'amuser.

Le repas était savoureux, très fin. La viande par exemple possédait une qualité supérieure et l'alcool servi dans une bouteille un arôme délicat.

— Comment a-t-on pu élire Maliox, demanda Jdrien puisqu'on le soupçonnait de complicité avec la présidente ?

— Il fallait attendre que les événements se calment... Elle a cru nous imposer Maliox, mais maintenant elle sait que nous sommes les plus forts et qu'elle devra se plier à nos volontés. Palaga va reparaître en public. Vu son grand âge et son immortalité, il doit de temps en temps se revitaliser... Rien à voir avec la régénération des bains de graisse... Est-ce que tu possèdes un loco-car, au fait ?

Jdrien secoua la tête.

— J'en ai acheté un neuf pour venir ici... Il est superbe. On peut y vivre à l'aise en famille. L'an prochain nous irons passer des vacances en Patagonie... On m'a promis une carte de priorité marron pour cette date. Nous ne traînerons pas sur les voies lentes. Comment es-tu venu ici ?

Jdrien lut la réponse dans le cerveau de Carmal :

— En train spécial, bien sûr.

— Il paraît que c'était très bien organisé et que vous trouviez chaque soir des filles différentes dans vos couchettes. J'ai regretté, mais j'avais trop envie d'essayer mon loco-car.

Un spectacle suivait la cérémonie en même temps que le dîner. Il y avait des numéros de cirque et l'on exhiba même des éléphants qui dansaient. D'où sortaient-ils ceux-là ?

— Demain il y aura des jeux... On fait combattre des hommes contre des loups rouges. C'est très excitant, ces combats.

— Quels hommes ?

— Des prisonniers, bien sûr.

Des prisonniers ? Mais quels prisonniers ? Les Aiguilleurs disposaient donc d'un système pénitentiaire à l'insu des Compagnies et utilisaient les condamnés comme du gibier ? Personne n'avait jamais fait allusion à ce genre de choses. Il fallait que les secrets de Salt Station soient bien gardés.

— Il faut que j'aille aux lavabos, dit-il en déposant son plateau à côté de lui. Je reviens.

— Nous resterons un peu et puis nous irons voir ce train sexy.

Jdrien préféra ne pas retourner à sa place. Il gagna la sortie, marcha un peu sur les quais déserts, finit par prendre une draisine collective. En approchant du traînel il éprouva un malaise et sut qu'un danger l'attendait là-bas. Très vite il pénétra dans l'esprit d'un inconnu, reconnut Rouk Kerny à ses enchaînements de pensées. L'Aiguilleur avait réussi à revenir dans son compartiment et répondait aux questions de deux policiers ferroviaires.

« — Tu te promenais nu sur le quai et tu prétends être Rouk Kerny. Tu n'as ni carte d'identité, ni carte de crédit, ni uniforme. »

« — Je me suis retrouvé dans les égouts solidement attaché et certainement drogué. »

Jdrien avait inhibé sa substance réticulée, centre du sommeil, mais l'homme l'ignorait.

« — J'ai réussi à me détacher et remonter par un regard. »

« — Ils sont tous scellés. »

« — Pas celui en dessous du train. »

« — Je suis allé voir, dit un des policiers, il dit vrai. »

« — Bien, dit l'autre, va à la draisine et renseigne-toi sur lui. L'ordinateur de la station doit savoir ce qu'il a fait dans les dernières quarante-huit heures. »

Jdrien s'immobilisa, regarda autour de lui et choisit d'entrer dans un wagon-immeuble de belle hauteur, cinq étages au moins. Il grimpa tout en haut, essaya de pénétrer dans les compartiments mais trouva porte close. Il continuait de surprendre les pensées des deux policiers et de Rouk. Depuis la draisine de police l'un des deux fonctionnaires entrait en communication avec la mémoire urbaine. D'ici quelque temps il saurait qu'un imposteur avait pris la place de Kerny, s'était présenté à la cérémonie.

Il retourna au cirque et retrouva Carmal assis à la même place.

— Tu en as mis du temps.

— Si on allait dans votre train sexy ?

— Maintenant ?

L'homme jeta un regard aux ballets acrobatiques en train de se dérouler et approuva :

— Entendu. On y va...

Jdrien espérait l'endormir lui aussi, prendre son identité, le temps de trouver le moyen de quitter cette station. Si vraiment tous les regards d'égouts étaient scellés, il ne voyait trop comment rejoindre ses amis esquimaux. Sa seule issue resterait le sas communiquant avec l'extérieur.

— Tiens, dit Carmal, je te paye ton entrée et du coup je te choisis ta fille, d'accord ?

— Vous êtes chic, fit Jdrien qui pensait à autre chose.

Tout le premier étage du train sexy était libre de cloisons et luxueusement aménagé en ancien jardin avec un bassin. Assises sur la margelle, les filles en longues robes de dentelle prenaient des poses alanguies. Rien de très érotique. Au contraire, l'ensemble apparaissait d'un romantisme désuet. Mais Jdrien se rendit soudain compte que les filles étaient toutes très jeunes, des enfants à peine âgées de dix ans et fut pétrifié.

— Alors qu'est-ce que tu en penses ? Tu vas voir, elles sont formidables. Elles jouent les timides, les effarouchées, mais en fait elles sont rusées. Tu as vraiment l'impression de débaucher la fille de ton meilleur copain.

Carmal, bon époux, bon père, ne paraissait avoir aucun remords à la pensée de faire l'amour avec une de ces enfants. Il racontait même comment, deux jours auparavant, ça s'était passé avec celle qui avait une natte, là-bas, comment elle procédait avec des mines de sainte nitouche. Jdrien se sentait encore plus coincé.

— Tu vas prendre la même, lui disait Carmal, parce que je suis sûr que tu es bien monté, et comme elle est très étroite, tu m'en diras des nouvelles... Moi j'ai un faible pour la plus petite aux cheveux teints en blond.

La fillette à la natte s'appelait Muh et marcha derrière lui avec soumission jusqu'au compartiment qu'une matrone leur désignait. La porte fut refermée et Muh le regarda en dessous, fourra son

pouce dans sa bouche d'un air sournois.

Jdrien repéra le hublot, s'en approcha mais il était fixe. Il se retourna. La fillette s'était assise sur la couchette, croisant ses jambes fines :

— Je suis sûre que vous allez me faire très mal, récita-t-elle comme une leçon bien apprise.

Le métis sourit gentiment.

— Pas du tout, je n'ai pas envie de te brutaliser.

— Si, je sais que vous allez me faire mal, me violer partout. Et je suis très étroite. Même ma bouche est trop menue pour votre désir.

Ainsi s'excitaient les vieux Aiguilleurs du genre de Carmal. Jdrien se rapprocha s'assit à côté d'elle. La petite eut un geste de crainte également feint.

— Je ne veux pas te faire mal ; d'où viens-tu ?

— On m'a enlevée pour que je serve aux plaisirs des hommes qui font souffrir, répeta-t-elle plusieurs fois quand il lui posa la question.

Elle était comme programmée, incapable de se souvenir d'où elle venait, de son enfance. Quelle enfance d'ailleurs !

— Il faut que je sorte d'ici, dit-il. Je ne veux pas rester avec mon compagnon. Je n'abuse pas des enfants comme toi.

Il lui souriait mais elle restait agacée, le regard fuyant :

— La Madame sera furieuse quand elle m'inspectera comme chaque fois, dira que je me suis servi de ma main alors que je suis payée pour me servir de tout le reste.

— Aide-moi à sortir...

Il lut dans sa petite tête écervelée par la cruauté des adultes qu'elle allait se plaindre à la Madame, jurer que le client n'avait pas pu l'honorer comme il était convenu. Alors il encadra ses joues rondes de ses mains, la fixa dans les yeux. Elle tendait sa bouche en cœur, attendant ses lèvres et s'endormit comme un oiseau hypnotisé en quelques secondes.

Sur les quais, il localisa un regard d'égout mais ne put l'ouvrir. Il s'orienta pour essayer de gagner les confins, mais Salt Station était tout en longueur dans cette partie-là et il n'apercevait aucun sas de sortie.

On le recherchait car plusieurs draisines de police patrouillaient et des policiers en sautaient pour vérifier l'identité des passants. Il

se dirigea vers une zone mal éclairée, heurta quelqu'un. Une voix de femme le rabroua :

— Alors, collègue, on ne peut pas faire attention ?

C'était une Aiguilleuse de deuxième classe boudinée dans un uniforme informe et qui empestait la vodka.

Elle le regarda en coin avec méfiance :

— Tu cherches quoi ?

— Quelqu'un, dit-il. Je sors d'un train sexy... Les copains s'y amusent, moi pas.

— T'as envie d'une vraie femme peut-être, hein ? Pas d'une pute ?

— C'est exact, dit-il. Une vraie.

Elle titubait et l'espace entre deux wagons-habitations empestait de son haleine lourde. Il se retenait de respirer, nauséeux.

— J'ai un compartiment à côté. Je suis allée chercher une bouteille parce qu'avec la copine on avait tout bu. Elle ronfle mais moi j'avais encore soif... Et peut-être qu'avec la bouteille je vais ramener un gentil petit copain, hein ?

Elle marcha devant lui, se cognant aux wagons, trébuchant sur les rails, faillit s'étaler en grimpant sur un quai, gloussait, se retournait pour voir s'il suivait.

— Ben alors j'en crois pas mes yeux ce que t'es beau avec tes cheveux d'or... Tu devrais quand même les couper.

Jdrien les avait pourtant bien écourtés depuis pas mal de temps mais ils avaient repoussé. Elle se retourna soudain pour lui ôter sa casquette d'uniforme et lui caresser le crâne :

— C'est doux, dis... Une fille...

— Vous habitez dans un traîtel ?

— Non, chez une copine qui travaille ici dans l'administration. Fine soûle.

Ils tournèrent en rond car elle se trompa plusieurs fois, escaladèrent un escalier très raide pour accéder à un compartiment sordide. Devant lui l'inconnue agitait une énorme paire de fesses sur le point de faire éclater le pantalon d'uniforme. L'endroit puait mais sur une couchette dormait une jolie fille blonde un peu grasse.

— Nella, présenta l'autre, chouette, hein ?

Nella était presque nue et à côté de la première aurait pu concourir pour un prix de beauté. Lorsqu'il se retourna vers elle il

s'efforça de cacher son dégoût.

— Moi, c'est Shedé... Installe-toi... Je me demande où sont les verres... Merde, tu peux te mettre à l'aise... À poil, si tu veux... C'est ça, à poil. Est-ce que tu as du poil sur la poitrine, au moins ?

Il se contenta de sourire, sachant que dès qu'elle verrait sa fourrure de métis qui le gainait de la poitrine aux cuisses elle hurlerait pour qu'on vienne. Il l'épiait, essayait de capter ses pensées mais ce n'était qu'une suite d'idées avortées, des velléités noyées dans l'alcool, un vague désir d'être prise par ce beau blond succédait sans transition à l'envie folle de boire tout l'alcool. Elle se demandait si l'inconnu n'allait pas lui prendre sa bouteille.

— C'est quoi, ton nom ?

— Rouky, improvisa-t-il en pensant à la précédente identité qu'il avait usurpée...

Elle s'assit sur sa couchette, les jambes écartées et se versa à boire, avala d'un trait la vodka sans lever les yeux vers lui :

— Ah ! j'avais besoin de ça... Rouky, si t'étais un type chouette...

Une timidité plus forte qu'elle la prit. Elle aurait voulu qu'il se déshabille devant elle, comme ça, parce qu'elle le désirait vaguement, souhaitait s'emplir les yeux de sa beauté blonde, sans intention graveleuse même.

— T'as soif ? demanda-t-elle avec l'espoir qu'il réponde non.

Elle parut réfléchir à un marché honnête et lui désigna la belle endormie :

— Si tu en veux, te gêne pas, Nella est toujours d'accord. Moi je regarderai en buvant un petit coup. Tu sais, l'alcool pourrait t'empêcher de... Tu m'as comprise... Je t'assure que Nella refuse jamais un beau gosse et que toi tu es encore mieux que ce qu'elle se met sous la dent d'habitude. Alors, hein, comme tu veux, mais c'est gratuit, pas comme dans ton train de plaisir.

Elle s'installait contre la cloison, ramenait les jambes vers elle, les genoux hauts pour cacher la bouteille. Il pouvait passer là quelques heures quand elle serait endormie profondément sous l'effet de l'alcool. Il s'était trop fatigué depuis quelque temps, avait fourni un dernier effort avec la petite Asiate Muh, ne pouvait récidiver avant des heures.

— Hé ! Nella, réponds que tu n'es pas contre, quoi... T'as bu trop vite tout à l'heure ?

— Vous n'étiez pas à la cérémonie ? demanda-t-il avec douceur.

— Non... On nous a refoulées pour ivrognerie avec menace d'une réduction de solde. Normal, on avait commencé trop tôt à fêter l'avènement de notre M.S.A.

Elle avala une lampée.

— C'était beau ?

Elle s'endormit peu après et la bouteille roula sur la couverture, commença à glouglouter. Il la remit droite, la reboucha et alla s'installer dans un coin du compartiment. Il dormit deux heures, se réveilla soudain. C'est alors qu'il essaya d'entrer en communication avec Yeuse, profitant de ses forces psychiques reconstituées.

CHAPITRE IV

C'était toute une ville en déplacement que cet immense train tiré par quatre locomotives sur le Réseau de l'Antarctique, en route pour la Province de Patagonie, à toute petite vitesse. Un train-ville de vingt mille personnes entassées dans de minuscules compartiments. Vingt mille personnes quittant un chantier pour un autre, vingt mille personnes habituées à ces déplacements constants, continuant à vivre quand le train roulait comme lorsqu'il restait immobile des mois. Parmi ces vingt mille, quatre à cinq mille travailleurs intérimaires, le reste constituant leurs familles, des parasites qui réussissaient à s'introduire dans ce milieu social déjà défavorisé pour y exercer de petits métiers de meurt-la-faim, trouvant le moyen avec des rogatons de fabriquer des nourritures appétissantes en apparence, qu'ils revendaient quelques cents, acceptant toutes les besognes, même les plus inquiétantes. On trouvait aussi bien des tueurs que des avorteurs, des installateurs d'antennes de télévision que des joueurs professionnels et ces derniers, au moins, montraient carrément leur jeu alors que pour la télévision c'était de la pure arnaque puisqu'il était à peu près impossible de capter une image correcte.

Farnelle estimait avoir eu une chance formidable. Après avoir quitté la locomotive géante, et surtout son fils Gdami confié à la surveillance de la machine et de la tribu rousse campant à côté, elle avait essayé de rejoindre des endroits plus civilisés, ses compatriotes du Chaud. La chaloupe l'avait aidée à retrouver un réseau à la fréquentation rare, une station déserte mais automatique où elle avait pu la cacher. Un omnibus s'était présenté deux jours plus tard, uniquement emprunté par des coureurs d'aventures, des fermiers à la bourse exsangue, de pauvres pêcheurs empestant le

hareng. Elle avait dû se défendre au couteau contre deux tentatives de viol, une agression visant son argent, avait partagé la couche d'un traîne-wagon poète qui lui avait fait l'amour en récitant des vers vieux de plusieurs siècles. Elle n'y avait rien compris, n'avait éprouvé aucun plaisir sinon celui de serrer un corps étranger, doux et tiède contre le sien.

Et puis elle avait entendu parler du train-ville qui rentrait en Patagonie. Tout le monde en parlait dans l'omnibus, tout le monde en rêvait, les yeux brillants.

— On peut embarquer. Avec un dollar on se trouve une famille, à cause des contrôles, mais ils sont rares et on peut se débrouiller, rapiner, travailler, il y a toujours une occasion pour se procurer de la bouffe, un dollar... Toi tu peux te servir de ton cul, lui avaient-ils tous dit charitalement. À un demi-dollar la passe, tu auras la vie belle.

Ils ignoraient qu'elle avait dissimulé dans sa combinaison spéciale un beau paquet de dollars répartis en une douzaine d'endroits. Cette combinaison, dans la station déserte, elle l'avait maculée de graisse pour en dissimuler le luxe aux yeux des autres. Elle passait pour une extravagante qui ne parlait pas de son passé, et on respectait les silencieux.

Dans le train-ville, avec deux dollars, elle s'était trouvé une famille. Dans un compartiment nauséabond certes mais bien chauffé. Le père, la mère, une fille et un petit garçon. Ils avaient gagné un peu d'argent depuis leur dernier travail et comme tous les occupants officiels avaient droit à la ration habituelle, quinze cents calories en nourriture, quinze degrés en chauffage.

— Vous serez ma sœur, lui avait dit la femme, on se ressemble, d'ailleurs.

— C'est vrai, avait dit le mari.

Farnelle était allée du coup se regarder dans un miroir pour vérifier si par hasard elle ne louchait pas et n'avait pas une verrue poilue sur le menton comme sa fausse sœur. À part ça il y avait peut-être un petit air de famille.

Elle évitait de montrer qu'elle avait des moyens financiers, rôdait dans l'immense train, circulant dans les coursives, allant visiter les étages, effrayée par certains endroits dangereux comme les bas-fonds d'une station. Un jour elle tomba sur l'hôpital et

s'enfuit emportant une vision d'horreurs, de charpies ensanglantées, de gens hagards, de personnel soignant hystérique et d'instruments barbares d'un autre temps. On trouvait de la nourriture de qualité à acheter dans certaines boutiques bien approvisionnées, de la viande fraîche par exemple, non dégelée. Où étaient les moutons, les poulets qui alimentaient ce commerce ? Elle ne trouvait nulle part les parcs d'élevage, les poulaillers et commençait d'avoir quelques doutes.

Parfois elle ramenait un bon repas à cette famille qui l'hébergeait. Ils étaient cupides, ne songeaient qu'à amasser pour s'extirper de cette misère de travailleur intérimaire.

— On est payés quand on travaille, mais on travaille six mois par an. Le reste du temps c'est quinze cents calories de bouffe et la chaleur insuffisante. C'est dur.

Le soir, des rixes éclataient et même un jour ce fut une véritable guerre civile. Alors apparurent les policiers ferroviaires en tenue de combat. On sectionna le train-ville en deux à hauteur du wagon coupable qui fut abandonné sur une voie de garage malgré les supplications des femmes et des vieux. C'était sans appel, la condamnation à mort par le froid. Les deux tronçons du train furent ensuite reliés à nouveau et la vie reprit comme avant, sans que les esprits se calment pour autant. Farnelle comprit comment fonctionnait le convoi. Il y avait deux locos tireuses, deux pousseuses, et à tout moment le train pouvait être tronçonné à hauteur du wagon condamné. Les Pativi, la famille d'accueil, lui dirent qu'à l'aller trois wagons contaminés par une épidémie inconnue avaient été largués de la même façon en pleine solitude, avec les malades et les gens sains.

Farnelle travaillait, d'abord pour ne pas attirer l'attention et ensuite pour économiser son argent. Elle en avait beaucoup mais de sa vie aventureuse avait conservé des principes de non-gaspillage. Elle achetait de vieilles couvertures, les défaisait pour en revendre la laine à une petite entreprise de tissage installée dans le wagon cent dix-neuf. Quatre personnes de la même famille s'acharnaient quinze heures par jour à confectionner des vêtements pour enfants. Ils n'avaient plus d'électricité, à la suite d'une panne, s'éclairaient avec des chandelles de graisse de mouton et se chauffaient à l'huile de poisson. Leur double compartiment faisait fuir et les vêtements

confectionnés empestaient. Farnelle les emportait pour les laver dans le wagon spécialement agencé pour le nettoyage du linge. Cela lui rapportait un quart de dollar.

Un jour elle invita la famille Pativi au restaurant, pas le plus cher mais un bon quand même. Le train-ville se trouvait immobilisé pour une semaine sur une voie de garage, dans l'attente du passage de la VI^e flotte qui avait besoin de tout le réseau pour se déplacer. Ils mangèrent avec timidité et méfiance, examinant chaque morceau. La femme affirmait qu'il y avait dans le convoi des chasseurs de rats qui revendaient la chair à des gargotes.

— Ici ce n'est pas une gargote, tout de même, s'indigna Farnelle.

À cette allure il leur faudrait des mois avant de se trouver en Patagonie. Elle pensait à Gdami, rêvait la nuit qu'elle retournait vers lui et ne le reconnaissait plus. Elle rêvait aussi de l'autre, mort dans la fosse de vidange avec Jdruk. La famille lui reprocha de pleurer parfois dans son sommeil. Elle envisageait de les quitter, ayant fait la connaissance d'une veuve d'ouvrier qui survivait plutôt mal que bien, n'ayant droit qu'à la ration minimum. Elle lui paraissait plus digne de recevoir sa pension mais elle restait vigilante, les Pativi pouvant la dénoncer à la police ferroviaire. La veuve se nommait Pohl et son rêve était de rejoindre sa famille, un fils marié qui roulait à bord d'un train-aciérie dans le nord de la Panaméricaine.

— Pour les rejoindre il faudra que je loue une place dans un omnibus où ce n'est pas très cher. N'empêche il me faudra payer vingt dollars et je ne veux pas arriver chez mon fils démunie. Ma bru n'est pas méchante femme mais elle a du mal à joindre les deux bouts. Il paraît que je trouverai du travail là-bas, à trier les scories.

Farnelle quitta les Pativi en prétextant qu'elle avait une promesse de travail en queue du train-ville et qu'elle ne pouvait chaque jour effectuer les aller et retour. C'était la vérité. Pour se déplacer dans les coursives encombrées il fallait parfois des heures, même en empruntant les étages. Certains n'hésitaient pas à circuler sur les marchepieds extérieurs, malgré le froid. Le convoi roulait si lentement parfois qu'on pouvait courir ou même marcher à sa hauteur sans se laisser distancer.

La veuve Pohl fut heureuse de recevoir un dollar par jour pour partager son demi-compartiment et s'occuper de la nourriture. Elle disait que le voyage jusqu'en Province de Patagonie durerait au

moins un mois encore.

— Il y a du travail là-bas, puisqu'on rebouche le fameux Tunnel. La nouvelle présidente l'a ordonné en disant que cette entreprise consommait trop d'énergie. Elle a promis d'augmenter les rations de dix pour cent quand tout sera comblé, mais il y en a pour des années.

Lady Yeuse n'inspirait ni haine ni grand amour. Ces gens-là, les plus miséreux qui soient, restaient dans l'expectative, ne croyaient pas que ce changement améliorerait leurs conditions de vie. Il y avait des centaines de trains-ville remplis de travailleurs intérimaires qui circulaient dans la Concession. Ainsi on se débarrassait d'une foule de gens toujours prêts à se laisser séduire par des idées revendicatrices, voire subversives. Des chantiers difficiles, dangereux, les attendaient dans les régions les plus hostiles, surtout des réparations ou des constructions de réseaux, de stations. Par exemple ce train-ville baptisé du nom dérisoire de South Star était basé à Magellan Station, mais n'y séjournait que rarement. Ses locos étaient toujours sous pression, toujours prêtes à appareiller pour une destination lointaine. Il y avait eu des quantités de révoltes à bord, la plus sanglante s'étant produite lorsque les voyageurs avaient appris qu'on se préparait à les envoyer sur la banquise ouest du Pacifique, l'endroit le plus dangereux du monde, là où soufflaient de monstrueuses tempêtes, où des icebergs gigantesques surgissaient du néant. À cette époque Lady Diana, la précédente présidente, avait imaginé de devancer le Président Kid dans sa conquête du no man's land immense qui s'étendait entre les deux Concessions. Le Kid construisait un viaduc ? Elle en ferait autant.

— La banquise, racontait la veuve Pohl, c'est quelque chose d'inoubliable et de terrifiant... On savait que des dizaines de trains s'y étaient engloutis et que les gens ne pouvaient y vivre sans avoir des cauchemars toutes les nuits.

— Pourtant la Compagnie de la Banquise à l'Est est très prospère, les gens y sont plus heureux qu'ailleurs avec des minimums vitaux élevés.

Ce que Farnelle ne disait pas, c'est que les Banquisiens étaient les premiers consommateurs au monde de tranquillisants et que les nouvelles stations construites s'appelaient stations-bulles. En cas de

rupture de la glace, la station flotterait sur l'océan dans une immense bulle de verre organique.

— Nous nous sommes révoltés dès que nous avons vu que South Star se dirigeait vers l'Est. Et cette fois c'étaient tous les wagons qui y participaient. Ils nous ont immobilisés en pleine banquise, ils ont coupé le chauffage, n'ont plus distribué de nourriture mais nous nous sommes organisés. Au bout de quinze jours ils en ont eu assez et Lady Diana nous a envoyé sa flotte. Ils ont tiré systématiquement sur les wagons. Quand le dixième a été détruit nous nous sommes rendus et le train-ville a continué vers l'Est. Mais le réseau était endommagé et nous avons fini par revenir vers Magellan Station après un mois d'attente. Ensuite ce fut l'Antarctique, c'est d'ailleurs toujours l'Antarctique. À cette époque, c'était après la guerre avec la Banquise, il fallait tripler les réseaux, installer des stations-forteresses sur la frontière. C'était un travail effroyable. Mon mari a été broyé par une congère coureuse. Il ne l'a pas vue venir dans la tempête de glace qui aveuglait son équipe. On n'a rien pu récupérer de lui. Il était laminé. Depuis j'ai le droit de vivre ici mais avec une si faible ration que je dois me débrouiller.

Elle était desséchée, ses cheveux tombaient et ses dents, attaquées par le scorbut, laissaient des vides noirs dans sa bouche. Sans ostentation, mais sans honte non plus, elle raconta qu'elle s'était prostituée pendant des années, le temps que son fils arrive à l'âge où il pourrait travailler à son tour.

— Il avait étudié la fonte, celle du fer, et on l'a envoyé dans cette aciéries. Moi, je n'y avais pas droit. Désormais il paraît que je peux le rejoindre, que la nouvelle présidente a tout changé. Mais il me faut quand même de l'argent.

— Je vous aiderai, dit Farnelle émue, nous voyagerons ensemble une fois à Magellan Station, moi aussi je me dirige vers le nord de la Concession.

CHAPITRE V

Jdrien, après avoir vainement essayé d'avoir un contact avec Yeuse, s'était endormi épuisé. Il n'avait pas pu la tirer de son sommeil, lui faire savoir que le fameux Palaga venait de réapparaître miraculeusement et que, malgré ses pouvoirs exceptionnels, il n'avait pas réussi à comprendre comment cet homme vieux de plus de cent cinquante ans continuait de régner sur les Aiguilleurs.

Nella, la blonde potelée qui dormait à son arrivée, se réveilla la bouche sèche vers deux heures du matin et découvrit ce bel inconnu dans un coin du compartiment. Son amie Shedé paraissait ivre morte mais lui dormait tranquillement. Elle trouva un peignoir pour cacher ses formes plantureuses, se pencha pour le secouer.

La première chose qu'il vit en ouvrant les yeux fut la vallée profonde qui séparait deux seins superbes et machinalement il plongea dans le cerveau de la belle, y découvrit sa propre image : il était nu et en très grande forme amoureuse. Il sourit et Nella sourit :

— C'est elle qui t'a levé ?

— Si l'on peut dire... Elle pensait surtout à sa bouteille, craignait que j'aille la lui boire toute.

— Elle m'envahit depuis quelques jours et elle pue. Je vais aérer un peu.

L'air de la station pénétra dans le compartiment et chassa quelque peu les miasmes. Il se leva et elle le regarda avec une admiration non dissimulée :

— Elle a bon goût, ma copine... Tu veux du café, du thé ?

— Du café si possible.

— Ici tout est possible, s'étonna-t-elle. Tu as déjà manqué de quelque chose chez les Aiguilleurs ?

— Dans l'Antarctique, dit-il.

— Tu es allé là-bas ?

— Dans la Compagnie de la Banquise aussi.

Elle le regarda avec admiration et il dut lui raconter comment était la vie dans cette lointaine Compagnie, décrire les orangeraines sous serres de Hot Station.

Puis elle prit un air mystérieux pour lui demander s'il avait vu des baleines volantes.

— Quelques-unes en effet.

— Ce n'est donc pas une blague ? Les journaux professionnels nous disent que c'est une invention des déviants, des Rénovateurs du Soleil et de tous nos ennemis... Mais le bruit circulait que ça existait.

— Elles existent et certaines sont même habitées par les Hommes-Jonas.

Elle haussa ses épaules grasses et dorées :

— Ça, je n'en crois rien. Tu ferais mieux de ne pas raconter des mensonges aussi gros.

Le café était prêt et elle le lui servit en s'appuyant de la hanche contre la sienne. Il n'était pas insensible à cette promesse de chair voluptueuse mais imaginait sans peine sa réaction lorsqu'elle découvrirait son métissage. Il suffisait que de sa main, qui allait finir par se montrer audacieuse, elle fouillât dans le pantalon de son uniforme de cérémonie. Lorsqu'elle découvrirait son sexe gainé de fourrure.

— Est-ce que je te plais ? minauda-t-elle.

— Beaucoup mais j'ai un service à prendre.

— Mais tu n'es pas d'ici, tu es en repos.

— Bien sûr, mais j'ai rencontré mon maître principal qui a besoin de moi et j'ai juste le temps de le rejoindre.

— Quel dommage, fit-elle. Je suis vraiment déçue.

— Je reviendrai... Dans la matinée.

— Et moi je serai au travail, tâche de venir plutôt vers midi. J'aurai évacué cette pouffiasse.

— Je dois rejoindre mon supérieur au sas sud, comment y va-t-on ?

— Prends le tram numéro trois. Mais que vas-tu faire là-bas ?

— Je n'en sais rien mais c'est une mission secrète je crois. Je

reviendrai à midi, promis.

— Nous aurons tout l'après-midi pour rigoler tous les deux.

Cette fois elle porta la main sur lui et siffla d'admiration :

— Je crois que ça va drôlement marcher nous deux.

Elle lui indiqua comment prendre le tram numéro 3 et il la quitta après l'avoir embrassée avec une fougue non feinte. Elle était très désirable mais d'ici deux trois ans serait aussi grosse que son amie.

— Tu n'as pas une carte bancaire ? J'ai oublié la mienne à mon traintel. Je te la rapporterai, avait-il dit au dernier moment.

— J'ai encore quelques dollars sur elle mais ça ira, je pense.

Il avait joué au hasard sur la solidarité de caste et ça marchait. Nella n'avait eu aucune hésitation. De toute façon même un collègue malhonnête aurait été très vite repéré dans cette station surveillée par un ordinateur qui enregistrait tous les menus actes de la vie quotidienne.

Il put prendre le tram jusqu'au sas sud mais se rendit compte que deux draisines blindées surveillaient la sortie des voies. Il n'avait plus qu'à trouver un regard d'égout, en espérant ensuite ne pas se perdre dans le labyrinthe subglaciaire des canalisations. À plusieurs reprises il se glissa sous des wagons d'habitation pour essayer de dégager la trappe, mais dut renoncer. Malgré sa force il lui manquait un outil, un bout de fer. Les plaques étaient verrouillées par un système électronique dont il avait facilement identifié le code, mais sans ce morceau de fer il n'arriverait à rien. Il s'enfonça dans des quais peu fréquentés, découvrit enfin un atelier d'armurier et dut grimper sur le toit du wagon pour s'y introduire. Les Aiguilleurs venaient faire réparer là leurs armes de poing, surtout des revolvers anciens. Ils aimaient parader avec ces armes souvent fort belles, imitations le plus souvent de colts d'autrefois. Il trouva facilement ce dont il avait besoin, une longue barre de fer aplatie aux deux bouts. Juste comme l'armurier arrivait. Il n'eut que le temps de se hisser sur le toit du wagon. Il faisait encore nuit mais l'éclairage central de la station accroché tout en haut du dôme l'éclairait comme en plein jour et il dut ramper sur plusieurs voitures avant de pouvoir rejoindre le quai.

Les patrouilles se poursuivaient et il était tout de même surpris de leur présence. Chaque fois qu'il se déplaçait c'était comme si elles

le suivaient à courte distance, et il comprit qu'il portait sur lui un petit émetteur certainement inséré dans l'une des deux cartes de Rouk Kerny. La carte d'identité et la bancaire. Il s'en débarrassa aussitôt en les jetant sous un wagon et courut sur un quai désert en revenant vers le centre de la station. Lorsqu'il estima que ses poursuivants continuaient à le chercher plus loin il se glissa sous un wagon et déverrouilla le regard, forçant le code électronique. Mais il lui fut impossible de soulever la plaque. Il ne savait pourquoi elle adhérait à ce point mais il n'avait pas le temps d'insister. De plus il faisait pas mal de bruit, l'outil résonnant sur le métal et les voyageurs habitant au-dessus finiraient par être intrigués.

Chaque fois qu'il trouvait un regard il se heurtait au même problème et il ne disposait d'aucun moyen de découvrir la raison de cette fermeture hermétique.

Il en arrivait à désespérer, se disait qu'il lui fallait faire vite, le jour commençant de blanchir le dôme au-dessus de la station. Il se donna encore une demi-heure avant de prendre une autre décision. Il se sentait coincé comme un animal dans un piège maléfique, s'en voulait d'avoir sous-estimé la puissance des Aiguilleurs. N'y avait-il dans cet endroit qu'un seul regard accessible, celui qui lui avait permis de pénétrer dans la station ?

Volontairement il se rapprochait du compartiment de Nella, sachant qu'elle travaillait le matin et qu'elle lui avait assuré qu'elle se débarrasserait de Shédé. Celle-ci avait dû dessouler mais avait-elle accepté de s'en aller ?

Il renonça à sortir par les égouts et se dirigea vers le wagon de la fille, évitant par deux fois des patrouilles d'Aiguilleurs, les devinant à distance. Il frappa à la porte et n'obtenant aucune réponse essaya d'ouvrir. La serrure codée ne lui offrit que quelque menue résistance et ce fut avec un grand sentiment de soulagement qu'il s'enferma. Shédé avait bien évacué l'endroit, ne laissant qu'une bouteille vide cassée. Elle avait dû l'envoyer à la volée contre la cloison dans un geste de dépit.

Allongé sur la couchette de Nella il dormit deux heures et se réveilla en meilleure forme, trouva à manger et put même prendre la radio locale. Toutes les cinq minutes il y avait un avis de recherche au sujet d'un certain Rouk Kerny dont le signalement était donné. Le sien, bien évidemment, et il se demanda ce qu'en

penserait Shédé. L'avait-elle seulement bien regardé la veille, son image ne s'était-elle pas noyée dans son cerveau imbibré d'alcool ? Nella écouterait-elle la radio avant de rentrer chez elle ? Il était disposé à se montrer entreprenant dès qu'elle paraîtrait pour mieux annihiler ses défenses naturelles et, comme pour Rouk Kerny, l'endormirait pour quelques heures, jusqu'à la nuit où il reprendrait ses recherches, quitte à courir le risque de retourner au regard situé sous le traintel du début.

CHAPITRE VI

Jusqu'aux dernières secondes Gus ne voulut pas admettre que Kurts le pirate se trouvait en face de lui, vivant. Il avait tellement cru que cet homme avait été tué par Lien et flottait dans l'espace avec les autres cadavres qu'il était hébété, assis, les bras ballants.

— C'est toi, avait simplement dit le géant. Ce n'est que toi ?

— Depuis si longtemps, Kurts, si longtemps, murmura Lien Rag.

Mais l'autre s'impatientait, regardait derrière eux en direction de la petite cabane au toit pointu :

— L'avez-vous vue ?

— De qui parles-tu ?

— La fille à la couronne d'or... Elle m'interdit son royaume, demande que j'approvisionne ce distributeur... Je pille tous les autres pour remplir celui-là. Il est toujours vide et je ne l'ai pas revue depuis des mois.

Lien Rag s'accroupit à côté de Gus le cul-de-jatte, regarda à travers les racines aériennes, comme s'il essayait d'apercevoir le sol englouti sous un entrelacs végétal.

— Kurts, il n'y avait personne dans la petite maison.

— Vous n'auriez pas dû vous en approcher, elle s'est enfuie, vous a guettés depuis la forêt. Elle est furtive, souple, silencieuse. Il y a des mois que je viens ici. Autrefois nous vivions ensemble dans une autre partie de ce monde.

— Il y a des piles de plaquettes nutritives sur les étagères. Qu'en fait-elle ?

Gus regardait son cousin Lien, ne comprenant pas comment il pouvait s'engager aussi tranquillement dans une conversation absurde. Kurts était fou, simplement fou, une folie douce mais totale l'emprisonnait dans des rêves suaves.

— Elle nourrit les siens qui sont dispersés dans cette immense forêt. Il lui arrive de disparaître des jours et des jours. Elle pénètre là-dedans par des passages seulement connus d'elle.

Il indiquait le fouillis des racines spongieuses. Gus frissonna à la pensée qu'une vie occulte, grouillante, s'obstinait dans ces profondeurs douteuses.

— Elle a un nom ?

— Bal... Il faut que je reparte maintenant. Je suis très heureux de vous avoir rencontrés mais il y a un distributeur de plaquettes à une journée d'ici. J'ai retrouvé le plan de toutes ces machines et celui-là je ne l'ai pas encore vidé. Il doit en contenir des centaines...

— Kurts... Tu ne peux pas partir ainsi.

— Vous ne pourriez pas me suivre, surtout celui-là... Ne vous vexez pas, ajouta-t-il avec gentillesse, mais c'est très dur de se déplacer dans cette zone...

— C'est Gus, mon cousin... Lienty Ragus, celui qui élevait des rennes dans l'Arctique... Tu le connaissais, lui aussi... Mais que veux-tu faire de cette fille à la couronne d'or, cette Bal ?

— Nous vivions ensemble... Et puis elle est partie... Ils partent tous d'ailleurs et je me retrouve toujours seul... Ça fait des années... Et ces salauds qui nous guettent, les loupés... Tu vas mieux, Lien ? Quand j'ai dû te quitter tu ne me reconnaissais plus, tu vivais comme une bête à quatre pattes. Un jour, tu as commencé à vouloir remonter là-haut pour trouver à manger... J'ai essayé de te retenir mais tu m'as sauvagement mordu... Là, regarde.

Il avait sur son cou de couleur sombre la demi-lune d'une cicatrice blanche, boursouflée.

— J'ai failli en mourir car tout s'infecte dans cette zone... Mais je m'en suis tiré. Je vous demande pardon mais je vais essayer de rejoindre ce distributeur éloigné. Je n'y serai pas avant demain matin, au revoir... Si vous voulez bien attendre ici, je serai certainement de retour dans trois jours avec une lourde charge de plaquettes nutritives... Ce distributeur lointain doit être bourré à bloc... L'ennui c'est que par la suite je ne sais pas comment je ferai pour retrouver les autres. Le plan est quelque peu inexact...

— Kurts, ne pars pas... Nous pouvons te fournir de la nourriture abondante sans le secours de ces distributeurs... Tu te souviens des cryo-magasins ? Il y a là-bas de quoi ravitailler des milliers de

personnes durant des siècles.

— Pas les cryos, pas les cryos, tu sais bien qu'il ne faut pas essayer d'y retourner. Pour rien au monde je n'irais...

— Gus y est allé à plusieurs reprises, cria Lien Rag, et tu vois bien qu'il en a réchappé.

Kurts baissa les yeux vers l'infirme, et ce dernier frissonna. Ces yeux-là contenaient une horreur et une répugnance indicibles.

— S'il y est allé, il n'est plus des nôtres. Il leur appartient... On n'en sort pas aussi pur qu'on y est entré... C'est Bal qui me l'a appris. Elle et les siens n'y pénètrent jamais. Là-bas, c'est l'épouvante glacée. Celle que nous avons connue sur Terre n'est rien, en comparaison. Je reviendrai, il n'y a que ce distributeur que Bal fréquente assidûment. Je suis donc obligé de revenir. Attendez-moi, et nous discuterons beaucoup plus à mon retour mais je vous en prie, éloignez-vous suffisamment pour qu'elle puisse venir retirer les plaquettes sans délai.

— Mais il y en a plein dans la cabane, Kurts, hurla Lien Rag excédé, se redressant d'un coup. Viens les voir.

— Jamais je n'irai dans son domaine. Nous avons signé un pacte et je le respecte.

— Il ne faut pas qu'il reparte, murmura Gus. Nous avons besoin de son expérience, de ses souvenirs.

— Je ne vais pas le retenir de force, protesta Lien Rag à voix basse. Nous pourrions le suivre mais cela représente des fatigues effroyables. Regarde ses muscles, lui a l'énergie physique nécessaire.

Kurts était presque nu, ne portant qu'une sorte de caleçon long coupé en dessous des genoux. Sa maigreur se couturait de tendons durs comme des câbles d'acier et à la moindre palpitation de son corps les muscles se gonflaient, paraissaient doués d'une respiration indépendante. Soudain tout le corps se métamorphosait en fuseaux de chair minérale. Même le visage était ainsi modelé et chaque parole convulsait les orbiculaires, un froncement de sourcils torsadait les joues.

— Il faut lui proposer un laser, dit Gus. En échange d'informations. Avec un laser il se frayera un chemin plus rapide.

L'autre reculait avec de petites courbettes, sans la moindre intention moqueuse, presque humble. Lien Rag ne se souvenait pas d'un Kurts le pirate prêt à s'humilier. Et le mot laser finit par

l'atteindre, l'immobilisa dans une expression d'attente rusée.

— Souviens-toi, lui dit Lien Rag, tu as décidé de descendre pour retrouver les mémoires manquantes de l'ordinateur central. Tu pensais qu'elles appartenaient désormais à ces bas-fonds pourris et je ne parvenais pas à t'en dissuader. Je suis aussi descendu et je ne sais plus ce qui m'est arrivé. Sans Gus je ne m'en serais jamais tiré... Nous avons deux lasers, Kurts. Je te prête le mien pour atteindre ce distributeur de plaquettes. Tu iras certainement plus vite pour te frayer un chemin. Tu calcineras les rideaux végétaux, feras fondre les jungles de métal mais ne pars pas tout de suite, puisque nous t'offrons la possibilité de réduire ton temps de voyage.

Kurts regardait la ceinture de Lien Rag, cherchait le laser d'un œil avide.

— Kurts, tu n'as jamais trouvé les mémoires ? Tu es descendu pour rien et tu as fini par t'adapter si bien à ce milieu que tu ne peux vivre ailleurs... Y a-t-il seulement une fille à la couronne d'or, une Bal, ou sont-ce tes hallucinations qui désormais donnent un sens à ta vie ?

Kurts souriait et ses risoriis menaçaient d'éclater. Avec ses muscles outranciers il n'était plus que la caricature de lui-même, pensa Lien Rag.

— Tu te trompes, il y a une Bal et elle appartient à un groupe qui vit misérablement là-dessous dans les ténèbres. Elle est la première enfant qui ne soit pas née aveugle, et un jour elle a commencé de grimper dans le fouillis des racines. Il paraît qu'il y en aurait des dizaines de mètres au-dessus de l'humus gluant du bas. Elle a mis des jours et des nuits, se nourrissant comme elle pouvait mais elle a atteint cet endroit.

— La cabane, c'est elle qui l'a construite ?

— Mais oui. D'après ce qu'on lui avait raconté, en bas dans les ténèbres poisseuses.

— Et vous l'avez crue ?

— Un autre a un jour essayé de grimper lui aussi, mais il a trouvé un puits vertical et ses yeux n'ont pas supporté la rapidité de l'ascension. Il aurait dû attendre, patienter. Bal a eu la chance de pouvoir se frayer un passage à coups de dents et de griffes. Lui, a trouvé la voie toute faite et ses prunelles avaient une telle soif de lumière qu'il en est mort. J'ai trouvé son cadavre en décomposition

un soir. Il était comme Bal, avec une couronne d'or sur la tête mais la chair blafarde ayant perdu de sa phosphorescence. En bas ils luisent doucement. Ils absorbent certain poisson qui leur fournit le phosphore nécessaire.

— C'est absurde, dit Gus qui se redressa sur ses bras et s'éloigna sur la droite.

Son bras de singe se détendit vers le haut, sa main se referma sur le caoutchouc d'une branche et il se hissa dans la fourche douillette proche du tronc.

— Absurde... Ce sont des loupés, des hybrides, des Garous.

— Non, rugit Kurts, des humains... Ils parlent, se souviennent. Oh ! ils se souviennent mais ne peuvent pas quitter leur marécage. Pour la bonne raison que l'ordinateur central a été programmé pour les détruire dès qu'ils voudraient dépasser un certain niveau. Et c'est exact. On retrouve des squelettes humains à cette hauteur-là. Ils n'ont jamais pu remonter, et même vivre ici, au-dessus des racines, est dangereux pour eux. Du moins l'était jusqu'à ce qu'un court-circuit isole cette zone. Mais ils sont aveugles. Bal est une exception, comme l'était son compagnon qui a essayé lui aussi de grimper jusqu'ici. Les autres sont dans la bauge en bas, se nourrissant de larves, de vers, de tout petits animaux et ressassant les choses à ne pas oublier.

Il paraissait réticent, regardait Gus avec inquiétude. Le cul-de-jatte le dominait juché sur sa branche, et son agilité, sa force l'avaient surpris. Se hisser d'une seule main de cette façon relevait de l'exploit physique.

— Prête-moi ton laser, Lien Rag, et par pitié éloignez-vous qu'elle puisse venir chercher les plaquettes.

— Pourquoi t'interdit-elle sa cabane ?

— Parce que c'est l'amorce de son puits de descente vers les siens. Elle ne veut pas que je la suive, que je découvre qui sont ces humains qui survivent enfouis dans l'ordure... Vous ne comprenez donc pas ?

— Non, dit Gus, vous nous cachez autre chose. Ne lui donne pas ton laser, Lien. Il faut que la confiance règne entre nous. Nous pourrions sinon le prendre très mal, détruire ce distributeur, et même la petite cabane, provoquer un tel effondrement de racines que Bal resterait à jamais prisonnière.

— Tu ne devrais pas parler ainsi, soupira Lien Rag.

Maintenant Kurts regardait avec haine cet avorton sans jambes.

— Il ne suffit pas de me mépriser, continuait Gus. Nous sommes venus jusqu'ici parce que Lien voulait vous retrouver, me prouver qu'il ne vous avait pas tué, ne s'était pas débarrassé de votre cadavre en l'éjectant dans le vide. Nous avons décidé de quitter le S.A.S. par n'importe quel moyen sauf le clonage, et nous y parviendrons, mais Lien ne serait pas parti sans vous. Nous vous proposons de vous joindre à nous, mais dans ce cas nous ne devons pas avoir de secrets les uns pour les autres.

— Je ne partirai plus, dit Kurts avec une assurance tranquille. Ma vie est désormais ici... Bal et les siens ont besoin de moi. Ils se nourrissent mieux depuis que je trouve ces plaquettes qui contiennent des éléments très importants pour l'organisme humain. Un jour ils auront peut-être le courage de quitter leurs marécages puants.

— Vous êtes libre, fit Gus la gorge contractée par l'émotion, effaré que ce géant capable de n'importe quel tour de force puisse se montrer aussi paisible, mais nous avons besoin de votre expérience pour poursuivre nos recherches. Par exemple, les scaphandres sidéraux sont-ils tous dans les cryo-magasins ?

— En principe oui, c'était le seul endroit où ils étaient utiles, je veux dire bien sûr à l'intérieur du S.A.S. Mais vous ne pourrez vous en emparer.

— Laissons cela. Les fameuses mémoires perdues de l'ordinateur, avez-vous eu seulement une piste, un début d'espoir depuis que vous vivez dans ces profondeurs ?

Kurts regarda Lien Rag avec des yeux pleins de reproches :

— Tu as un cousin très impitoyable, Lien... Je ne suis plus habitué à ces marchandages.

— Bal vous y oblige, pourtant.

— C'est un pacte que nous sommes libres de rompre à tout instant.

— Et si nous retournions dans la maisonnette pour trouver l'orifice du puits. Nous n'avons aucun pacte, nous autres. Nous pouvons aller voir ces humains phosphorescents.

— Lien, empêche-le.

— Je refuse de t'accompagner, dit Lien Rag, et je ne te laisserai

pas retourner dans la petite maison.

— Nous n'allons pas, pour des raisons vaguement humanitaires, passer notre vie ici. Kurts sait beaucoup de choses. Un laser vaut plus que quelques récits émouvants sur cette tribu misérable qui survit en dessous de nos pieds.

Kurts hocha la tête et leur tourna le dos. Il commença de s'éloigner rapidement, se coulant parmi les racines avec une souplesse surprenante. Là où eux deux n'auraient vu qu'un mur infranchissable, lui trouvait tout de suite la faille, le passage, se contorsionnait, s'enroulait sur lui-même, connaissait admirablement les gestes à faire pour effacer ses épaules, ses hanches. Il allait disparaître lorsque Lien Rag lui cria de revenir.

— Prends mon laser sans contrepartie...

Kurts tourna à peine la tête, s'immobilisa. Lien Rag eut un mal fou à le rejoindre et ne sut comment tendre le pistolet à travers les racines. La main de l'ancien pirate vint à la rencontre de la sienne. Les doigts effleurèrent le dos de sa main, prirent doucement le laser :

— Attendez-moi deux jours, pas plus, mais ne restez pas à côté du distributeur... Méfiez-vous surtout de l'odeur, vous ne vous en rendez pas compte mais vous traînez avec vous une odeur de civilisation électronique. Vous avez trop longtemps séjourné là-haut dans la salle de contrôle. Bal se méfiera de cette odeur et ne viendra pas chercher les plaquettes.

Sa main désigna une direction :

— Allez par là, il y a comme un nid végétal où je me repose quelquefois. Installez-vous-y et patientez.

CHAPITRE VII

Nella ne parut pas surprise de retrouver Jdrien chez elle quand elle rentra vers midi avec un sac de nourriture.

— Je le savais. Ça devait arriver à une pauvre imbécile comme moi. Dis donc, Rouk Kerny, qu'as-tu donc fait pour que toute la station te traque ? On est constamment contrôlé sur les quais. Même les femmes, comme si on craignait que tu ne te déguises. On ne peut plus sortir normalement.

— Des bêtises, j'ai fait des bêtises. Je voudrais me justifier mais ils ne me laisseront pas me défendre.

— L'ordinateur urbain est infaillible et je me demande comment j'accepte de t'écouter. Je devrais déjà être ressortie pour téléphoner à la police ferroviaire.

— Et tu ne le fais pas.

Elle déballait ses provisions et, affamé, Jdrien s'approcha, prit une sorte de beignet fourré de poisson :

— Que je ne crève pas l'estomac vide.

— Tu devrais me laisser maintenant, soupira-t-elle d'une voix lasse. J'ai déjà assez d'ennuis, moi aussi... Je suis mal notée, je fréquente cette pouffiasse de Shédé qui ne sait que picoler... J'ai eu des relations coupables avec un maître et sa femme a exigé que je sois condamnée à l'exil mais je me suis débrouillée pour que la sentence soit annulée. En me prostituant avec un sale vieux Aiguilleur qui empeste et qui m'utilise comme la dernière des dernières. Et toi là-dessus qui viens encore tout compliquer.

Elle le regardait manger, le front ridé par ses réflexions amères. Elle se mit à chercher quelque chose et il comprit que c'était une bouteille de vodka que Shédé avait dû emmener avec elle le matin.

— Je suis roulée par tout le monde... Tu n'aurais pas dû revenir

ici, répeta-t-elle encore une fois.

Il contourna la petite table, s'approcha d'elle en souriant.

— Il n'y a pas que le besoin d'échapper aux recherches, fit-il tendrement.

— Ne raconte pas d'histoires, répliqua-t-elle durement. Bouffe ce dont tu as envie et débarrasse-moi de ta présence.

— Pourquoi as-tu apporté de la bouffe pour deux, dans ce cas ?

— Parce que je suis une goulue, tiens.

— Tu espérais bien que je serais ici, dit-il en la prenant aux épaules et en se penchant vers elle.

Nella déroba son visage, enfouit son front dans la poitrine de son compagnon en reniflant. Il lui caressa les cheveux qu'elle avait très fins. Il la désirait vraiment mais craignait le pire quand elle découvriraient sa roussitude. Ce serait pire que de cacher un Aiguilleur quelque peu réfractaire à la discipline. Elle ne comprendrait même pas comment un métis avait pu accéder à la caste.

— Laisse-moi, soupira-t-elle, mais en même temps elle appuyait son ventre contre le sien, ondulait malgré elle pour encourager son érection.

— Il vaut mieux que tu partes. Tu peux passer par le hublot. Il y a un passage étroit entre deux trains d'habitation. Tu iras le plus loin possible avant de sortir sur le quai des tramways. Si tu es gentil, tu ne parleras jamais de moi.

Mais soudain elle releva la tête et se laissa embrasser, mordilla sa bouche puis lui lécha les lèvres à petits coups fébriles d'une langue très chaude.

— Oh ! c'est bon, gémit-elle.

Elle reculait vers la couchette, dégrafait son uniforme sur son abondante poitrine nue sous le blouson noir et gris. Ses seins éclataient de jeunesse saine et il ne put se résigner à abandonner cette fille. Il n'avait même plus envie de la suggestionner, n'étant plus qu'instinct et désir de jouir.

Lorsqu'elle se releva soudain, rompant le charme, il regretta sa naïveté. Elle courut s'adosser à la cloison, regarda le corps en partie dévêtu de son amant :

— Qui es-tu ?

Jdrien se releva lentement, ne laissant plus planer le moindre doute sur son origine. La fille porta les deux mains à son visage et

ses épaules potelées eurent des soubresauts. Il vint vers elle.

— Ne m'approche pas... Tu n'es qu'un sale métis de Roux, hein ? Ton père ou ta mère a forniqué avec un mâle ou une femelle de ces sales animaux...

Mais elle ne criait pas, parlait d'une voix sourde, de crainte qu'on ne la surprenne dans une situation aussi dangereuse pour elle ? Ses juges l'auraient accablée rien que pour avoir recueilli un proscrit, l'auraient accusée de perversité pour le reste. Elle écarta ses mains, mais continua de s'en presser son visage.

— Je ne savais pas, je jure que je ne savais pas...

— Mais tu m'as identifié comme métis de Roux, fit-il remarquer sans acrimonie.

— Vous êtes toujours prêts à vous exhiber sur les verrières ou les dômes des stations dont vous grattez le givre pour quelques ordures... On ne peut manquer de vous voir.

Malgré sa réaction, malgré le mépris lisible dans les yeux de cette femme, il restait tendu, continuant de la désirer fortement.

— Si vous faites un pas de plus je crie.

— Vraiment ?

Il fit un pas de plus et elle lança ses mains ouvertes en avant pour le repousser, mais lorsque ses doigts touchèrent les épaules de Jdrien, ils se refermèrent avidement sur elles et leurs ongles longs s'enfoncèrent jusqu'au sang. Il la serrait contre lui, brûlait son ventre nu de sa virilité. Sans qu'elle se débatte il la souleva sous les cuisses, l'écartela et lentement la laissa redescendre pour s'unir à elle. Sans la forcer. Elle poussa un soupir, noua ses jambes autour de sa taille.

Lorsqu'il l'abandonna un peu plus tard sur la couchette pour se rhabiller elle ouvrit les yeux.

— C'est inimaginable, fit-elle d'une voix neutre. Que m'arrive-t-il ?... Je n'aurais jamais pensé que j'accepterais un jour de...

— Faire l'amour avec un animal, lança-t-il.

— J'étais stupide...

Elle se leva, passa un vêtement d'intérieur et alla regarder par le hublot :

— Si mes voisins se doutaient... Ils seraient capables de fuir ce wagon après l'avoir incendié pour le purifier. Qu'allons-nous devenir ?

— Non, que vais-je devenir, moi ? Toi, tu es hors du coup. Personne ne saura et la nuit prochaine je fuirai. Je t'attacherai, que l'on croie que je t'ai agressée pour me réfugier ici.

— Je pars avec toi, dit-elle. Je connais un moyen... Enfin, il y a de très faibles chances pour que j'en connaisse un. Il faut que je m'habille et que je sorte. Je vais rester deux heures dehors. N'ouvre à personne.

— Shédé ?

— Elle ne reviendra pas... Ne t'inquiète pas, elle serait bien incapable de savoir qui elle a ramené ici cette nuit dans l'état où elle se trouvait.

Elle endossait son uniforme, revenait vers lui la main tendue :

— Ma carte bancaire.

Il la lui rendit. Il ne lui faisait pas tout à fait confiance mais n'avait pas d'autre solution de rechange.

— C'est pour trouver le moyen de fuir que tu sors ?

— Exactement. Je vais essayer d'obtenir un permis de circuler pour mon travail. Je négocie l'achat de grosses quantités de graisse pour les centres de revitalisation. J'ai un important marché à passer avec une ferme de production de lanoline à partir de suint de mouton.

Elle l'embrassa avec fougue et sortit, le laissant perplexe. D'ici quelques minutes ce quai pouvait être complètement bouclé et il serait obligé de se rendre alors qu'il aurait pu la neutraliser mais pour quoi faire ? Pour continuer à errer dans la station à la recherche d'un regard d'égout non verrouillé ?

Il mangea encore un peu des aliments qu'elle avait apportés puis fouilla un peu partout dans les affaires de Nella par simple précaution. Mais il ne trouva que des documents relatifs à la lanoline et à son travail d'acheteuse.

Deux heures plus tard elle était de retour, souriante.

— J'ai un laissez-passer et à l'aube on me livrera un loco-car pour une mission de quarante-huit heures. Tu sais où tu veux aller ?

— Pas exactement.

— Puis-je te demander ce que tu fais ici ? Tu n'as jamais appartenu au corps des Aiguilleurs ?

— Je fais une enquête pour un groupe travaillant dans l'audiovisuel. Il n'y a jamais eu de reportage sur Salt Station, et pour

cause. Je me suis introduit dans la station, je ne dirai pas comment, et...

— Attends, attends, fit-elle portant ses mains à son visage, ça me dépasse. Comment un métis peut-il travailler pour une agence de presse ?...

— J'appartiens à la Pacific Channel, une petite Compagnie australasienne qui ne vit que pour acheter et vendre des informations, des reportages.

— Et ils embauchent des métis de Roux ?

— Ils embauchent ceux qui fournissent du bon travail.

— Mais quel travail, tu n'as ni caméra ni enregistreur, rien ?

— J'avais tout ça mais j'ai été vite démasqué dans mon traintel et j'ai dû abandonner mes bagages.

Elle avait apporté de quoi faire la cuisine et de la vodka mélangée à du jus d'orange. Elle en remplit deux grands verres, avala le sien d'un trait. Visiblement elle était partagée entre son sens inné de la discipline et le sentiment que lui inspirait son hôte. D'ailleurs après un deuxième verre elle commença de se confier, sans se plaindre, tranquillement, comme si elle faisait un bilan négatif de sa vie :

— Ça n'a jamais bien marché pour moi. Déjà toute petite. J'ai été orpheline placée dans un établissement du corps, mais ça ne marchait pas fort et les hommes que j'ai connus me laissaient vite tomber. J'ai eu des aventures.

— Toujours avec des Aiguilleurs ?

— Justement non... Avec des voyageurs ordinaires qui me plaisaient mais ça faisait mauvais effet. Puis je buvais un peu trop. Mais j'ai une chose qu'on ne peut pas me reprocher, je m'y connais en lanoline et pour ça je suis imbattable.

— Mais qu'en fait-on exactement ?

— De tout. C'est très important comme produit.

Ils mangèrent les plats qu'elle avait préparés. C'était bon et elle paraissait heureuse que quelqu'un apprécie ses talents de cuisinière.

— Demain à l'aube on aura le loco-car, dit-elle, en attendant on pourra dormir. Tu viendras avec moi sous la douche, je veux voir l'eau ruisseler sur ta fourrure. Elle est merveilleusement douce, épaisse. D'autres Femmes du Chaud ont dû te le dire ? Elles rêvent toutes de frotter leur corps à un beau Roux, d'avoir pour elle seule

leur...

— Toi aussi tu en as rêvé ?

— Oui, mais c'était comme une trahison. Et voilà que je trahis sans le moindre remords.

CHAPITRE VIII

South Star, le train-ville des ouvriers, paraissait tourner en rond. On l'avait immobilisé des jours entiers en pleine solitude puis il avait roulé à petite vitesse. Chacun se préparait à la traversée de la banquise pour rejoindre la Province de Patagonie, mais il ne parvenait jamais au terminus sur l'inlandsis et la nervosité des vingt mille voyageurs avait atteint un niveau dangereux. À tout moment pouvaient éclater des troubles, se produire des événements effroyables. Les deux femmes, Farnelle et Pohl, en étaient bien conscientes et se claquemuraient dans leur petit compartiment quand venait la nuit. Le jour elles n'en sortaient que pour aller livrer ou acheter de vieux tissus dont elles défaisaient les fils avec patience.

— C'est toujours la même chose, disait Pohl. On vous dit qu'il y a du travail à tel endroit et on vous embarque pour des semaines, mais entre-temps d'autres travailleurs ont été plus rapides ou bien il y a eu des retards. À Magellan Station c'est certainement autre chose. La station est dure et depuis des années les mouvements de grève, les révoltes ne cessent pratiquement jamais. Ils veulent reboucher le Tunnel mais que feront-ils des gens qui travaillaient là-dedans ? Nous y sommes allés une fois et j'ai cru mourir. Je regrettai finalement la banquise car là-dedans c'est effroyable. Il s'effondre par pans énormes, par millions de tonnes. On ne compte plus les trains, je dis bien les trains entiers ensevelis pour toujours. Des trains avec autant de voyageurs que celui-là.

Plus question d'aller dans les cafétérias ni dans les bars ; même pas dans les salons de bains. Farnelle se sentait sale. La température avait été encore baissée d'un degré et la nourriture que l'on trouvait à bas prix était infecte.

Un soir on frappa à leur porte et une voix presque enfantine leur proposa, à un prix défiant toute concurrence, des beignets au soja et aux poissons. Pohl avait si faim qu'elle ouvrit sans méfiance et une bande de quatre adolescents se rua dans leur petit logement. Ils avaient des armes bricolées, un couteau sous forme d'un long éclat de verre effilé, une barre de fer, des maillons d'attelage formant une chaîne, une bouteille cassée.

— Votre fric, les deux vieilles salopes, dit le plus jeune, l'air mauvais.

— Et mettez-vous à poil, vous allez y passer, dit un autre.

Farnelle fit mine d'obéir, s'approcha avec une pièce d'un dollar qui les fascinait tous et désarma celui à l'éclat de verre, le prit comme bouclier pour le jeter sur les autres. Pohl, encouragée par cette réaction, saisit une grosse poêle à frire et commença de frapper sur les gosses. Elles finirent par les jeter dans la coursive déserte. Tout le monde s'était enfermé chez soi, et la nuit, pour aller aux toilettes, c'était l'enfer.

— Ils m'ont blessée, dit Pohl en essuyant du sang sur son menton, la bouteille cassée l'avait égratignée. J'en ai reconnu deux, des gosses de voisins. Si ce train n'arrive pas à Magellan, ce sera encore pire. Une fois ils ont mis le feu et la moitié du train a brûlé avant que les chauffeurs de locos ne l'arrêtent. Le système de coordination de marche ne fonctionnait plus.

Il leur fallut ensuite dormir à tour de rôle car d'autres bandes essayaient d'enfoncer la porte en pleine nuit. Il fallait crier, donner des coups sans être certain que ces voyous en seraient impressionnés. Comme toujours, quelques hommes organisèrent des milices et dans un wagon lointain tuèrent plusieurs rôdeurs.

— Je me demande si je reverrai un jour mes enfants, gémissait Pohl. Là-bas, dans l'aciérie, c'est une vie plus calme, paraît-il. Les gens sont plus civilisés.

Il y eut un arrêt dans une station importante, avec un contrôle de police impressionnant. Grâce au passeport que Lady Yeuse lui avait fait établir, Farnelle ne fut pas inquiétée et même le maître, qui commandait la section en train de fouiller leur wagon, s'étonna qu'elle voyage ainsi.

Le contrôle du train allait demander plusieurs heures et elle confia à Pohl qu'elle n'avait pas aimé la réflexion de l'Aiguilleur.

— Ce sont de sales types, lui dit la veuve. Ils méprisent les trains-ville de travailleurs intérimaires.

Désormais, malgré tout, on pouvait profiter de leur présence pour circuler dans les coursives, aller au salon de bains, acheter de la nourriture, boire un verre dans le bar voisin. Le patron leur dit qu'il avait préféré fermer pendant la période précédente. Chaque soir il était attaqué et avait dû se battre pour défendre sa recette.

Farnelle redoutait les moyens dont disposaient les Aiguilleurs pour s'assurer d'une identité. Dans quelques heures ils apprendraient qu'elle avait fait partie de la suite de Lady Yeuse, à une époque, et qu'elle avait voyagé dans son train spécial en Australasienne, notamment. On lui assura que le Maître Suprême Maliox avait trouvé la mort dans d'étranges circonstances et que les Aiguilleurs montraient à nouveau la même arrogance qu'autrefois, ne se gênaient pas pour critiquer la présidente et même prononcer contre elle des injures assez vulgaires.

— Ils sont également furieux à cause de la Locomotive-dieu, disait Pohl alors qu'elles dînaient dans une petite cafétéria.

— Tu connais la Locomotive-dieu ?

— Pardi. Qui ne la connaît pas ? Tous les déshérités ont du respect pour elle. On dit qu'elle aidera les miséreux à retrouver leur dignité.

Prenant conscience de sa propre responsabilité dans cette légende insensée, Farnelle éprouvait de la honte, craignait de laisser échapper quelque aveu significatif dans son sommeil. Plus tard Pohl lui assura qu'il existait même une secte voyageant dans South Star qui organisait des cérémonies de prières pour la Locomotive-dieu.

— J'y suis même allée une fois. C'est très beau. C'est une chapelle avec des vitraux et au fond il y a la photographie de la locomotive éclairée par des projecteurs. Ça coûte un demi-dollar la séance mais on se sent mieux quand on en sort.

— C'est stupide, dit Farnelle, cette machine ne peut être un dieu.

— Pourtant elle défie les Aiguilleurs et toutes les Compagnies, roule à sa guise sans tenir compte des interdictions, paralyse le trafic, court-circuite le réseau électronique, vole la priorité aux bâtiments de la police et de la flotte. On n'a jamais pu l'arrêter et dès qu'on croit qu'elle est prise au piège, elle s'en échappe comme par miracle.

Pohl insista tant et tant que Farnelle se résigna à l'accompagner. La secte occupait deux grands compartiments vers le centre du convoi, au dernier étage d'un wagon. Il fallait payer d'avance mais en échange du demi-dollar on recevait un morceau de pain en forme de locomotive. Bien des gens rangeaient cette effigie dans un écrin, peu la mangeaient. La chapelle était ahurissante avec ses imitations de vitraux colorés et surtout la Locomotive-dieu dans le fond, découpée dans une grosse épaisseur de carton et colorée en noir, blanc et rouge. On reproduisait son avant en forme de tête de mort, la herse anticongères figurant les dents, les fanaux les orbites creuses et l'arrondi de la fausse chaudière le crâne.

Un prêtre vêtu d'oripeaux brillants apparut et récita une sorte d'homélie dont les assistants reprenaient les dernières paroles à chaque fin de paragraphe.

— Nous te vénérons, ô Locomotive invincible, toi qui annonces que le bonheur régnera un jour pour nous.

D'un froncement de ses sourcils hirsutes, le prêtre incitait les fidèles à plus de foi dans leur répons. Et le procédé envoûtait ces gens-là. Ils obéissaient strictement aux injonctions de quelques servants installés sur les bas-côtés. Des projecteurs de couleur entouraient la locomotive de carton de brumes étranges.

— Arrivera le jour de notre délivrance si nous savons montrer la générosité de notre cœur.

Cette antienne fut répétée jusqu'à satiété. Alors les servants firent la quête. Farnelle estimant qu'elle avait déjà assez payé sortit, suivie par des dizaines de regards réprobateurs, rentra seule dans leur compartiment où une Pohl furieuse la rejoignit à la fin de l'office :

— C'est très mal ce que tu as fait là. Je suis très fâchée.

— Écoute, Pohl, c'est une mascarade et une arnaque pour vous prendre de l'argent. Cette locomotive, je sais qu'elle n'est pas un dieu.

— Oh ! toi, tu crois tout connaître.

— Justement...

Elle préféra se taire. Pohl lui fit la tête plusieurs jours de suite, tant que durèrent les contrôles policiers. Farnelle ne vivait plus, s'attendait à être priée de descendre du convoi mais, finalement, South Star s'ébranla sans qu'elle fût importunée. On allait enfin

traverser la banquise au sud de Magellan Station. Du coup de petits revendeurs proposaient des pilules euphorisantes, pour la plupart du temps un produit sans effet, mais les gens, épouvantés, préféraient l'ignorer et croyaient se droguer.

Ce fut une traversée bizarre. Tout le monde s'efforçait de dormir à bord et seule Farnelle allait et venait dans les coursives désertes, ne trouvant même pas un bar ouvert.

CHAPITRE IX

C'était vraiment un nid douillet que Kurts leur avait indiqué. Installé entre de grandes branches molles, garni d'un duvet d'animal inconnu, il oscillait selon les courants d'air qui pouvaient se transformer en ouragans. De grandes feuilles rigides, vernissées, protégeaient des pluies fréquentes ou de la grêle. Gus enrageait de cette immobilité forcée mais prenait son tour de garde pour surveiller la maisonnette là-bas, dans le fouillis végétal, et le distributeur de tablettes nutritives.

Lien Rag se reposait, révisait son matériel, faisait l'inventaire de leurs ressources. Ils avaient mis en fuite une bande de Garous hideux, grillé un hybride de loup rouge et de chèvre et le temps passait lentement. Déjà vingt-quatre heures que le pirate les avait quittés et la fille à la couronne d'or ne s'était pas manifestée.

Gus ricanait :

— C'est une hallucination, un fantasme de ton ami. Il ne viendra personne. Si, lui, qui retirera subrepticement les plaquettes et les cachera dans la maison.

— L'autre fois tu ne croyais pas que Kurts fût encore en vie, tu m'accusais de l'avoir tué et de m'être débarrassé de son corps. Tu t'es trompé une fois, pourquoi pas deux ?

— Nous aurions dû visiter la maisonnette, voir si l'orifice du puits de descente s'y trouve vraiment. Tu parles d'une fille à la couronne d'or et ce nom ridicule de Bal... Tout un programme. Elle va apparaître en dansant accompagnée de musiciens, peut-être !

— Fantasme ou hallucination, nous avons besoin de Kurts pour retrouver des scaphandres sidéraux, essayer de comprendre comment intercepter une navette.

— Et lui ne songera qu'à ses distributeurs, nous entraînera qui

sait où. Certainement pas vers des scaphandres. Nous ferions mieux de filer. Il est fichu pour le voyage de retour. Il ne reviendra jamais sur Terre. Son cerveau est ici, englué dans cette rêverie tenace.

— Je ne repartirai pas sans lui, dit Lien Rag en se retournant sur le côté pour dormir.

Il avait plu, cette pluie légèrement irritante qui n'était que de la sève évaporée, et Gus le secoua :

— Quelqu'un est dans la cabane. La lucarne n'a pas la même couleur que tout à l'heure.

L'œil acéré du cul-de-jatte avait bien vu. De cette distance la lucarne formait un rectangle légèrement rose d'habitude et maintenant elle virait au sombre.

— Bal ? fit Lien Rag. Ou un Garou ?

— C'est curieux, dit Gus, mais chaque fois que j'ai vu des Garous aucun n'a fait mine de s'approcher de la cabane, ou de la maisonnette, comme tu veux. J'ai même eu l'impression qu'ils faisaient un détour.

Lien Rag s'installa confortablement, regarda du coin de l'œil le distributeur. Il avait vu Kurts onduler comme un serpent dans les racines aériennes. Cette fille, si vraiment elle existait, ne pouvait que faire mieux, se glisser dans la végétation luxuriante sans même qu'on la remarque. Il prévint Gus à voix basse. Le cul-de-jatte restait sceptique mais respirait plus difficilement, comme sous le coup d'une grande espérance.

— La lucarne est rose à nouveau.

— Tu as vu ? Un trait doré.

Juste une seconde une flèche avait traversé vers la droite.

— Elle va faire des détours mais devant le distributeur devra se révéler toute.

Ils attendirent une heure et Gus commençait à se lasser, fortement déçu, ayant souhaité dans le fond de lui-même que la fille à la couronne d'or existe vraiment.

— Regarde cette liane dorée.

Voilà. Une liane. Elle suivait la trame des troncs comme pour tisser une étoffe rare, s'immobilisait en étoile de lumière pâle, resurgissait en mouvements harmonieux, glissait vers le bas, se retrouvait vers le haut. Ils en avaient les larmes aux yeux.

— La première fois que dans ce merdier du S.A.S., je suis ému,

ébloui, disait Gus.

Et elle apparut nimbée de lumière phosphorescente. Jusque-là ce n'était guère perceptible avec ces nuages bas qui traînaient, gonflés de l'humeur maligne de cette flore suspecte.

— Elle regarde vers ici.

— Ses yeux... Comme deux disques de métal en fusion.

— Et la couronne, tu as vu la couronne, s'extasiait Lien Rag.

Elle paraissait crémier d'étincelles autour du crâne menu. La fille était entièrement nue mais si longue, si fine, qu'elle ne pouvait qu'en être innocente.

— C'est le rêve à l'état pur, mon vieux Lien... Si j'avais souvent de telles visions, je ne voudrais jamais revenir sur Terre.

Dans un filet, invisible à cette distance, elle plaçait les plaquettes de nourriture et vidait consciencieusement le distributeur.

— Kurts affirmait qu'elle avait disparu depuis des semaines, mais je crois qu'elle vient quand elle le sait au loin. Oh ! attention, elle nous a sentis.

Un éclair et la liane phosphorescente avait disparu au plus profond de cette sylve répugnante, au vert artificiel, comme tout le reste d'ailleurs dans cet enfer.

— Elle va retourner à la maisonnette... À moins qu'elle ne dispose d'un autre puits.

C'était fini, et la jungle morbide reprenait tous ses maléfices sournois. Gus haletait, comme à la recherche d'un orgasme qui ne venait pas et Lien Rag avait beau essuyer son visage, incriminant le brouillard végétal, il ne parvenait pas à étancher ses larmes. Leurs yeux fous cherchèrent en vain quelque image rémanente, le reflet d'un reflet, une molécule dorée accrochée peut-être à une branche molle, mais il n'y avait plus rien, et du côté de la maisonnette, la lucarne n'était qu'une cicatrice, au rose permanent.

Lien Rag le premier se mit à grelotter et s'enfouit dans son sac de couchage, fermant les yeux, espérant s'endormir avec cette vision de quelques secondes. Une liane lumineuse qui coulait harmonieusement dans l'entassement verdâtre.

Gus avait disparu lorsqu'il ouvrit les yeux et il se dressa comme un fou, se pencha hors du nid pour essayer de retrouver sa trace sur les branches voisines où les doigts laissaient parfois des creux lents

à se remplir. Les mains puissantes de son cousin étreignaient tout avec une force excessive et il aperçut ses empreintes comme des meurtrissures qui se dirigeaient vers la maisonnette.

— Il a fait ça, il a fallu qu'il le fasse.

Plus lent à cause de ses jambes et de son attirail, il perdait un temps fou, n'avait même pas l'aisance de Kurts sans vouloir rêver de la virtuosité de Bal. Il enrageait contre sa balourdise, son essoufflement, la sève poisseuse, les rameaux trop flexibles qui ployaient sous son poids, l'obligeaient à plonger entre les racines aériennes d'où il s'extrayait avec peine.

— Gus, cria-t-il en direction de la cabane au toit pointu, mais la forêt spongieuse absorbait sa voix, n'en répercutait aucun écho.

Il atteignit la maisonnette, épuisé, se traîna sur le seuil et découvrit la trappe dans un coin du plancher en matière synthétique. Il rampa jusqu'au bord de l'abîme, appela une dernière fois son cousin. Sa voix ricocha trois, quatre fois, et parut réveiller des relents de pourritures. Suffoquant, prêt à vomir, il s'écarta, réussit à s'asseoir, soulageant ses poumons oppressés.

— Espèce de salaud de Gus, murmura-t-il, qu'es-tu allé faire en bas ? Que cherches-tu ?

Mais il le savait bien. Dans un monde de ténèbres peuplées de créatures furtives, le cul-de-jatte oublierait définitivement ses jambes amputées, pourrait vivre sans se démarquer.

— Kurts ne sera pas content, tu sais, pas content du tout.

Il s'éloigna encore, de crainte qu'en essayant de se mettre debout il ne bascule dans le puits. Il s'accrocha pour se dresser, vit que toutes les plaquettes rangées sur les étagères maladroites avaient disparu. Il ne se résignait pas à refermer la trappe, à écrouer Gus dans ces bas-fonds marécageux.

Lorsque Kurts réapparut du côté du distributeur jaune, il était toujours dans la cabane, loin du puits, grelottant de fièvre avec des éclairs rares de lucidité. Il s'était installé près de la lucarne mais ne regardait pas toujours, surveillait le puits toujours ouvert, se méfiait des mouvements de la maisonnette qui tanguait lorsque quelques racines mouraient ou naissaient.

Kurts attendait, le corps, le visage palpitant de centaines de muscles fuselés, comme s'apprêtant à un combat féroce. Il le rejoignit en peinant beaucoup, espérant une aide que l'ancien pirate

ne jugea pas utile de lui accorder. Si, au dernier moment il le hissa d'une seule main par le col élastique de sa combinaison, mais dans un geste de fureur retenue :

— Pourquoi êtes-vous allés là-bas ? Où est le cul-de-jatte ?

— Il a profité de ma fatigue. J'étais malade, je claquais des dents dans le nid que tu nous avais indiqué et il est allé voir. J'ai trouvé la trappe ouverte sur le puits. Il n'est pas remonté depuis. J'ai froid.

Dans un premier geste de colère Kurts le coinça entre deux branches vivantes qui parurent l'enfermer dans une étreinte lascive.

— Nous l'avons vue, Kurts. Une suite d'éclairs, un orage silencieux de beauté, une liane phosphorescente qui n'en finissait pas de se couler entre ces troncs mollasses.

— Elle vous a vus ?

— Nous a sentis plutôt... Elle a disparu d'un coup et nous étions très malheureux. Gus soufflait comme un phoque après une plongée trop longue sous la banquise...

— Malheureux, c'est cela même. Moi je sais encore plus que vous comment elle s'est enroulée autour de mon corps, comment elle m'a pris. Car c'est elle qui m'a pris et non le contraire. Pendant des jours et des jours.

— Kurts, murmura Lien Rag, depuis combien de temps ne l'as-tu pas revue ?

— Est-ce que j'ai compté ? Au début, chaque jour était un jour de trop, puis chaque semaine devint intolérable, puis chaque mois. Peut-être six, peut-être douze... J'ai continué à approvisionner le distributeur. J'effectuais des expéditions lointaines pour retrouver des plaquettes nutritives qui me prenaient dix, quinze jours, je ne sais plus, et chaque fois je me disais qu'elle serait de retour et m'attendrait. Mais non. Vous l'avez vue ?

— Elle porte vraiment une couronne d'or et son corps n'en finit pas. Il est fluide. Ses seins sont fluides, son ventre aussi et se dérobe entre deux cuisses longues, longues...

— La couronne... Elle pétrit ses cheveux d'une argile spéciale qu'on trouve en bas, avec ces pointes qui forment des rayons. Son compagnon que j'ai retrouvé mort portait aussi la même couronne pétrifiée, à cause d'un animal dangereux qui hante leur territoire et s'emparait d'eux par les cheveux. Peut-être une vieille légende, peut-être la réalité, comment savoir ?

Comme Lien recommençait à trembler, Kurts ouvrit une des tablettes et le força à s'alimenter. Il se rappela n'avoir pas mangé depuis que le pirate les avait quittés. Quarante-huit heures de fièvre, de cauchemars, d'inconscience, de désespoir. Il n'arrivait pas à mastiquer, les mâchoires tétanisées, et Kurts mâcha la plaquette pour lui, introduisait cette pâtée dans sa bouche avec son doigt, le forçait à avaler. Il riait et pleurait d'être traité comme un nourrisson, bégayait, entre deux becquées, au sujet de Bal, la fille-liane, vitupérait contre Gus en cherchant à l'excuser. Son cousin avait essayé de rejoindre un monde qui ne le mépriserait pas, qui ne s'apercevrait même pas de l'absence de ses jambes.

— Je vais te porter jusqu'au nid et te fourrer dans son sac de couchage.

— Pourquoi pas la maisonnette ?

— Bal m'a fait promettre de ne jamais y aller. Et elle a raison, car si je me penchais sur ce puits je ne résisterais pas à l'appel du vertige.

Lien Rag lui-même avait failli y céder, basculer, descendre pour les rejoindre, malgré l'odeur de cloaque, le noir, la boue liquide.

Kurts l'emporta sur son épaule et rejoignit en quelques instants le nid construit dans les branches élastiques, l'enfourna dans son sac de couchage.

— Tu repars ?

— Non, promit son ami. Peut-être va-t-elle revenir et j'espère la voir, simplement la voir.

CHAPITRE X

Très vite les restrictions alimentaires et thermiques se répercuteurent dans toute la colonie de la falaise, et les plus heureux furent encore les vachers qui profitaient de la bonne chaleur des yaks et pouvaient prélever de la crème ou du beurre sur le contingent de produits laitiers à fournir.

Ann Suba, mise en minorité par la décision du collectif, continuait d'administrer la colonie mais n'avait plus droit d'intervenir dans les affaires scientifiques, et encore moins dans l'idéologie des Rénovateurs. Celui qui était à l'origine de cette nouvelle situation, Rigil, avait pour elle des égards inquiétants, n'essayait plus de l'affronter ouvertement. En moins d'une semaine il avait organisé des cours du soir, pour étudier une doctrine plus orthodoxe rappelant à chacun des habitants de la falaise des Échafaudages que le but des Rénovateurs était de faire réapparaître le Soleil à n'importe quel prix, et sans considérations humanitaires excessives.

— Sinon nous n'atteindrons jamais ce but et il nous faudra de nombreuses générations pour y parvenir. Qu'avons-nous à nous soucier de l'installation des hommes sur la banquise, je parle de ceux qui sont soumis à la société ferroviaire. Notre ennemi c'est le Président Kid de la Compagnie de la Banquise, qui n'a jamais tenu compte de nos avertissements du temps de nos glorieux prédécesseurs, je parle des Julius et Ma Ker, sans oublier Helmatt qui justement a dirigé cette Compagnie jusqu'au jour où un traître, je n'hésite pas à employer ce mot, l'a combattu et l'a conduit à la mort.

Le traître, c'était Liensun qui avait lutté contre Helmatt, un mégalomane total, un dictateur prêt à tout pour réussir ses

expériences sur le Soleil.

Ann Suba apprit, de la bouche même de son ami Astyasa, l'accusation portée contre Liensun, mais décida de ne pas réagir.

— Nos amis verront bientôt que les expériences vont coûter cher, très cher. Nous n'aurons plus suffisamment de nourriture ni de chaleur. Les animaux vont souffrir et ne produiront ni lait ni viande et nos cultures hors sol vont dépérir.

— Les stocks sont encore importants, fit remarquer Astyasa. Il faut que les Tibétains se manifestent. Je n'ai pas réussi à m'approcher des caisses contenant les dirigeables démontés. Pas même des filtres à hélium qui sont sous bonne garde. Je ne dispose pas d'assez de volontaires pour tenter une opération commando.

— Il ne faut surtout pas donner des raisons à Rigel de nous faire arrêter. Nous devons agir clandestinement.

Elle sortit le plan des installations. Depuis des mois on avait creusé des cavernes profondes, des puits qui traversaient la falaise de part en part, aménagé des salles qui n'avaient même pas d'ouverture sur le vide. Les échafaudages, de plus en plus inutiles, commençaient de se détériorer.

— Pourquoi ne pas s'en servir pour indignier les Tibétains ? Si les échafaudages s'écroulent, ils comprendront que nous disposons de ces installations souterraines.

— Oui, dit Ann Suba. Nous pourrions agir de nuit, défaire les cordages qui les maintiennent.

Ce jour-là elle visita les écoles et se rendit compte que les enfants souffraient déjà de malnutrition et portaient des vêtements chauds qui les engonçaient et les empêchaient de travailler correctement. Une des institutrices, nommée Key, se plaignit auprès d'elle de la baisse d'attention générale.

— Et dans la salle de sports c'est encore pire. Il y fait très froid et les gosses n'ont pas assez de calories pour se dépenser comme on l'exige désormais.

Lorsqu'elle pénétra dans la vaste salle de sports, Ann Suba eut un sursaut d'indignation en découvrant que les enfants subissaient un entraînement de guérilla. On avait installé des rochers artificiels recouverts d'une véritable couche de glace, il faisait moins dix dans cet endroit, et même les petits de sept, huit ans, devaient crapahuter avec des imitations d'armes. D'autres combattaient entre eux, et

Rigil, depuis une sorte de tourelle élevée, surveillait cet enseignement spécial.

Ann Suba le rejoignit :

— Cela fait partie de l'idéologie ? fit-elle sèchement.

— Exactement. Quand nous reprendrons nos expériences sur le Soleil, il est certain que les Tibétains passeront à l'assaut et nous tenons à ce qu'ils soient reçus comme il convient. Il n'est jamais trop tôt pour préparer un homme à la lutte. Vous n'êtes pas de cet avis ?

— Vous savez bien que non. Je refuse que les enfants soient exploités à des fins plus ou moins lointaines et douteuses. Après tout, rien ne vous empêche d'utiliser des commandos enfantins pour des tâches suspectes dans les prochains jours. Par exemple, faire surveiller les gens qui n'ont pas voté la reprise des expériences et le soutien énergétique à Charlster.

— Ann Suba, vous m'accusez de comploter, de préparer une sorte de putsch.

— Je n'accuse pas, je constate et j'en déduis. Si vous allez plus loin dans vos conclusions, c'est que vous avez déjà songé à des arguments de défense.

Il rougit et détourna son regard. Là-bas des enfants fatigués dérapaient sur des blocs de glace et l'un d'eux pleurait, les doigts paralysés par l'onglée.

— Satisfait que ces petits risquent de graves maladies ? Nous ne disposons pas d'un grand stock de médicaments et vous le savez bien. Les médecins sont rares chez nous, la recherche occupe trop de monde désormais.

Revenue dans son bureau, elle rédigea une circulaire, en fit elle-même des reproductions qu'elle espérait faire distribuer à tous les parents, mais le lendemain elle apprit que Rigil avait intercepté les coursiers, les menaçant de représailles s'ils continuaient de porter l'avertissement d'Ann Suba dans chaque famille.

Cependant quelques parents réagirent et vinrent la trouver :

— Nous avons décidé de garder nos gosses chez nous, de faire la grève des cours tant que l'enseignement ne redeviendra pas normal. Nous voulons la suppression de l'entraînement militaire.

Mais ils n'étaient qu'une dizaine et les autres se dérobèrent. Les malheureux se virent sanctionner par une diminution exagérée de

leur ration nutritive et leurs cellules d'habitation furent isolées du système de chauffage. On prétexta une panne mais celle-ci se poursuivit durant trois jours. Ann Suba essaya d'intervenir au sein du collectif, mais le nombre de ses partisans avait encore diminué et elle fut mise en minorité par les trois quarts des membres présents. L'autre fois ils n'étaient que deux sur trois.

— Impossible d'attaquer les échafaudages, lui annonça Astyasa. Il y a des patrouilles la nuit. Je n'en savais rien mais tous les échafaudages sont surveillés et illuminés a giorno par des projecteurs. Rigil craint les Tibétains.

Pendant ce temps, Charlster, l'astrophysicien, recevait tout ce qu'il demandait. Il disposait de laboratoires équipés, pouvait à sa guise utiliser tout le courant qu'il voulait. Il ne s'en privait pas et tous les jours on devait arrêter le chauffage et l'éclairage dans la plupart des étables et des centres d'élevage, au risque de voir geler certaines récoltes, notamment celle d'un blé nain pourtant habitué à des climats rigoureux.

Désormais Astyasa prenait des précautions pour venir lui parler dans son bureau :

— Charlster prépare une grande expérience pour le mois prochain. Il espère, sinon ouvrir une lucarne, du moins vérifier sa théorie du nœud spatial en fragilisant la couche de poussières en un endroit donné et en observant ce qui se passera. Il va ioniser certaines couches pour suivre leur déplacement à l'aide du télescope électronique.

— De toute façon, il provoquera un réchauffement en fragilisant les strates de poussières.

— C'est certain et, d'après un de mes amis qui travaille avec lui, on pourrait obtenir pour la région une remontée du thermomètre jusqu'au zéro, peut-être même légèrement au-dessus.

— De quoi provoquer des glissements de glace sur les parois abruptes, par exemple. Dans certaines vallées tibétaines des trains entiers risquent d'être ensevelis.

— Ils y pensent et certains commencent à s'en inquiéter mais Charlster refuse d'en discuter. Il est dans ses calculs, dans ses rêves, et ne veut pas en sortir. Rigil veille à ce qu'il ne soit pas importuné et quelques scientifiques ont été mutés dans d'autres services. Un assistant se retrouve même en train de surveiller des travaux de

forage, très loin d'ici, des travaux sans aucune urgence. On recherche un hypothétique filon de fer, mais je suis certain qu'aucune étude géologique sérieuse n'a été faite.

Pourtant il y eut à nouveau quelques mouvements de contestation car deux enfants tombèrent malades. Pneumonie et engelures profondes. On dut les hospitaliser en grand secret mais la rumeur se répandit et le lendemain plusieurs classes furent désertées par les enfants. Ann Suba suivait ces événements avec inquiétude, sachant que Rigil, désormais atteint par la folie du pouvoir, ne reculerait devant rien. Et effectivement il détourna totalement sur dix étages la production de chauffage. En moins de douze heures les parents concernés capitulèrent et les gosses reprirent le chemin des écoles.

Dans les classes supérieures, Rigil connaissait d'autres ennuis avec les adolescents. Le plus grand nombre ne supportait pas l'entraînement militaire, rêvait d'aventures extérieures, loin de cette falaise où ils souffraient du syndrome d'enfermement. Ils en voulaient au collectif, à Ann Suba et à Rigil qui les maintenaient dans ce lieu clos, les enchaînaient dans des règles strictes. Ils avaient désormais un idéal, celui de rejoindre sur la banquise du nord Pacifique l'équipe de Liensun qui créait là-bas une autre colonie, vivait des heures exaltantes auprès d'une très ancienne station de chasse. On avait eu quelques vagues nouvelles au début mais les liaisons radio n'avaient jamais pu être établies et les jeunes gens déliraient sur cette base lointaine, extrapolaient à partir du peu qu'ils en savaient. Liensun conservait tout son prestige depuis qu'il avait sorti Charlster de son train-bagne et on détestait le savant. On l'accusait d'avoir trahi, d'avoir trompé Liensun sur ses intentions. Lorsqu'il venait expliquer aux plus grands ses idées scientifiques, il ne recevait qu'un accueil méprisant. Ils le prenaient tous pour un charlatan, même si Rigil s'efforçait de les convaincre du contraire. Le nouvel homme fort de la colonie organisait des visites des laboratoires et Charlster, dans une exaltation frôlant la démence, évoquait le retour du Soleil, idéalisait le futur alors que tous savaient qu'eux-mêmes ne pourraient jamais profiter pleinement de l'ère solaire, en admettant que l'astre réapparaisse, qu'il y aurait une ou deux générations perdues à cause des brouillards, des inondations.

Un soir, Ann Suba décida que seul Liensun pouvait l'aider à reprendre les choses en main, à renvoyer Rigil à son travail d'électronicien. Comme son demi-frère Jdrien il disposait de pouvoirs de télépathie et elle essaya désormais d'entrer en communication mentale avec lui.

CHAPITRE XI

De la nuit il ne ferma l'œil, craignant à tout moment une irruption des policiers ferroviaires. Nella avait été fort exigeante jusqu'à minuit passé et il avait eu l'impression qu'elle cherchait à l'épuiser pour mieux l'affaiblir, mais il n'en fut rien. Il essayait de plonger dans son esprit mais n'y trouvait aucune ombre, aucune intention cachée. En fait il n'y trouvait pas grand-chose, sinon sa propre image de mâle excité. Elle ne paraissait pas capable d'emmagasiner dans sa tête des sentiments plus romantiques, des pensées plus éloignées du sexe. Sinon elle fonctionnait comme un Aiguilleur normal, réfléchissait à son métier de négociatrice en lanoline, avait dans l'esprit tout un barème au-dessus duquel elle se refusait à discuter.

Jdrien percevait la présence d'une force hostile à proximité du wagon d'habitation mais ne parvenait pas à la repérer avec précision.

Le lendemain matin on livra le loco-car et le pilote vint faire signer une décharge à Nella tandis qu'il se cachait dans la minuscule salle de bains.

— Tu vas y aller le premier, dit-elle, et tu te cacheras dans la couchette. Les voisins sont tous partis travailler et il ne reste plus que des personnes âgées qui ne s'étonneront pas.

Il s'était habillé en Aiguilleur et lorsqu'il quitta le wagon éprouva une sensation de grande vulnérabilité. Il confiait sa vie, du moins sa liberté, à une fille pratiquement inconnue. Bien sûr elle ne recelait aucune arrière-pensée mais il ne pouvait entièrement se fier à elle, les Aiguilleurs apprenant dès leur plus tendre enfance à maîtriser le flux de leur succession de pensées, à vider leur cerveau de tout ce qui pouvait nuire à l'esprit de corps et à la discipline de la

caste.

Nella s'installa aux commandes du diesel dont le moteur ronronnait agréablement. Ils roulèrent lentement dans le cliquetis des nombreux aiguillages, sur des saute-moutons métalliques qui enjambaient parfois tout un quartier, et se retrouvèrent en hauteur pour franchir le sas nord, véritable écluse de régulation à plusieurs niveaux. Jdrien, caché sous la couchette, entendit une voix d'homme demander à Nella ses papiers. Il y eut une dizaine de minutes angoissantes avant que le loco-car ne reprenne sa marche. Il plongea de l'écluse vers le réseau, s'immobilisa dans l'attente d'une voie médiane à priorité limitée. Bientôt ils s'éloignèrent de Salt Station mais Nella lui recommanda de rester quelque temps caché.

— Il y a des patrouilles un peu partout. Nous sommes dans une zone de circulation restreinte.

— Mais pourquoi, pour protéger Salt Station ?

— En partie, mais nous avons obtenu depuis pas mal d'années ce privilège de Lady Diana. Elle était la nièce de Palaga, notre Maître Suprême. Tu as assisté même à sa réapparition l'autre jour. Si on t'avait surpris, tu te serais fait écharper.

— On dit qu'il est très âgé, fit-il avec espoir.

— Il est immortel. C'est notre exemple vers lequel nous tendons tous et toutes. Lorsqu'on devient le meilleur des Aiguilleurs on acquiert cette immortalité, mais il n'y en a qu'un sur des millions. Palaga est fantastique. C'est grâce à lui que notre corps a atteint une telle puissance. Nous faisons des envieux, mais nous sommes les plus doués, les plus forts.

Elle, elle qui était un peu stupide, y croyait vraiment. Jdrien n'avait rencontré à Salt Station que des hommes quelconques, des femmes sans grande envergure. Rouk Kerny, dont il avait usurpé l'identité, ne paraissait pas être un génie, pas plus que Carmal, son voisin de cérémonie, ni Shédé, grande ivrognesse plutôt crasseuse. Mais la caste exaltait un sentiment de supériorité chez le plus humble de ses membres, le transformait en être autosatisfait se prenant pour un génie.

— Mais comment fait-il, Palaga, pour vivre aussi vieux ? Il y a un truc ?

— Il subit des cures de revitalisation par la lanoline.

Jdrien restait sceptique. Les Aiguilleurs trop fatigués, trop vieux, restaient des journées entières dans ces bains de graisse tirée du suint de mouton, mais était-ce vraiment ce qui rendait immortel ? Il préféra changer de sujet de conversation tout en restant caché sous la couchette.

— Cette zone à circulation restreinte vous appartient mais qu'y faites-vous exactement ?

— Ça c'est un secret, dit-elle en riant, et je n'en connais même pas le millième.

— C'est vrai qu'on y trouve la Voie Oblique.

Elle en resta stupéfaite, se retourna comme si elle pouvait le voir alors qu'il restait tapi.

— Comment sais-tu cela ?

— Oh, il y a des légendes esquimaudes. On trouve des peaux, des ivoires où figure la Voie Oblique, celle qui utilise la troisième dimension.

— Tu ne devrais pas dire des choses pareilles, fit-elle effrayée.

Cette fois il discerna dans ses pensées une part de tabous indestructibles, tout ce que la caste lui avait appris persistait dans son cerveau en lois formelles. Elle pouvait trahir pour le sauver, mais ne livrerait aucun des secrets de la caste.

— On en parle partout de cette Voie Oblique, continua-t-il tandis qu'elle s'agitait beaucoup sur son siège de pilotage, comme soumise à une torture insupportable.

— Non, je t'en prie, pas ça... Oublie ce que tu viens de dire. C'est dangereux.

— Elle part bien d'ici et s'élève vers le ciel ? Mais pour quelle destination, le sais-tu ? Est-ce qu'on t'a déjà parlé d'un satellite ? Sais-tu seulement ce que c'est ?

Elle saisit des écouteurs et les plaqua sur ses oreilles.

Il risqua sa tête hors de sa cachette pour comprendre la raison de son silence et la vit avec ce casque. Il retourna s'allonger et essaya de retrouver dans l'esprit de la jeune femme certaines informations secrètes mais n'y parvint pas. Tout ce qu'il obtint fut un ralentissement du loco-car. Il l'avait épuisée en fouillant ainsi trop puissamment dans son esprit, l'avait en quelque sorte ensommeillée.

— Nella, ne dors pas, cria-t-il, mais comme elle portait les

écouteurs il dut se lever pour les lui arracher.

Elle le regarda avec stupeur.

— Tu es fou ?

Justement ils passaient devant un petit poste d'aiguillage en bordure du réseau, où deux Aiguilleurs les saluèrent à travers la grande vitre.

— Ils t'ont vu, dit-elle, tu as commis une imprudence. Il faut que tu me dises où je dois te conduire.

Il pensait retourner chez les Esquimaux Ayukalu, revoir Caribou, mais ne voulait pas que Nella le sache.

Elle paraissait sincère, mais ses amis disposaient de moyens sophistiqués pour arracher à une personne rétive les aveux les plus complets. Il y avait aussi la famille des Galiaga, les éleveurs d'alevins de morue. Pi, l'ancêtre, ne lui avait pas dit ce qu'il attendait de lui. Il espérait trouver d'autres descendants des Ragus, éclaircir cette affaire de l'immortalité de Palaga et celle de la Voie Oblique.

— Tu veux te débarrasser de moi ?

— Nous devons bien aller quelque part, non ?

Il resta silencieux jusqu'à ce qu'elle insiste à nouveau :

— Je ne te quitte plus, je renonce à faire partie du corps des Aiguilleurs. Je suis disposée à trahir, à oublier mes origines.

— C'est de la folie, murmura-t-il impressionné. Ils te traqueront jusqu'à ce qu'ils remettent la main sur toi. Connais-tu d'autres cas d'abandon de corps ?

— Oui. Quelques-uns. Les fautifs sont tous morts de la même façon, un pied coincé dans un aiguillage, écrasés par un wagon tamponné dans une station perdue.

— La mort des Aiguilleurs, fit-il, celle de Maliox ? Il ne voulait pas abandonner le corps, lui.

— Il avait oublié que Palaga ne pouvait disparaître. Il a cru qu'il pouvait prendre sa place.

— Nella, je ne te demande pas un pareil sacrifice...

— Il est trop tard. À partir du moment où tu es venu chez moi il était trop tard. Shédé va le payer elle aussi et moi je ne peux pas retourner à Salt Station.

Elle avait joué perdante dès le début, s'était donnée parce qu'elle savait que le dénoncer ne servirait à rien, que la caste la

condamnerait quand même.

— Je ne peux accepter, dit-il, pour ta sécurité et aussi pour la mienne. Tu refuses d'aller jusqu'au bout de tes intentions, tu me dissimules les grands secrets. Je ne peux vivre à côté d'une personne qui aura occulté une partie de ses connaissances. Ce serait la preuve qu'elle ne s'est pas totalement rangée de mon côté et qu'elle espère toujours se faire réintégrer dans le corps des Aiguilleurs.

Nella secoua la tête, ralentit encore malgré la vitesse constante imposée. Elle ne pouvait, sur cette voie médiane, descendre en dessous de cinquante kilomètres / heure. Sinon il lui fallait prendre la voie lente.

— Je ne peux pas, Jdrien, c'est au-dessus de mes forces, je ne peux pas.

CHAPITRE XII

Le dirigeable *Ma Ker* survolait de hautes montagnes de l'ancienne Chine. Depuis deux jours il avait quitté la base Rooky sur la banquise du nord Pacifique, ainsi appelée pour sa colonie de manchots qui fournissait aux colons une huile abondante et de bonne qualité. Liensun n'avait pas l'intention d'aller jusqu'au Tibet, de renouer des relations avec ceux des Échafaudages mais de déposer sur un sommet un relais radio.

L'équipage était réduit au minimum et Zabel avait dû rester à Rooky, pour ne pas interrompre son travail qui consistait à entourer la base, et surtout la rookery, d'un barrage électrique contre les meutes d'énormes loups rouges qui multipliaient leurs attaques nocturnes et ravageaient les jeunes animaux.

Guhan le météorologue et spécialiste radio embarqué désigna un sommet moins élevé que les autres, mais qui lui paraissait remplir les conditions nécessaires pour une bonne retransmission radio.

— Il faudra des sous-relais par la suite, expliqua-t-il, mais avec l'appareil que nous allons planter là, Ann Suba pourra recevoir de nos nouvelles.

Depuis quelques jours Liensun paraissait préoccupé. Il avait rêvé de la physicienne, directrice du collectif d'administration quand ils avaient quitté le Tibet. Il avait la vague impression que cette femme avait besoin de lui et que ce n'était pas un simple caprice amoureux.

— À combien estimes-tu nos chances de faire passer un message depuis Rooky ?

— Cinquante pour cent, à condition d'entretenir une écoute permanente. Le relais diffusera aussi des informations codées sur le

temps. Des informations simples sur la vitesse du vent, la température par exemple. Bien entendu cela n'exclut pas l'implantation d'un relais à proximité du Tibet et un autre devra être prévu à mille kilomètres de Rooky.

Ils discutèrent un moment sur les possibilités radiophoniques de l'époque, qui n'étaient plus celles de jadis.

— Quand je lis certaines revues d'autrefois, je me sens vraiment stupide et inexpérimenté. J'enrage d'apprendre que les liaisons radio pouvaient s'effectuer sur des distances énormes. Aujourd'hui on dépasse difficilement les mille kilomètres et encore. Je ne connais qu'un seul exemple d'échanges rapides, ceux de la Compagnie de la Sainte-Croix avec Jésus-Christ Station comme capitale. On dit qu'ils peuvent recevoir et envoyer des messages à Vatican II en quelques heures grâce à un système ultra-perfectionné. Je suppose qu'il s'agit de plusieurs combinaisons de moyens techniques, depuis le railphone jusqu'à des signaux radio se répercutant sur des relais... J'ai aussi lu des choses sur les fameux satellites qui tourneraient au-dessus de nos têtes. J'ai du mal à y croire mais si ça existait nous pourrions les utiliser pour propager nos ondes.

Liensun ne parvenait pas à s'intéresser à cette conversation. Il regardait vers l'Ouest, vers le Tibet, et à plusieurs reprises il avait failli donner l'ordre de faire avant toute vers la vieille colonie mère. Mais le *Ma Ker* n'emportait pas suffisamment de carburant ni de nourriture, son équipage était trop réduit pour affronter les terribles remous des vallées tibétaines.

Pour l'instant l'appareil approchait de son but et bientôt une ancre chauffante irait se fixer dans la glace si aucun coup de vent ne bouleversait la manœuvre. Dans ce cas il faudrait utiliser les harpons.

Mais tout se passa bien et deux heures plus tard trois techniciens, y compris Guhan, posaient pied sur le sommet, découvraient un abri pour le relais. L'appareil fut alors treuillé et définitivement installé pour des mois.

À bord on préparait le voyage de retour, on riait de voir la mission bientôt terminée. Tous ces jeunes se plaisaient là-bas sur la banquise, Liensun le premier. Ils avaient échappé à l'enfermement, à la discipline militaire des Échafaudages, à toutes les querelles des

Rénovateurs qui en gros se partageaient en deux clans souvent ennemis, les uns voulant le Soleil pour leur génération, les autres estimant qu'il fallait le ressusciter lentement pour éviter les catastrophes naturelles. Il existait un tout petit groupe qui lui se moquait éperdument de ces questions, ne vivait que pour le présent à condition que ce présent soit vivable.

À Rooky on ne parlait plus du Soleil, on organisait une base, on essayait de rester jeune, de vivre, de s'intéresser à autre chose. Il y avait des soirées « poésie », d'autres où la musique soulevait des discussions passionnées. On écoutait les émissions culturelles de Kaménépolis, station pourtant éloignée, mais son émetteur puissant portait loin sur la banquise.

— C'est fini, on va pouvoir se livrer à des essais, dit Guhan en remontant à bord du dirigeable. Est-ce que j'essaye d'entrer en contact avec nos amis des Échafaudages ?

— Allons-y, fit Liensun angoissé.

Pendant une heure ils eurent l'impression que le relais fonctionnait mal et puis une voix lointaine collationna leur indicatif et leur demanda de patienter quelques minutes. Ce fut une voix plus sèche qui lui succéda :

— Présentez-vous, à qui ai-je affaire ?

— Ici Liensun, dit le garçon, actuellement responsable de la nouvelle base Rooky sur la banquise du nord Pacifique. Nous avons réussi à installer un relais radio pour vous donner de nos nouvelles et prendre des vôtres. Nous avons réussi le programme de notre implantation et d'ici peu la base sera opérationnelle pour tous les dirigeables en transit. Je voudrais parler à Ann Suba.

— Ici Rigil, actuellement responsable des initiatives scientifiques et des opérations extérieures. Nous n'approuvons pas la décision qui vous a lancé sur la création de cette base. Notre réacteur fournit pour l'instant l'énergie nécessaire au bon fonctionnement de la colonie et nous n'envisageons pas de reconstruire de dirigeables. Nous vous donnons l'ordre de réintégrer la colonie dans les meilleurs délais.

Catastrophés, ils se regardaient en silence. Liensun lui-même avait accusé le coup et ne pouvait que répéter qu'il voulait parler à Ann Suba.

— Ann Suba a été mise en minorité par le collectif et ne s'occupe

que de questions courantes. Le collectif m'a chargé d'une mission de gouvernement pour une période d'un an et je renouvelle mon ordre. Rentrez tous tant qu'il est temps, avant que nous prenions à l'encontre de vos familles les sanctions prévues. Nous estimons qu'elles sont au premier chef responsables de cette désertion au moment où, grâce au professeur Charlster, nous allons entamer une période d'expériences devant un jour apporter la concrétisation de nos plus vieux espoirs.

— Nos familles, dit Guhan à l'adresse de Liensun, ne sont responsables en rien. Nous avons choisi de quitter les Échafaudages sans leur accord le plus souvent.

— C'est une menace effrayante, dit une fille nommée Gert. Mes parents, mon petit frère et ma sœur... Qui c'est ce Rigil, je ne me souviens pas de lui.

— Un électrotechnicien, dit Guhan. Quand Charlster est arrivé à la colonie, il est devenu son admirateur le plus empressé, a pris auprès de lui une importance considérable.

— Calmez-vous, dit Liensun, il continue de vociférer.

Comme tout nouveau tribun, Rigil se laissait emporter par une logorrhée confuse, mélangeant les menaces avec les promesses d'un avenir radieux, faisant appel à la jeunesse, espoir des Rénovateurs, leur promettant qu'ils seraient accueillis comme des enfants prodiges et que tout leur serait pardonné.

— Qu'ai-je à me faire pardonner, répliqua Liensun, d'avoir ramené le professeur Charlster du bagne, d'avoir pris avec mes amis des risques énormes pour l'en délivrer ? Qu'ont-ils à se faire pardonner ceux qui luttent sur la banquise pour créer une base sûre de ravitaillement ? Là-bas vous êtes coincés dans vos trous à rats, vous serez un jour submergés par le flot des Tibétains quand les lamas déclencheront contre vous la guerre sainte. Vous allez user leur patience, leur tolérance. Vous prémeditez quoi ? De sacrifier encore des innocents pour vérifier les théories fumeuses de ce Charlster ?

— Taisez-vous, hurla Rigil, et revenez immédiatement ! Nous disposons d'une cinquantaine d'otages. Allez-vous le révéler à vos jeunes complices ! Je suis sûr qu'eux sauront se montrer plus raisonnables. Vous êtes un illuminé, Liensun, et de plus vous n'avez plus la foi. Vous oubliez que le Soleil est notre raison de vivre, et la

seule !

Le timonier fit remarquer que le vent se levait et qu'ils devaient quitter ce sommet avant que le dirigeable ne soit rabattu contre une paroi.

Liensun coupa la communication et prit le commandement de la manœuvre. Les ancre chaufantes se libérèrent de la glace dans un fort dégagement de vapeur fusante, remontèrent sous le ventre de la nacelle tandis que les hélices battaient lentement l'air glacé et que le *Ma Ker* pivotait en direction de l'est.

À part ceux qui étaient de service, les autres se rassemblaient pour chuchoter avec des mines catastrophées. Liensun finit par aller vers ce groupe :

— Calmez-vous et séparez-vous. Dès notre retour nous organiserons une assemblée générale pour prendre une décision. Rigil ne fera rien contre vos familles, il serait désavoué par tous les autres colons. Nous lui demanderons au besoin un délai.

— Que se passe-t-il exactement ? demanda la petite Gert. Pourquoi a-t-il pris le pouvoir et que veut-il faire ?

— N'oubliez pas une chose. Dans toute cette affaire c'est Charlster qui commande en coulisse, qui enflamme les gens avec ses propres exaltations. Il a survécu à des années de train-bagne dans le seul espoir de prendre sa revanche, de montrer au monde entier qu'il avait raison, que le Soleil peut réapparaître si l'on arrive à détruire les forces physiques et humaines qui s'y opposent. Pour parvenir à ses fins il est prêt à sacrifier la moitié de l'humanité, et justement la nouvelle philosophie des Rénovateurs était de ne plus jamais prendre de tels risques. Vous êtes jeunes pour avoir connu la grande catastrophe d'il y a vingt ans, mais vous avez entendu parler de ce qui s'est passé dans la Sun Company à cause d'un certain Helmatt, lui-même exalté et fou à lier, qui a ressuscité le Soleil quelques heures durant.

— Nos parents, insista la jeune fille, que vont-ils en faire ? Ils ne vont quand même pas les tuer tous ?

— Non, mais ils peuvent les persécuter, dit un autre garçon, les priver de chaleur, de nourriture, les exiler sur les plus hauts échafaudages, dans les anciens abris désertés depuis pas mal de temps. Moi j'ai connu ce Rigil, c'était un ami de mon père et déjà je le trouvais bizarre. Il avait une curieuse façon de regarder les autres,

les femmes et les filles surtout. Il vit seul et je sais qu'il est très fort pour tirer avec des armes anciennes.

— Je vous en prie, dit Liensun, pas de radotages, de conversations sans certitudes, attendez qu'on soit revenus à Rooky. Pour le moment nous naviguons à bord du *Ma Ker*.

CHAPITRE XIII

Nella avait expliqué que bientôt ils sortiraient de la zone de circulation restreinte et que du même coup le nombre d'Aiguilleurs diminuerait considérablement. Elle avait repris une vitesse normale une fois sa crise de conscience passée.

Ce fut Jdrien qui pressentit qu'ils étaient suivis à distance par une draisine de la police ferroviaire. Il pouvait même surprendre les pensées des trois hommes occupant le véhicule. « Savoir où ils vont... laisser faire jusqu'à ce que nous sachions où ces deux criminels tentent de se réfugier. Ne pas intercepter s'ils sortent de la Z.C.R. »

— Tu es sûr, demanda Nella soudain effarée, comment le sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout, fit-il avec une certaine sécheresse, jugeant inopportun de lui révéler ses pouvoirs extra-sensoriels.

Il craignait de l'offenser pour le lui avoir caché si longtemps. Elle pourrait lui reprocher d'avoir mentalement abusé d'elle en quelque sorte. Et de plus il ne pouvait lui accorder toute sa confiance.

— Nous laisseront-ils sortir de la Z.C.R. ? fit-elle, je me le demande.

— Je crois que oui.

— Tu les connais mal, fit-elle. Ils savent bien qu'en dehors de la zone nous pouvons leur échapper. Il faut que je joue le jeu, que nous allions chez un producteur de lanoline pour endormir leur vigilance.

Les trois policiers savaient qu'il était à bord et c'était inutile de ruser. Pourtant il lui laissa emprunter une voie secondaire qui conduisait à une ligne privée. La draisine des policiers n'oserait pas en faire autant.

Dans cette entreprise familiale on traitait des milliers de peaux de mouton pour en extraire le suint puis la lanoline, et Nella lui montra les rouleaux de graisse figée par le froid qui s'empilaient au-dehors.

Un homme jeune vint vers eux dès qu'ils eurent franchi le sas de la verrière immense et Jdrien reçut sa pensée brutale avec stupeur. « Voilà encore cette salope, pensait l'inconnu. Cette salope d'Aiguilleuse qui ne revient pas que pour la lanoline mais pour se faire sauter par moi ou par Frege. » Lorsque Jdrien apparut il continua de projeter des réflexions aussi peu aimables tout en affichant un sourire très chaleureux : « Elle s'est trouvé un mec, un sacré costaud qu'elle doit pomper sans arrêt. Il en aura vite marre de cette putain. »

En même temps il s'exclamait, se déclarait ravi de la voir, serrait la main de Jdrien. L'homme se nommait Harry et son frère Frege. À tous les deux ils dirigeaient une équipe de dix personnes qui nettoyaient les peaux, rasaient la laine, récupéraient le suint puis la lanoline qu'il fallait désodoriser. L'air ne se contentait pas d'empêter l'équarrissage, il graissait le visage, tapissait le palais d'une couche de suif.

— Nous avons une qualité extra depuis quelque temps, vous serez contente. Votre ami est spécialiste aussi ?

— Je l'initie, répondait Nella sans se douter que l'autre ricanait mentalement sur cette initiation et le frère, un géant blond, apparaissait souriant lui aussi, torse nu dans la chaleur de l'étuve où l'on nettoyait la laine : « Cette salope de Nella... Je déteste ces Aiguilleurs. Chaque fois que je la baise ou qu'elle me suce je me demande si elle ne fera pas analyser mon sperme ensuite pour avoir mon groupe sanguin. Pas normal qu'elle ait accepté aussi facilement de se faire sauter par Harry ou moi. Ça cache quelque chose. Elle doit se douter que nous sommes descendants des Ragus. »

Jdrien ne put s'empêcher de pousser une exclamation de surprise. Les trois autres le regardèrent mais il s'excusa, disant qu'il avait glissé sur une flaue de graisse liquide.

— Ici, vous savez, fit finement observer Frege, c'est plus fréquent que du chocolat.

Les odeurs, la vapeur, excitaient Nella qui partait devant en discutant avec Harry. Frege se croyait obligé de rester auprès de

Jdrien, de lui expliquer le fonctionnement de l'entreprise.

— Vous allez vous aussi négocier les achats ?

En même temps il le traitait de tous les noms dans son esprit. À l'écoute de ses pensées Jdrien en concluait qu'il était sérieusement monté contre la caste. Il avait trouvé enfin des gens qui savaient qu'ils descendaient des Ragus, en étaient même fiers dans le fond d'eux-mêmes tout en se méfiant des Aiguilleurs. Nella les avait rendus assez sceptiques en se jetant dans leurs bras et Jdrien se demandait si elle ne jouait pas un double jeu.

— Vous savez quel est mon nom véritable ? dit-il à voix basse alors qu'ils passaient entre de gros autoclaves.

L'autre fit mine de s'y intéresser tout en se disant que cet Aiguilleur pouvait bien s'appeler comme il voulait, il s'en foutait. Jdrien le retint par le bras, un bras sous lequel roulaient des muscles énormes :

— Jdrien Rag... Et ce nom de Rag est une altération d'un autre, Ragus...

Frege le regardait d'un air abruti, se demandant ce qui allait maintenant se passer. Il commença d'envisager de frapper cet Aiguilleur de merde, d'avertir son frère et de filer ailleurs tant qu'il en était temps. Cette salope de Nella avait dû les identifier et son copain commençait de les entreprendre avec une histoire absurde.

— Non, je ne suis pas Aiguilleur. J'ai voulu visiter Salt Station à leur insu et Nella m'a aidé à fuir. Elle m'a promis de m'aider. Mais j'ai compris que j'avais affaire à des Ragus.

Il pointa son doigt vers le front un peu obtus de Frege :

— Je l'ai lu là-dedans.

— Ah ouais, fit l'autre se demandant s'il réussirait à l'assommer rapidement. Ils prendraient la fille en otage s'il le fallait.

— Souvenez-vous, insista Jdrien, les *Mémoires d'une femme de langue française* de notre ancêtre commune, Ragus. Je suis sûr qu'on vous en a parlé au moins une fois. Vos parents, ceux de votre famille.

Frege ricana stupidement :

— Vous savez, dans la famille on n'est pas très intellectuels.

En même temps il plongeait dans des abîmes de perplexité : « Que me veut-il, ce type ? Il fait référence aux Mémoires, il a l'air bien renseigné mais c'est un piège, ça ne peut être qu'un piège. Il

faut faire quelque chose mais je dois d'abord prévenir Harry. »

— Je dois d'abord prévenir Harry, répéta Jdrien en souriant. Bien sûr vous vous méfiez. Ragus, notre aïeule, était télépathie et vous savez que le don peut réapparaître un peu au hasard. Il se trouve que je l'ai. Ça, vous en avez entendu parler ?

Frege regardait autour de lui comme un homme traqué, s'intéressait à une sorte de tisonnier énorme qui servait à remuer la laine dans les autoclaves.

— Vous ne m'assommerez pas facilement. Je vous jure que je suis aussi un Ragus. J'ignore si cette fille est sincère. Peut-être qu'elle a fait analyser votre sperme pour qu'on identifie votre formule sanguine, peut-être que suite à des unions nombreuses votre formule n'est plus celle des Ragus.

— Merde ! vous avez lu ça dans mon crâne ?

— Bien sûr, fit Jdrien... Depuis des semaines je cherche des Ragus. J'ai rencontré Omega, le vieux généalogiste... Je suis allé le voir en traîneau à chiens, pour répondre à votre interrogation muette... Puis il y a eu les Galiaga, aussi muets que des poissons. Pi, l'ancêtre, et son fils Harp. Anka, la femme de ce dernier, l'Esquimaude, m'a aidé et m'a conduit chez les Ayukalu qui m'ont aidé à pénétrer dans Salt Station par les égouts. Vous savez que cette lanoline les obstrue régulièrement et qu'on doit la faire fondre au chalumeau.

— Ça alors, ça alors, vous m'en bouchez un coin, répétait Frege ne sachant plus que dire, que faire, éperdu.

Il cherchait son frère du regard.

— Cette salope va encore l'entraîner dans un coin.

Jdrien ne le pensait pas. Il plongeait dans le cerveau de Nella qui, au contraire, s'inquiétait de ne pas le voir. Avec Frege ils étaient cachés par les autoclaves et la vapeur.

— Mais que voulez-vous ?

— Des renseignements... Vous devez en avoir accumulés depuis que vous travaillez dans le coin.

— Nous livrons à Salt Station mais à la périphérie. Nous n'avons jamais pu aller plus loin.

— La Voie Oblique ?

— Oh ça... Une légende. Jamais rien vu de tel... Mais mon grand-père affirmait avoir vu deux rails de feu se diriger vers là-

haut... La seule chose que je sache c'est que les Aiguilleurs possèdent un centre secret d'expérimentations.

— Quelles expérimentations ?

— On parle de recherches génétiques...

D'un seul coup Frege perdait de sa rusticité, s'avérait assez instruit pour s'exprimer comme un technicien spécialisé.

— Nous avons abrité des Ragus recherchés. Eux avaient une formule sanguine accusatrice, paraît-il. Je ne sais pas en quoi elle consiste mais ça remonterait assez loin. Au temps de la Grande Panique.

— Et les Aiguilleurs dans leur centre secret rechercheraient les Ragus pour en faire quoi ?

— Les éliminer. Nous serions leurs ennemis héréditaires d'après ce que m'ont dit mes parents. On ne sait pas pourquoi, mais c'est ainsi. Mon père affirmait qu'un Aiguilleur préférait un Roux à un Ragus et ne pouvait pas l'expliquer.

Jdrien souriait légèrement à la pensée de la tête que ferait l'autre s'il savait qu'il était à la fois Roux et Ragus, réunissait dans son métissage les deux races détestées.

— Il faut que je parle à mon frère, pouvez-vous occuper cette... enfin Nella ?

— Je peux essayer, dit Jdrien.

Quand ils les rejoignirent dans la salle de purificateurs Nella tourna vers eux un regard à la fois soulagé et inquiet, essaya de lire sur leur visage à quoi ils avaient bien pu passer tout ce temps. Jdrien la prit familièrement par le bras :

— Comment reconnaît-on la bonne lanoline ?

— Ça t'intéresse vraiment ?

— Mais bien entendu, puisque c'est ton métier.

— Ça t'intéresse plus que ce que te racontait Frege ? Il te parlait de quoi ?

— Mais de tout et de rien, des autoclaves, de la désodorisation...

— Pas de moi ?

— Pourquoi m'aurait-il parlé de toi ? demanda-t-il en l'entraînant doucement vers les bacs du fond où la lanoline pure sortait en gros boudins écoeurants.

— J'ai couché avec lui... C'est le genre de type à s'en vanter ensuite chaque fois qu'il me voit.

— Eh bien, il ne m'en a rien dit et tu avais bien le droit, c'est un très beau garçon et tu ne me connaissais pas encore. Maintenant, bien sûr, tu ne me ferais pas d'infidélité, murmura-t-il à son oreille d'une voix qu'elle trouva bizarre et qui la fit frissonner.

CHAPITRE XIV

Un soir, la veuve Pohl rentra toute guillerette et empestant quelque peu la bière. Elle avait tendance à s'attarder dans des pubs avec des inconnus et Farnelle, parfois, s'inquiétait, la trouvant imprudente.

— Si tu savais... Depuis deux trois jours je rencontre un bonhomme très bien... Dans un pub... Il fabrique des conserves de légumes dans le quartier des deux cents.

Le train-ville était divisé en quartiers des cent, des deux cents et des trois cents, selon le nombre de wagons regroupés ainsi.

— Exactement dans le deux cent six. Il a des cultures hors sol sur un demi-étage, des haricots de soja et des germes de céréales. Il met le tout en boîte et gagne bien sa vie. Il m'a déjà offert des consommations mais aujourd'hui je suis allée chez lui visiter ses installations. Imagine-toi qu'il vit seul. Sa femme s'est jetée par un hublot, voici dix mois, quand elle a su qu'elle avait une maladie incurable et il a eu du mal à remonter la pente, un peu comme moi, tu vois.

— Tu es allée chez lui, très bien, dit Farnelle, et ensuite ?

— Oh ! rien du tout, tu penses, la première fois. Il m'a dit qu'il avait besoin de quelqu'un pour s'occuper des cultures, surtout. Avec les conserves ça lui prend trop de temps... Il faut récupérer de la glace sur les wagons, pour ça il a des gamins qui s'en occupent, en découper aussi durant les arrêts, mais le plus long c'est...

— De la faire fondre, je connais. Tu vas rigoler.

Pohl se pinça :

— Je n'ai pas encore dit que j'acceptais.

— C'est tout comme, non ? Il paye bien ?

— Il n'en a rien dit mais je pense que ce soir il me fera une

proposition honnête.

— Réclame un dollar au moins, ça les vaut bien... Ce soir, dis-tu ? Tu retournes chez lui ?

— Il m'invite au Studio.

Farnelle prit un air étonné et émerveillé :

— Bigre, ça va lui coûter plus d'un dollar.

— C'est-à-dire, minauda Pohl, que je crois qu'il va faire autre chose qu'une proposition de travail et que ce sera une déclaration en bonne et due forme.

— Il veut t'épouser ? Pour avoir une ménagère, une infirmière et une ouvrière sans débourser un sou.

— Oh ! ce que tu es mauvaise ! s'exclama son amie. Je n'aurais jamais dû te faire des confidences.

Regrettant son ironie, Farnelle s'approcha d'elle pour l'embrasser.

— Excuse-moi, mais je suis trop méfiante envers les bonshommes. Tu as raison d'aller dîner et s'il veut t'épouser accepte, mais essaye quand même de t'imposer. Ce sera le ménage, ou l'infirmière, ou l'ouvrière, mais pas tout à la fois.

— Tu sais, avec son installation on aura déjà tous les légumes et je t'en apporterai autant que tu voudras.

La veuve alla prendre un bain, se fit coiffer et revint pour s'habiller. Farnelle s'était couchée et lisait un roman sentimental de jadis, essayant de comprendre des mots comme limousine, château, rivière de diamants, maître d'hôtel et lingère. Leurs ancêtres, pensait-elle, vivaient bizarrement. Elle était tellement absorbée par sa lecture qu'elle faillit ne pas entendre les soupirs pourtant éloquents de Pohl qui se trouvait affreuse dans sa robe la moins moche.

— Prends mon ensemble, proposa Farnelle, celui que j'ai acheté dans cette boutique de luxe. Il doit t'aller.

— Oh ! s'extasia Pohl avec des accents de jeune fille timide, tu crois que je peux ? Et si tu veux sortir ? On ne sait pas, une occasion inattendue.

— Puisque je te dis de le prendre. Je reste ici et je n'ai pas envie de sortir.

Pohl enfila l'ensemble et se déclara enchantée. Elle se parfuma largement et constata qu'elle avait une heure d'avance sur son

rendez-vous au Studio.

— Tu sais ce que je vais faire, je vais aller t'acheter une tarte à la viande chez Malto et aussi du vin. Tu feras aussi la fête.

Farnelle eut beau lui dire que ce n'était pas la peine, elle insista et sortit. Elle se replongea dans son livre et s'évada dans les châteaux du dix-neuvième siècle ou du vingtième, elle ne savait trop. La jeune femme amoureuse avait décidé de faire du cheval ce jour-là et montait en amazone.

— Qu'est-ce que c'est encore que ce truc ? Monter en amazone ? dit Farnelle à voix haute.

Elle levait les yeux pour en parler à Pohl, se rappela qu'elle était allée lui chercher à dîner, regarda l'heure.

— Mais elle va arriver en retard à son rendez-vous au Studio.

Agacée elle se rhabilla avec l'intention d'aller chez Malto voir ce qu'elle fabriquait. Capable d'accepter un verre, Pohl, et de s'attarder pour rien avec des inconnus.

Mais chez Malto, au premier étage, pas loin de chez elles, il y avait une foule qui tentait d'entrer dans le triple compartiment du traiteur. Farnelle essaya de passer mais on lui dit qu'il y avait eu un meurtre.

— Une femme vient de se faire descendre à coups de pistolet, dit un garçon de douze ans.

— Je la connais, dit une femme, c'est Pohl, la veuve.

— Ils étaient deux et ils ont tiré sur elle seulement. Malto est catégorique et l'a affirmé aux services de sécurité du train-ville. C'est elle qu'ils voulaient abattre et personne d'autre.

— Elle a dû connaître des types qui trafiquent.

Farnelle put se faufiler et apercevoir une tache de couleur verte. La jupe de son deux-pièces qu'elle avait prêté à la veuve Pohl. C'était une pièce d'habillement unique, une folie qu'elle avait achetée dans la boutique la plus luxueuse du South Star. Depuis des mois elle se trimbalait en combinaison et avait furieusement eu envie de cet ensemble, l'avait eu avec une ristourne, car personne n'avait trente dollars à mettre dans un vêtement. Elle l'avait souvent porté, se faisant remarquer. On se retournait même quand elle circulait dans les coursives, allait boire un verre ou prendre un repas dans une cafétéria. Pohl le lui avait emprunté et maintenant elle gisait, morte. Les tueurs l'avaient prise pour elle.

Soudain terrorisée, elle regarda autour d'elle, se demandant si elle était protégée dans ce groupe compact. Quelqu'un pouvait lui planter un couteau dans le dos sans qu'on s'en aperçoive tout de suite. Il lui fallait rentrer chez elle, s'enfermer à double tour et ne plus sortir. Dans quelques instants les tueurs sauraient qu'ils avaient commis une erreur sur la personne et chercheraient à la réparer. Des tueurs qui ne pouvaient être que les hommes des Aiguilleurs. Son passeport l'avait trahie, on savait qu'elle était l'amie de Lady Yeuse, on avait dû la soupçonner d'être en mission pour la présidente. Ou bien alors on avait voulu supprimer la propriétaire de la Locomotive-dieu. De toute façon on voulait, en la tuant, avertir Lady Yeuse de sa propre vulnérabilité.

CHAPITRE XV

Les deux frères ne réapparaissaient pas et Nella commençait de s'en préoccuper. Ils circulaient, elle et Jdrien, parmi les ouvriers qui apprêtaient les peaux, tondaient la laine.

— Ils reçoivent aussi de la laine prélevée sur les moutons vivants, dit-elle, mais les éleveurs hésitent parfois à tondre les animaux car ils doivent relever la température dans les bergeries et dépenser beaucoup plus d'énergie.

Elle se retournait sans cesse et Jdrien pouvait sonder sa perplexité qui se transformait lentement en inquiétude.

— Je trouve les deux frères bien désinvoltes aujourd'hui. D'habitude l'un ou l'autre m'accompagne toujours.

Puis elle rougit d'avoir paru faire allusion à l'intimité qui s'était établie entre elle et ces fabricants de lanoline. Jdrien la tenait fermement par le bras pour l'empêcher de retourner sur ses pas et elle finit par trouver que sa main était trop vigoureuse.

— Tu me fais mal, dit-elle. Pourquoi m'emprisonnes-tu ainsi ?

— Mais parce que je t'aime, ma chérie, fit-il avec une tendre ironie. Qu'y a-t-il donc là-bas ?

— On y traite la laine des agneaux caraculs dont le saint donne la plus fine des lanolines, celle qui est destinée aux produits de beauté les plus luxueux.

Elle accepta de le conduire jusqu'à cette partie des ateliers, oubliant un instant les deux frères. Il admira les peaux déjà prêtes.

— C'est de l'astrakan d'agneau mort après sa naissance et ceci du breitschwanz venant d'agneaux nés avant terme. Les éleveurs provoquent des avortements artificiellement pour obtenir cette variété. Et d'ailleurs ils sont également soupçonnés d'utiliser leurs drogues sur des femmes qui payent cher leurs services.

Dès qu'elle se taisait elle cédait à l'inquiétude et il ne parvenait pas à discerner dans le fil de ses pensées la profonde raison de cet état. Il essaya de l'entraîner ailleurs mais elle lui échappa et se mit à courir dans l'autre sens, traversant les ateliers si vite que les ouvriers s'arrêtèrent de travailler pour la regarder en haussant les épaules.

Elle se heurta à Frege qui arrivait, toujours aussi souriant et détendu :

— Où allez-vous ainsi ? Nous nous excusons mais nous avions un point de détail à régler. Vous avez terminé la visite ?

Nella reprenait son souffle. Sa grosse poitrine tendait son uniforme à chaque inspiration et Frege paraissait fasciné par l'opulence de ces seins. Son frère Harry arrivait, tout aussi décontracté, les invitait à venir boire et manger quelque chose.

— Justement nous avons de l'agneau que nous avons mis de côté. Une merveille. De l'agneau né avant terme.

Ce détail coupa l'appétit de Jdrien mais Nella battit des mains. À nouveau sereine elle envisageait avec glotonnerie de se mettre à table. Le métis constatait qu'il pouvait déceler ses émotions les plus frustes, faim, désir sexuel, inquiétude, mais qu'elle offrait un barrage à toute autre investigation. À son tour il éprouvait un malaise, ne parvenant pas à définir sa véritable personnalité, à atteindre les secrets les mieux défendus de son psychisme.

Les deux frères disposaient de la bière et de la vodka et une fille jeune, au regard déluré, apporta la nourriture. Nella la foudroya d'un regard jaloux. La petite, habillée très court, avait un très joli corps et n'avait visiblement pas envie de le dissimuler aux regards des hommes. Sa sensualité brute éclatait dans chaque geste lorsqu'elle souriait, sa bouche ressemblait à un fruit éclaté, lorsqu'elle se penchait offrant ses seins d'un côté, sa croupe cambrée de l'autre.

— Vous avez une domestique très amusante, fit remarquer Nella d'une voix acide.

— Elle s'occupe très bien de nous, répondit Harry sans paraître y mettre de sous-entendus, mais Nella se renfrogna un peu plus.

Elle avait fait l'amour avec ces deux hommes sans vraiment leur trouver toutes les qualités mais son orgueil, sa fatuité d'Aiguilleuse n'admettaient pas de rivale. Pour la première fois, Jdrien identifia

dans ses émotions profondes une cruauté flagrante en quelques images d'une précision étonnante. Nella se voyait très bien fouettant la petite, faisant voler sa robe légère en lambeaux, jusqu'à ce que le sang coule de sa chair pulpeuse et de son visage expressif. Ce fut bref mais significatif et il sut que Nella était capable de dissimuler ses instincts les plus féroces.

— C'est excellent, disait-elle la bouche pleine, vous savez me réserver ce qui me plaît le plus, ajouta-t-elle non sans intention en regardant Jdrien sournoisement.

— Nous nous y efforçons, dit Harry.

Il remplissait son verre d'un mélange de bière et de vodka et Nella laissait faire. Jdrien pensait à la draisine de la police ferroviaire qui devait attendre sur la voie secondaire. Elle ne paraissait pas s'en inquiéter. Peut-être n'avait-elle ajouté aucun crédit aux paroles de son amant.

— Il y en a encore, disait Frege en plaçant de l'agneau dans l'assiette de l'Aiguilleuse.

Jdrien mangeait cette chair rose, fade, du bout des dents. Il suivait avec intérêt le jeu des deux frères qui essayaient d'enivrer Nella.

— Nous devons poursuivre notre tournée, dit-elle à un moment.

— Vous savez bien que vous pouvez coucher chez nous, répondit Frege, comme les autres fois.

— Oui mais d'ordinaire je viens seule, soupira-t-elle en caressant la main de Jdrien.

— Votre ami et collègue est le bienvenu, dit l'autre frère. Nous allons faire préparer un compartiment. Mangez, ne vous privez pas, ce n'est pas si souvent qu'on fait la fête.

— Il est vrai que chaque fois que je suis venue, ce n'était pas mal, disait Nella avec coquetterie, faisant toujours des allusions destinées à piquer la jalouse de Jdrien.

Elle devenait ivre mais continuait à faire de petits calculs, souhaitant qu'il s'irrite et agresse, verbalement pour commencer, les deux frères. Peut-être n'attendait-elle de cet affrontement qu'une simple satisfaction d'amoureuse excessive. Il y avait un calcul de sa part et Jdrien commençait de la soupçonner d'être moins sotte qu'elle ne paraissait.

Ils continuèrent à manger et à boire et la petite domestique

revenait souvent, commençait de prendre des libertés avec les hommes. Elle s'appuyait sans vergogne contre Jdrien lorsqu'elle lui versait de la bière et Nella paraissait enrager. En définitive tout le monde essayait de provoquer tout le monde. Mais Nella ne pouvait avoir l'œil à tout et quand elle fusillait du regard la jeune fille, Harry en profitait pour verser de la vodka dans son verre.

Si bien que lorsque le dessert fut servi elle paraissait hagarde sur son siège, le corps avachi, le blouson d'uniforme ouvert sur un tricot synthétique transparent. Les aréoles de ses seins y collaient deux larges pastilles brunes.

— Nella, du gâteau ?

Elle ne répondait pas et Jdrien ne trouvait dans son cerveau qu'un bredouillis confus d'images sans suite.

— Je vais la coucher, dit Frege, et sans ménagements, il la chargea comme un ballot sur son épaule.

Il revint très vite et les deux frères fixèrent Jdrien d'un regard dur.

CHAPITRE XVI

La fièvre de Lien Rag ne s'apaisa qu'au bout d'une trentaine d'heures. Il s'était plaint de la luminosité excessive et Kurts avait essayé de lui faire de l'ombre avec de grandes feuilles rigides et vernissées. Il expliquait que le système égalitaire des jours et des nuits se détraquait sans arrêt et qu'on pouvait avoir huit jours de lumière et huit jours d'obscurité profonde.

Il soigna si bien son ami que ce dernier eut l'impression d'être rénové, d'avoir abandonné durant cette courte période tous ses malaises, ses effrois. Son cerveau lui-même fonctionnait admirablement.

— Rien ne s'est passé, lui annonça Kurts avec tristesse. Ni Bal ni le cul-de-jatte n'ont réapparu. Je n'ai pas osé me rendre dans la maisonnette. Pourras-tu le faire quand tu seras rétabli ?

— Qu'ai-je eu ?

— Une sorte de fièvre libératrice. Le contrecoup de nos retrouvailles. Pendant longtemps tu as cru m'avoir tué...

— Gus le pensait, moi je portais ça comme une lourde culpabilité.

— Maintenant, tu es complètement rétabli...

Plus tard Lien Rag pénétra dans la maisonnette et constata que la trappe était refermée. Kurts lui avait cependant affirmé qu'on n'avait pas touché aux nouvelles plaquettes nutritives du distributeur.

— Je l'ai surveillé tout en te soignant. Pour le vider il faut plusieurs minutes et j'ai été constamment sur mes gardes.

Descendre avec des lampes de longue durée, un équipement réduit, l'ex-pirate le déconseillait à son ami. La tribu de Bal avait une longue expérience de ces marécages boueux où ces racines

aériennes puisaient leur nourriture.

— Elle m'en a donné une description à la fois effrayante et poétique, mais que feras-tu dans ces profondeurs ? Moi je ne veux pas aller contre la volonté de Bal. Je respecte la partie cachée de sa vie.

— Ça fait des mois que tu la respectes, répliqua Lien Rag agacé. Tu ne l'as même pas revue, comment sais-tu que c'est toujours elle qui vient chercher les plaquettes ?

— Ta propre description...

— Et si c'était une autre fille d'en bas ? Il doit y en avoir d'autres aussi belles, aussi souples...

Kurts secouait la tête avec obstination. Ils étaient retournés dans le nid et une averse de grêle les obligeait à parler très fort. Autour d'eux des lambeaux végétaux hachés par la glace ressemblaient à de la chair en décomposition d'un vert répugnant.

— Chlorophylle artificielle, expliqua Kurts voyant le dégoût de son ami. Mais très nutritive. Les marais d'en bas sont riches de matières organiques. Tout ce que le satellite ne peut rejeter à l'extérieur finit par s'accumuler dans cette nappe liquide.

Il racontait que la tribu vivait sur des plates-formes lacustres édifiées depuis des siècles. À son avis le satellite avait été abandonné depuis fort longtemps également. Lien Rag lui parla du dogme sibérien actuellement répandu sur Terre et combattu par les Néo-Catholiques et les Aiguilleurs.

— C'est Gus qui m'en a parlé. Crois-tu que le S.A.S. pourrait avoir été mis en place depuis deux millénaires ?

— Pourquoi pas ? Comment expliquer cette évolution désordonnée, cette jungle, la tribu de Bal, l'autre jungle de métal mou que vous avez traversée ?

— Et sur Terre, les baleines qui après avoir rampé sur la banquise commencent de voler ?

Les heures passaient. Ne pouvant comptabiliser les jours et les nuits, ils avaient adopté un cycle de dix heures. La lumière ne faiblissait plus et Lien Rag aurait donné cher pour quelques instants de nuit rafraîchissante. Il ne pouvait enfouir son visage dans son sac de couchage à cause de la chaleur humide. Il s'était dépouillé d'une partie de sa combinaison, ne pouvait se résoudre à vivre nu comme Kurts. Ce dernier allait et venait sans gêne avec sa fourrure de Roux

qui tapissait son ventre et le haut de ses cuisses. Son métissage était complexe et pas seulement lié au Peuple du Froid mais aux Africaniens et aux Asiates. Il était le produit de toutes les races vivant sur Terre et le résultat était magnifique.

— Quelle folie que d'avoir envoyé ces clones ! disait-il. Nous avons envoyé ces deux malheureux vers une régression inéluctable.

— Tout en donnant des espoirs insensés à ceux qui nous aiment. Mes fils, Yeuse, enfin j'espère qu'ils m'aiment encore.

— Moi mon domaine affectif est ici désormais. Si Bal ne devait jamais reparaître je ne m'en relèverais pas.

— Tu ne pourrais pas l'entraîner sur Terre, disait Lien Rag. Elle a vécu dans un climat chaud et humide. Jamais elle ne s'adapterait. Tu la condamnerais...

— Ne me suis-je pas adapté, moi ?

Parfois l'ex-pirate évoquait sa locomotive et manifestait là le seul regret de sa vie antérieure.

— Quelle machine extraordinaire ! Elle était devenue mon ventre maternel, ma sœur, ma maîtresse, j'aurais pu dominer le monde grâce à elle. À la fin elle était autonome, tirait de sa propre substance les améliorations, les inventions les plus extraordinaires. Elle se régénérait sans aide extérieure, croissait... Tu sais ce que je pense ? Elle tendait vers la perfection idéale, aurait fini par se reconstruire à mon image, se serait débarrassée de l'acier, des métaux, de toutes ces matières mortes pour se faire chair humaine. Une locomotive de chair vivante, tu imagines ?

Lien Rag s'effrayait lorsqu'il basculait ainsi dans l'onirisme le plus insensé. Kurts s'était dépouillé à l'extrême de sa personnalité ancienne. Lui qui vivait dangereusement, violemment, respectait la vie, s'efforçait de fuir les situations scabreuses. Autrefois il était luxurieux, capable de violer une fille comme Floa Sadon, et voilà qu'il était amoureux transi, timide, humble. Environné de richesses extraordinaires, de nourritures délicates, buvant des vins produits avec une parcimonie onéreuse par des vignes sous serre, servi par des esclaves et un équipage prêt à mourir pour lui, il survivait dans un ascétisme farouche, se contentant de peu, se suffisant d'espoirs incertains.

— Elle reviendra. Ils ont besoin de ces plaquettes pour reconstituer leurs organismes affaiblis par des siècles de

malnutrition. Elle reviendra car elle est celle qui fera remonter la tribu de ces profondeurs nauséabondes...

La grêle cessait et ils pouvaient sortir, rôder autour du distributeur ou bien à bonne distance de la maisonnette. La lucarne restait toujours rose au grand désespoir de Lien Rag qui attendait le retour de Gus.

— Quels sont les dangers dans ces marais putrides ?

— Des animaux inconnus qui ne sont que mâchoires et surgissent de la boue. Des êtres qui voltigent dans les racines, saisissent leurs proies par les cheveux, les violent avant de les déchiqueter. Des nappes de gaz mortels qui soudain remontent en énormes bulles à la surface et crèvent en silence, asphyxiant toute vie autour d'eux. Ton cousin Gus n'aurait jamais dû descendre.

CHAPITRE XVII

— Elle a son compte, fit Harry. Frege m'a raconté votre histoire et j'ai du mal à y croire. Pourtant vous auriez cité des références que seul un Ragus peut connaître. Les *Mémoires d'une femme de langue française* par exemple. Là-dedans, elle fait comprendre qu'elle est télépathe. Moi je ne les ai jamais lus mais notre père nous en parlait et c'est tout comme. Vous seriez télépathe, vous aussi ?

— Pensez à quelque chose, dit Jdrien.

— Je vous crois comme je crois mon frère. Que faites-vous avec cette fille ? Nous ne sommes pas dupes, vous savez. Elle vient ici pour traiter des affaires, pour se faire sauter également mais nous avons toujours pensé l'un et l'autre qu'elle recherchait autre chose de précis. Elle se déplace facilement dans la zone à circulation restreinte, ce qui est assez rare pour une Aiguilleuse de première classe. Normalement c'est à partir du grade de maître principal qu'on obtient une carte de priorité moyenne...

— Comment savez-vous tout cela ?

— Notre famille vit ici depuis longtemps et des Aiguilleurs on en a connu des tas. Petit à petit nous leur avons soutiré des bribes de renseignements. Un mot par-ci, par-là, une mimique, une confidence à peine ébauchée et on se transmet fidèlement ces remarques. Dans un cahier spécial. De temps en temps on fait une synthèse et on finit par avoir une idée précise de ce qui se magouille dans le coin. Si j'ai bien compris, vous vous posez plusieurs genres de questions. D'abord sur Palaga.

— Né en 2209, un dix-sept mars très exactement. Son vrai nom est Christoon Palaga-Ceruski. Il avait une sœur Amiala, mère de Lady Diana.

Les deux frères étaient époustouflés :

— Là, vous êtes plus fort que nous.

— Mais, intervint Frege, il aurait plus de cent cinquante ans ce bonhomme-là !

— Voilà ce qui m'intrigue, dit Jdrien. Nella parle de revitalisation ou de régénération mais je n'y crois pas trop. Il y a aussi la Voie Oblique mais Frege pense que c'est une légende, bien que votre grand-père ait vu deux rails lumineux dans la troisième dimension ?

— C'est noté sur notre fameux cahier, avec cependant un point d'interrogation de la main de notre père qui a l'air de douter de la lucidité de l'aïeul. Il était déjà âgé quand il a vu le phénomène.

— Il y a enfin ce centre de recherches et d'expérimentation secret. On peut le situer ?

— Plus ou moins en utilisant une carte des réseaux interdits qui doivent tous confluer vers cet endroit, mais il y a longtemps que nous essayons de dresser ce genre de carte sans beaucoup de résultats. Il faudrait prendre trop de risques, se faire repérer en demandant telles *Instructions Ferroviaires* ou des renseignements sur un réseau. On a fait une sorte d'ébauche que nous vous montrerons.

La petite servante entra pour débarrasser la table et ils l'envoyèrent voir si Nella était vraiment ivre morte. La petite revint avec un air méprisant, disant qu'elle avait essayé de lui faire respirer de l'ammoniaque mais que l'Aiguilleuse n'avait pas réagi.

— Vous pouvez parler devant elle, dit Frege voyant les réticences de Jdrien. Olga est aussi une Ragus. Sa famille a été arrêtée et depuis l'âge de cinq ans elle n'en a plus de nouvelles. Nous l'avons recueillie voici quelques années chez un de ses cousins.

Olga cligna de l'œil, ce qui fit sourire Jdrien. Il demanda aux deux frères la raison de leurs propres recherches.

— Nous sommes des Ragus constamment sous la menace d'une analyse sanguine approfondie. Nous n'osons pas avoir des enfants de crainte que la formule incriminée ne réapparaisse.

— Moi je voudrais bien un bébé mais ce sont eux qui ne veulent pas, déclara Olga faisant rougir de confusion les deux frères.

Jdrien ne s'étonna pas. Dans ces solitudes, il n'était pas rare que deux hommes partagent la même femme, ou le contraire.

— C'est une Ragus et un enfant né d'elle et de nous pourrait

nous trahir. Il faut accoucher dans une clinique spécialisée et des prélevements sont faits automatiquement. Sinon, il faut cacher l'enfant constamment, être à l'abri d'une dénonciation. Nous avons des travailleurs que nous ne connaissons pas bien et qui pour quelques dollars vendraient père et mère. Les Aiguilleurs entretiennent un réseau d'espions fantastique.

— Je sais, dit Jdrien, on m'en a déjà parlé.

— Et vous, quelle est la raison de vos recherches ? demanda Harry d'un air insidieux. Vous avez pris de sacrés risques si vraiment vous vous êtes introduit clandestinement dans Salt Station, alors que nous n'avons jamais pu dépasser la périphérie pour les livraisons de lanoline.

— Je travaille pour Lady Yeuse.

Cela jeta un froid glacial et les deux hommes et Olga le fixèrent avec une sorte de rage contenue. Il secoua la tête en souriant :

— Non, elle n'a pas partie liée avec les Aiguilleurs, la preuve elle a voulu que Maliox devienne M.S.A. et ils l'ont tué... Je connais bien Lady Yeuse, elle a été la maîtresse de mon père Lien Rag et elle déteste les Aiguilleurs. Si elle a accepté de diriger la Compagnie c'est dans l'intention bien déterminée d'y amener une administration plus juste, d'y introduire la démocratie. Pour cela elle a besoin de démolir la caste, d'en savoir plus long sur les secrets de celle-ci... Et je vais même vous en dire plus, Yeuse est elle-même une Ragus.

Mais les trois restaient sur la défensive, regagnaient de s'être confiés à lui.

— Il faut que je parvienne à vous convaincre, insista-t-il avec un accent de grande sincérité. Vous n'avez rien à redouter de moi. Si vous voulez que je parte, je le fais sur-le-champ.

Il attendit leur réaction, un peu oppressé, mais Harry secoua la tête :

— Nous ne connaissons pas bien cette Lady Yeuse, la nouvelle présidente. Nous avions de la méfiance, car elle était l'héritière de Lady Diana et cette dernière n'était pas spécialement portée sur la démocratie. Elle utilisait ses amis Aiguilleurs et les couvrait d'avantages.

— C'était en fait une façade, paraît-il. Elle détestait vivre sous la dépendance de son oncle Palaga. Vers les dernières années elle songeait sérieusement à encourager les recherches sur le processus

de réapparition du Soleil.

— Allons donc, dit Frege, comme les Aiguilleurs, elle profitait largement de l'ère glaciaire et n'aurait pas accepté une remontée des températures.

— Elle vieillissait et commençait d'estimer que l'homme était fait pour vivre différemment. Elle se moquait bien des richesses puisqu'elle était percluse de maladies et ne pouvait plus en profiter comme autrefois. Elle se réfugiait dans la philosophie et il y avait dans son entourage des gens qui l'aidaient à modifier son point de vue. Ce serait trop long à détailler mais si elle a choisi Yeuse, c'est pour que celle-ci aille dans le même sens.

Olga apporta du café et des liqueurs que les deux frères distillaient eux-mêmes. Elle alla voir si Nella dormait toujours.

— J'ai échoué, disait Jdrien, je ne ramène pas grand-chose comme information, sinon que Palaga est à nouveau à la tête de la caste. D'après ce que vous dites la Voie Oblique ne serait plus utilisée depuis au moins dix ans ?

— Beaucoup plus, une génération.

Comment se faisait-il que Concrete Station, dans la Dépression Indienne, terminus au point de départ de la Voie Oblique, continuât, elle, d'être l'objet d'un trafic assez régulier, selon ce que lui en avait dit Yeuse ?

— Les Esquimaux en ont tracé l'image sur des peaux, des ivoires et sur bien d'autres objets, disait Harry... Si elle existait encore ils la considéreraient comme un phénomène naturel indigne d'une représentation graphique. Mais c'est pour en perpétuer le souvenir qu'ils en ont fait un motif de décoration. Les Esquimaux fonctionnent ainsi, en règle générale.

— Vous avez dit que Palaga se prénommait Christoon ? Voilà qui est étrange, dit Frege, car cela signifierait qu'il appartient aux Grégoriens, ces catholiques qui croient que le dernier grand pape se nommait Grégoire XVII. Ils estiment que les autres sont tous des usurpateurs et détestent les Néos.

— Les Ragus ont quelle religion en général ? demanda Jdrien.

— Dans le coin, s'ils en ont une, ils sont Grégoriens effectivement. Mais ce Palaga a pu adopter, pour des raisons inconnues, une autre identité. Ça ne veut pas dire qu'il appartienne à cette Église dissidente.

Les travailleurs avaient regagné leurs wagons-habitations à l'écart de la grande verrière. Ils n'étaient pas obligés de passer par les ateliers pour emprunter la ligne privée, et les deux frères craignaient qu'ils ne cherchent à signaler aux Aiguilleurs le comportement curieux de leurs collègues. Jdrien jugea inutile d'accroître leur inquiétude en leur signalant la présence d'une draisine de police ferroviaire à l'embranchement voisin.

CHAPITRE XVIII

Un beau gâchis, pensait Liensun, face à l'assemblée générale des colons de Rooky. Depuis que le dirigeable s'était ancré au-dessus de la colonie ils discutaient de l'ultimatum de Rigil avec passion et même des écarts de langage inattendus. Une faible majorité était pour un retour aux Échafaudages, de crainte que leurs familles retenues en otages n'aient à souffrir de leur désobéissance. Liensun avait essayé de les raisonner ainsi que Zabel qui, avec une belle crânerie, avait tenu tête aux plus violents.

— Nous allons donc nous soumettre, lança-t-elle, sans même essayer de discuter, alors que nous avons entre nos mains un moyen extraordinaire, le *Ma Ker*. Imaginez ce qui se passerait si les Tibétains attaquaient ou renforçaient le blocus. Rigil, Charlster et leur clique n'auraient plus aucun moyen de se ravitailler, d'échapper à l'étau. Nous pourrions alors nous présenter comme des sauveurs. Ils ne toucheront pas à nos familles.

— Ils les feront mourir à petit feu... Si j'ose dire, car en fait ils vont les priver de chaleur et d'aliments. J'ai des frères et des sœurs en bas âge...

— Nous avons tous des frères et des sœurs en bas âge, répliqua Zabel exaspérée. Nous avons créé ici, en travaillant dur, une belle colonie florissante. Nous construisons des serres de culture et d'élevage, nous avons toute l'huile que nous voulons et un fou n'a qu'à nous faire un signe menaçant pour qu'on plaque tout ?

Il y eut un flottement. L'émotion était à son comble et l'on essayait depuis des heures d'entrer en communication radio avec les Échafaudages, mais le relais n'avait pas l'air de fonctionner correctement. Pourtant les renseignements météo arrivaient sans encombre, eux. Guhan et un autre technicien essayaient de

réanimer le réémetteur avant que les colons ne pensent que Liensun l'avait saboté pour rompre les relations.

— Quels sont ceux qui ne veulent pas retourner aux Échafaudages ?

Une bonne douzaine levèrent la main.

— Vous acceptez de rester ici pour entretenir les installations de la colonie ?

— L'effectif sera plutôt étriqué, fit remarquer un des volontaires. La barrière électrique n'est pas bouclée et contre les loups rouges nous ne pourrons pas grand-chose. Cette meute a dû être chassée d'ailleurs et s'est installée dans ce nouveau territoire depuis peu. Elle finira par décourager les manchots qui iront créer ailleurs une autre rookerie.

— Nous pourrions tous ensemble terminer la clôture, proposa Liensun, mais ceux qui voulaient rentrer au Tibet ne parurent pas enthousiasmés par cette proposition.

— Et toi, Liensun, que fais-tu ?

— Je serai du voyage, dit-il. Je suis inquiet pour Ann Suba et je ne veux pas que le dirigeable soit capturé par cette bande de fanatiques. Je le ramènerai ici avec un équipage réduit s'il le faut mais ils ne le démonteront pas.

— Donc tu retournes surtout pour Ann Suba, fit remarquer le même interpellateur.

— Pas exactement puisque je refuserai de quitter le dirigeable. On treuillera ceux qui veulent nous quitter.

— Rigil ordonnera qu'on vous tire dessus.

— Nous serons là-bas en plein jour et les observateurs tibétains nous verront. Rigil n'osera pas leur démontrer qu'il y a des divergences entre nous.

— Mais tu es fou, les Tibétains prendront l'apparition du *Ma Ker* comme une véritable provocation et attaqueront les Échafaudages.

— Est-ce un calcul de ta part ? demanda une fille.

— Exactement. Devant l'ennemi, Rigil sera forcé de changer d'opinion, de renoncer à son ultimatum. Nous deviendrons son seul recours.

— C'est trop dangereux, nous ne pouvons accepter ton point de vue. Tu nous débarqueras de nuit et en secret.

Un certain Loïs, qui avait un palmarès imposant dans le nombre de loups rouges abattus, s'approcha de Liensun :

— Et que comptes-tu faire pour Ann Suba ?

— Demander à Rigil qu'il la libère. Elle reviendra ici avec nous.

— Je m'en doutais, dit Loïs. Moi je ne veux pas d'elle. Elle recommencerait ici comme là-bas... Pour nous c'est une déjà vieille qui essayera de s'imposer ou de nous faire profiter de sa soi-disant sagesse. On en a marre de la sagesse des anciens.

— Qui te dit qu'elle voudra quitter les Échafaudages ? demanda une fille. Ann Suba est une battante et elle doit s'accrocher dans sa résistance à Rigil. Le cas Charlster, qu'en fais-tu ? Il va essayer de faire luire le Soleil et ici, à Rooky, nous serons les premiers exposés.

L'un de ceux qui étaient bien décidés à repartir en profita pour rappeler que les Rénovateurs avaient toujours interdit la création de bases ou de colonies sur la banquise. On n'avait jamais respecté cette loi déjà ancienne, la preuve : Fraternité I, puis Fraternité II dans le corps gélatineux de l'amibe monstrueuse. On avait recommencé la même bêtise avec Rooky.

— Il fallait le dire avant ! cria quelqu'un.

Liensun trouvait qu'on perdait du temps et alla retrouver Guhan dans le local radio. Le garçon avait bon espoir d'entrer en communication avec les Échafaudages :

— Il doit y avoir une tempête magnétique sur les hautes montagnes du Tibet. Dès qu'elle cessera nous aurons la liaison. J'ai perçu l'indicatif de la radio de là-bas très faiblement. Que se passe-t-il avec les autres ?

Liensun le lui expliqua. Il sortit ensuite dans l'air glacé, protégé par sa combinaison isotherme, alla rôder du côté de la clôture électrique. Il avait fallu l'édifier très haut car les loups rouges pouvaient effectuer des sauts énormes. Cette colonie qui bénéficiait d'une implantation merveilleuse allait-elle mourir ? Il n'aurait jamais dû organiser cette expédition qui avait délivré Charlster, mais il avait espéré en tirer une grande gloire, se faire valoir aux yeux d'Ann Suba et de quelques autres.

Au retour il rencontra Zabel qui le cherchait et ils n'eurent même pas envie de brancher le système radio de communication rapprochée, marchèrent sur la banquise. Dans l'obscurité les bébés manchots poussaient des cris plaintifs quand un adulte mettait leur

patte dans leur nid de duvet.

Ils allèrent jusqu'au *Ma Ker* ficelé de toutes parts en prévision des vents très forts, éclairé par plusieurs projecteurs. Ils avaient rêvé d'une grande base où les dirigeables des Rénovateurs feraient escale avant de répandre l'idéologie du retour à une vie solaire. Ils avaient prévu de rassurer les populations en leur promettant un retour progressif à la chaleur et à la lumière sur des générations, qu'elles aient le temps de s'adapter, de trouver, d'inventer un autre mode de vie pour affronter la remontée des températures, la fonte des glaces, les brouillards dus à l'évaporation. Ce n'était qu'un beau rêve détruit par des exaltés, là-bas, dans les cavernes de la vieille base des Échafaudages.

CHAPITRE XIX

Nella grogna un peu, se retourna sur le ventre, parut étouffer puis fit encore volte-face et se dressa sur sa couchette, chercha à donner de la lumière. Jdrien éclaira depuis sa propre couchette, s'accouda pour la contempler avec un sourire moqueur.

— Que se passe-t-il, où sommes-nous ?

— Tu ne te souviens de rien ? Chez Harry et Frege, tes fournisseurs en lanoline. Tu étais ivre morte et nous t'avons couchée. Quand j'ai vu que tu ne te réveillais pas j'ai fini par me coucher également. Tu as besoin de quelque chose ?

Elle s'assit, très impudique, sur le bord de la couchette, passa la main dans ses cheveux, le fixa à travers le rideau de ses mèches blondes :

— On m'a fait boire.

— J'ai eu l'impression qu'il n'y avait pas à te forcer beaucoup.

— Ils m'ont fait boire pour me faire parler. Ils me détestent.

— Tiens, je croyais qu'au contraire ils appréciaient quelquefois ta présence l'un et l'autre. C'est bien ce que tu m'as avoué, non ?

— Ils m'ont baisée mais me détestent. Ils détestent les Aiguilleurs. Tu ne peux pas comprendre. Ce sont des Ragus... Tu sais ce que sont les Ragus ?

Jdrien s'allongea sur le dos, les yeux au plafond :

— Si nous dormions encore un peu ?

— Écoute, Jdrien, ce sont les pires ennemis des Aiguilleurs et ils n'admettront jamais que j'aie pu trahir par amour pour toi. Je suis sûre qu'ils vont nous faire des ennuis.

— Qui sont ces Ragus ?

— Je te l'ai dit... C'est un groupe ethnique qui est notre adversaire naturel... Il faut essayer de nous enfuir. Ce n'est pas chez

eux que nous trouverons asile et protection.

Jdrien restait immobile, fermant les yeux, essayant de fracturer ce psychisme inviolable qui était celui de Nella. Il y avait eu une faille la veille quand, dans sa jalousie, folle de rage, elle avait souhaité fouetter la petite Olga à mort, mais, très vite, la jeune femme s'était verrouillée.

— Comment reconnaît-on les Ragus ?

— On établit leur généalogie... Ils ont changé de nom à une époque mais on parvient quelquefois à les identifier.

— Sinon, que faut-il faire ?

— Leur formule sanguine comporte de légères différences avec le sang des autres races. Il suffit de leur faire une prise de quelques gouttes et de l'analyser.

— C'est ce que tu as fait ?

Nella soupira, commença de rassembler ses vêtements. Ses gestes paraissaient mous, freinés par les séquelles de son ivresse de la veille :

— J'ai mal à la tête et j'ai soif.

— Je vais te chercher à boire, dit-il.

Il sortit du compartiment, vêtu de son uniforme, craignant que les autres ne découvrent son métissage. Il rapporta une carafe d'eau fraîche et un verre. Elle but avec une avidité rapide plusieurs verres.

— Tu as prélevé leur sang ?

— Que veux-tu me faire dire ? murmura-t-elle le regard accablé.

— Que tu n'as pas lié de relations commerciales avec eux sans t'assurer de leur identité. Tu es responsable d'un achat très important pour Salt Station, tu jouis d'une carte de priorité, tu disposes certainement d'un grand pouvoir. Tu n'allais pas te compromettre avec deux individus sans prendre tes renseignements, n'est-ce pas ? Je me demande comment tu as pu faire sans éveiller leur méfiance.

Elle se renversa en arrière, paraissant s'offrir, pour toute réponse, mais il n'eut qu'un regard distrait pour ses cuisses ouvertes, son sexe balafré de rose humide.

— Jdrien, gémit-elle, viens... Ça me fera du bien. Je suis toujours très excitée quand j'ai bu.

— Tes supérieurs savent que ce sont des Ragus ?

— Mais ça n'a plus d'importance désormais puisque nous allons

essayer de nous enfuir. Ces deux-là n'importent pas... Je t'en prie, Jdrien. Comment dois-je te le demander, à genoux ?

— L'as-tu déjà demandé ainsi aux deux frères ? fit-il d'une voix à peine perceptible.

Elle se redressa, les yeux noirs de colère à travers ses cheveux défaits. Jdrien souriait vaguement.

— Qu'insinues-tu ?

— Il y a plusieurs méthodes pour analyser la formule sanguine, et le sang n'est pas seul nécessaire avec les méthodes actuelles.

— C'est vrai que tu es journaliste et que tu te renseignes sur toutes les techniques, lança-t-elle comme si elle doutait même de sa profession.

— Par exemple le sperme fournit des indications similaires. Il suffit de le recueillir dans une éprouvette spéciale. Pas facile quand on vient de faire l'amour avec un partenaire de pratiquer l'opération, sauf dans le cas du coït buccal. On se détourne pour s'essuyer dans un mouchoir spécial et le tour est joué, n'est-ce pas ?

Elle paraissait décomposée, alarmée, comme si cet homme connaissait tout de son passé.

— J'ai personnellement apprécié tes dons et ta grande expérience. Je suis sûr que mon propre sang a, par ce biais, été soumis à des appareils d'analyse. Je me suis quand même étonné que tu te jettes dans mes bras très vite, que mon « anormalité » de métis de Roux ne te dégoûte pas. Comme si on t'avait prévenue et que tu veuilles en savoir plus.

— Je ne comprends pas... J'ai risqué la mort pour te venir en aide et maintenant tu te transformes en inquisiteur avec moi ? Est-ce là toute ta reconnaissance ?

Elle se leva, commença de se rhabiller sans qu'il esquissât un seul geste.

— Dommage que tu refuses de continuer cette conversation. Pourquoi leur as-tu épargné l'arrestation ? Ils étaient là comme des appâts, peut-être sans même le savoir ? Je sais qu'ils ne sont pas tes complices, mais tes supérieurs depuis longtemps les tiennent en réserve. Ils n'étaient pas tellement dangereux, enfin ils n'en donnaient pas l'impression et Salt Station n'a pas jugé urgent de les faire disparaître. Tu décides de m'aider, de trahir, et au lieu de gagner au plus vite une région moins surveillée tu m'entraînes ici

sous de vagues prétextes. Peut-être espérais-tu que nous commettrions des erreurs, prouverions que nous étions complices ?

Nella était prête et elle se dirigea vers la porte :

— Je pars. Si tu veux m'accompagner, décide-toi car dans dix minutes mon loco-car sera en route.

Mais lorsqu'elle ouvrit la porte du compartiment, Harry et Frege étaient derrière, goguenards.

— On a compris pourquoi tu raffolais de nous, dit l'aîné.

— Surtout de la partie la plus secrète de nos personnes, ajouta Frege égrillard.

Il s'adressa à Jdrien :

— Ça n'a pas dû marcher à tous les coups car je me souviens qu'elle est revenue plusieurs jours de suite, comme si vraiment elle ne pouvait plus se passer de moi. J'étais très flatté qu'elle prenne toutes les initiatives, allant jusqu'à sacrifier sa propre satisfaction. Quelle grandeur d'âme ! Elle aurait fini par me rendre égoïste en amour, vous savez.

— Laissez-moi sortir. Vous vous trompez sur moi. Oui, j'ai essayé de fournir les éléments pour votre formule sanguine mais depuis que je connais cet homme j'ai décidé de changer de camp. Je suis désormais traquée comme renégate.

— Bien sûr, fit le cadet avec compassion. On y croirait presque si on ne savait pas qu'une draisine de la police ferroviaire est cachée à proximité.

Jdrien leur avait tu cette présence, mais Harry expliquait que chaque soir ils utilisaient un petit radar clandestin pour voir si les alentours étaient paisibles.

— Nous avons pris cette initiative depuis quelque temps, dans la crainte d'être démasqués.

— Je n'y suis pour rien, fit-elle avec force. Ils nous ont suivis à notre insu, c'est tout.

— Nella, jamais un Aiguilleur, homme ou femme, ne trahit car il signerait son arrêt de mort. Jamais une Aiguilleuse ne tomberait amoureuse d'un étranger, surtout d'un proscrit, encore moins d'un Ragus. Rien que notre apparence, du moins l'idée que l'on en a imprimée dans vos cerveaux, vous révulse. Mon frère et moi avons souvent soupçonné cette répugnance, mais c'est depuis que Jdrien est là que nous en sommes persuadés.

Nella les toisait. Ils pensaient qu'elle continuerait à nier l'évidence et soudain elle tendit un doigt accusateur vers Jdrien :

— Et lui, vous le croyez ? Un inconnu ? Pire que tout, un métis de Roux répugnant avec son torse, son ventre et ses cuisses envahis par une fourrure épaisse.

CHAPITRE XX

La même nuit où la veuve Pohl fut assassinée Farnelle quitta le médiocre compartiment et s'éloigna vers l'avant du train-ville, bravant tous les dangers. À plusieurs reprises elle faillit tomber sur des bandes de voyous mais chaque fois réussit à trouver une cachette. Elle échoua dans un restaurant de nuit, se laissa faire la cour par un bonhomme ivre, régla les additions et lorsque le serveur vint leur annoncer la fermeture elle désigna le client échoué sur son siège, le teint apoplectique et les yeux morts :

— On voudrait un endroit tranquille, vous avez une idée ? demanda-t-elle en exhibant un billet de cinq dollars.

Le serveur regarda le vieux débris :

— C'est pas une affaire, vous savez. Je le connais, c'est un pochard. Il gagne son fric comme joueur professionnel mais depuis quelque temps il a des passes noires. Bon, d'accord, j'ai un compartiment pour vous deux. Dix dollars mais jusqu'à dix heures du matin seulement.

— Loin d'ici ?

— Non, c'est chez moi, mais à dix heures faudra libérer l'endroit car j'aurai besoin de dormir à mon tour.

Une fois dans ce compartiment assez coquet elle coucha le joueur professionnel dans un recoin, s'allongea sur une des couchettes et essaya de dormir, mais la pensée de la pauvre veuve transpercée de plusieurs balles l'obsédait. Les tueurs devaient déjà fouiller tout le train à sa recherche et le convoi n'était pas près d'arriver à Magellan Station. On avait fait un grand détour sur la banquise en direction de l'Est, sous prétexte de laisser la priorité à d'autres convois et on revenait à petites étapes vers la capitale de la Province de Patagonie.

Elle quitta le compartiment bien avant dix heures, laissant son compagnon endormi, rôda toute la journée à la recherche d'une cachette sérieuse. Elle contacta discrètement des barmen, des propriétaires de cafétérias, racontant des histoires invraisemblables, sachant que les tueurs disposaient d'un important réseau d'informations. Les Aiguilleurs n'auraient jamais abandonné un train de travailleurs intérimaires à la seule surveillance du personnel de la Traction. Ils devaient payer des indicateurs et peut-être allait-elle tomber sur l'un d'eux. Elle n'osait pas trop montrer son argent mais refusait de jouer les pauvresses. Les gens sans un dollar n'intéressaient personne dans cette agglomération en mouvement.

En fin d'après-midi elle dénicha une sorte de pension de famille tenue par deux jeunes gens, deux garçons qui ne lui inspirèrent qu'une confiance limitée, mais son compartiment était tout en haut d'un wagon panoramique et douillet. On lui servit même à manger pour un prix raisonnable.

Elle barricada sa porte tant bien que mal puis essaya de se reposer, dormit deux heures si profondément qu'elle crut avoir fait le tour du cadran. Au réveil elle se lava tant bien que mal dans le lavabo. L'eau arrivait difficilement à cause de la hauteur, le réservoir étant situé dans le tender. La fonte de la glace ne fonctionnait jamais très bien et c'était l'un des problèmes du train-ville, avec celui des évacuations des eaux usées, les canalisations gelaient constamment, ainsi que le chauffage.

Grâce à sa combinaison isotherme, elle sortit du compartiment par le hublot, marcha sur la coursive extérieure dans le vent de la course mais le convoi allait presque au pas. Elle parcourut ainsi une grande distance vers les deux machines de tête. On lui avait dit, au début de ce voyage infernal, que les chefs de trains disposaient de compartiments qu'ils louaient très cher à ceux qui pouvaient se les payer. L'endroit, pour la population miséreuse des ouvriers intérimaires, avait sa légende de véritable paradis, chauffage poussé, eau chaude et froide à volonté, nourriture de choix, télévision diffusant en circuit fermé. Les gens de la Traction organisaient des soirées privées fastueuses dont les échos amplifiés allaient faire bêer d'admiration toutes les ménagères affamées des compartiments les plus minables. De plus, la Traction détestait la

caste des Aiguilleurs, c'était bien connu, n'admettait pas d'ingérence dans ses propres affaires. On aurait pu croire qu'ils constituaient eux-mêmes une caste mais ils s'en défendaient, parlaient plutôt de syndicats et affichaient des idées démocratiques.

Grâce à une guérite de freinage elle put redescendre à l'intérieur du train, traversa une salle de danse où évoluaient des couples silencieux, se retrouva dans une coursive et commença de compter les soufflets d'articulation. Passant devant un coiffeur, elle eut l'idée d'entrer, se fit teindre en brune après qu'on eut coupé ses cheveux. Son visage était légèrement modifié, mais insuffisamment à sa convenance. Elle discuta avec la fille qui s'occupait d'elle et lui parla des compartiments que louaient les employés de la Traction.

— Oui, je suis au courant, dit la coiffeuse, mais ce n'est pas donné et avec mon salaire mensuel je ne pourrais m'offrir un compartiment que durant trois ou quatre jours environ.

Farnelle avait sur elle un bon paquet de dollars et elle espérait que d'ici huit jours le South Star atteindrait Magellan Station. Elle se fit indiquer comment trouver un employé de la Traction et partit en quête d'un certain Bonaza, facile à reconnaître, avec son teint cuivré, ajouta la fille.

Il était de repos et s'entraînait dans les compartiments de sports, tout l'étage d'un wagon réservé à la musculation. Elle l'attendit au bar et il arriva enveloppé dans un peignoir-éponge, ruisselant de transpiration.

— Un compartiment, fit-il surpris. Mais ce n'est pas donné. Il faut compter vingt dollars par jour et encore à condition qu'il y en ait un de libre.

— J'ai gagné aux cartes et je veux vivre bien jusqu'au terminus sans avoir la tentation de tout perdre.

Il lui donna rendez-vous dans deux heures, au bar de la salle de sports, et elle passa son temps dans un cinéma qui diffusait sur grand écran des films d'autrefois avec des artistes féminines dont les noms l'avaient toujours fait rêver.

Deux heures plus tard elle était en train de boire un jus de fruits synthétique en l'attendant. Il eut près d'une heure de retard et s'installa à ses côtés.

— Fallait le dire que vous étiez traquée par ces salauds d'Aiguilleurs, souffla-t-il dans son oreille. C'est un copain qui m'a

prévenu. On va vous aider gratuitement. Ne prenez pas cet air méfiant, nous avons nos services de renseignements, nous aussi. La caste ne dirige pas tout, heureusement ! Nous savons que vous êtes en mission pour Lady Yeuse et ça nous suffit. Nous sommes des légalistes, nous. On fait rouler les trains en obéissant à la Compagnie, c'est tout.

Elle se retrouva dans un double compartiment avec salle de bains et moquette au sol, en train de se prélasser sur une couchette double très moelleuse. Le sous-chef de train vint lui rendre visite, s'informer de ses désirs, l'assura que les tueurs Aiguilleurs ne parviendraient jamais jusqu'à elle.

— Ils nous craignent trop pour s'approcher à moins de vingt wagons des machines, dit-il.

Cette nuit-là elle dormit profondément et rêva que Gdami lui envoyait des baisers.

CHAPITRE XXI

— Je vais juste descendre au fond du puits et une fois en bas j'appellerai Gus. Je ne peux pas rester ainsi sans faire quelque chose. Je te promets de ne pas commettre d'imprudence.

— Te rends-tu compte que Gus peut se trouver à une distance considérable et ne pas entendre ta voix ? On s'égare dans ces marécages. Bal m'a raconté que les siens n'étaient jamais sûrs de retrouver leur chemin quand ils partaient à la recherche de nourriture.

Mais Lien Rag se dirigea vers la maisonnette, n'emportant que des lampes et des aliments, plus son laser. Il souleva la trappe du puits et l'odeur le rejeta en arrière. Les bas-fonds soufflaient une haleine irrespirable, comme si un corps immense pourrissait en bas. Il se souvenait des cadavres retrouvés sous la glace quand il travaillait au Tunnel de Lady Diana. Ces cadavres d'animaux, d'humains, qui libérés de la gangue du froid se décomposaient très vite et empuantissaient l'atmosphère.

Au début ce fut assez facile. Il utilisait les racines comme des échelons mais bientôt le puits se resserra et son tracé disparut totalement. Ces végétaux se développaient en une journée, une heure, et pouvaient très rapidement obstruer la descente. Au retour il risquait de se heurter à un mur véritable et de ne jamais retrouver la surface. Dans le satellite, les notions de haut et de bas devenaient parfois difficiles à évaluer et il suffisait d'une faiblesse de l'attraction gravitationnelle pour s'égarer à jamais dans ces ténèbres.

À coups de laser il laissa des cicatrices profondes, espérant qu'au retour elles serviraient de marques mais ne pouvait en être absolument certain. Pour s'encourager il pensait à Gus qui l'avait pris en charge quand il n'était qu'un corps privé de conscience. Gus

l'avait nourri, nettoyé, protégé, guéri à force de soins, de patience et de confiance. Il lui devait la vie, le retour à l'intelligence, et si l'infirme avait besoin de lui, il volerait à son secours. Si Gus manifestait le désir de finir sa vie dans ces profondeurs répugnantes il respecterait sa volonté.

Il avait cru atteindre les marécages en moins de deux heures mais au bout d'une demi-journée dut s'arrêter, complètement épuisé. Il mangea, se reposa. Depuis longtemps il ne voyait plus de tache lumineuse tout en haut. La margelle avait disparu car le boyau vertical partait souvent dans toutes les directions. Il avait dû ramper pour éviter un nœud végétal extraordinaire, un bloc de plusieurs mètres de racines profondément imbriquées les unes dans les autres, monstrueux tissage de fibres grosses comme son propre corps.

Trois heures encore il continua sa lente descente mais finit par s'immobiliser une fois de plus, aménagea une sorte de nid pour se protéger des gouttes de sève qui parfois l'irritaient. Ici la pluie était constante, les racines s'affrontaient en combats silencieux, interminables, se blessaient parfois à mort, faisant jaillir ce sang verdâtre qui avait la consistance du miel, un miel acide.

Il dormit quelques heures, mangea deux tablettes et continua. Son moral s'effritait. Il aurait dû écouter Kurts et ne jamais entreprendre cette folie. Il vit briller comme des yeux, entendit des bruits furtifs mais s'entêta après avoir baladé son rayon laser dans tous les sens, brièvement pour ne pas épuiser la charge.

Deux jours, il lui fallut deux jours avant que sa torche électrique n'éclaire la surface huileuse des marécages. Et juste en dessous de lui, à deux mètres, une forme oblongue approchait, nageant dans l'eau boueuse. Il remonta juste à temps, vit les formidables mâchoires dont lui avait parlé Kurts. Fou de terreur, fou d'avoir eu peur, il tira et la bête coula avec des glouglous qui n'en finissaient pas de crever la peau épaisse qui recouvrait l'eau. Il se déplaça parallèlement en guettant d'autres ombres, d'autres remous, d'autres bulles en chapelets. Et plus loin ce n'étaient pas des bulles agglomérées par centaines mais des œufs, gros comme sa tête. Que pouvaient-ils receler, quelle créature malfaisante allait naître de cette balle phosphorescente ? Il savait que les Ophiuchusiens avaient transporté avec eux des germes inconnus, des animaux qui

n'existaient que là-bas et qui pouvaient engendrer des cauchemars.

Il avait promis à Kurts de rester à la verticale de la maisonnette, mais où était celle-ci ? Où était le puits ? Il s'immobilisa et n'osa même pas appeler Gus, de crainte d'éveiller des échos sinistres, de voir la surface huileuse s'ouvrir et d'autres mâchoires en jaillir et claquer furieusement.

Difficilement il se créa un gîte, mais ne put éviter la pluie de sève sur son corps dénudé, dut avoir un peu de fièvre au cours de son bref sommeil, des hallucinations aussi car il croyait apercevoir des zébrures de clarté fade.

Mais il avait les yeux bien ouverts et il ne s'agissait pas d'hallucinations. Il voyait des lucioles voltiger là, devant lui, à moins de cinquante mètres. Certaines avaient même l'air de venir vers lui mais paraissaient se heurter à un mur invisible contre lequel elles restaient bloquées.

Il n'aurait jamais assez d'eau, se déshydratant malgré l'hygrométrie ambiante, ne trouvant plus la force d'avaler un peu de nourriture.

CHAPITRE XXII

L'agression mentale fut atroce pour Jdrien. La haine de cette fille jointe à la fureur des deux frères le déséquilibra durant quelques secondes, lui ôta la force de répliquer, le temps de faire écran à cette double attaque.

— Nous y voilà, dit-il, elle détourne sur moi les accusations que l'on porte contre elle.

Nella mordit ses lèvres épaisses. Jdrien viola son cerveau, enregistra l'accélération du rythme cardiaque et de sa respiration, fit face aux deux frères :

— C'est vrai, je suis un métis de Roux, mais mon père s'appelle bien Lien Rag, autrement dit Ragus.

— Vous nous avez trompés, cracha Frege, j'ai horreur de ces bêtes puantes qui nous imitent en se tenant debout sur leurs pattes arrière en poussant des cris inarticulés.

— Calmez-vous, continua Jdrien. Je ne voulais pas tout embrouiller en vous révélant mon métissage. Chaque chose en son temps et j'aurais fini par vous mettre au courant. Le danger pour l'instant vient de cette fille, pas de moi.

— Non, cria Nella, il m'a contrainte... Je ne voulais pas venir ici... J'ai de l'amitié pour vous, de l'affection, mais il me terrorisait... Ne l'écoutez pas... C'est moi qui vous ai protégés tous les deux alors que je savais que vous étiez des Ragus.

Harry exhiba alors un revolver de gros calibre qu'il avait caché jusque-là dans ses vêtements :

— Ne bougez plus ni l'un ni l'autre. J'ai l'impression qu'ils nous ont bien possédés, ces deux-là.

— Elle, dit Jdrien. Ne vient-elle pas de se dévoiler ? Écoutez-moi, enfin, comment aurais-je pu la terroriser alors qu'elle a eu la

liberté de tout organiser depuis Salt Station ? Elle s'est procuré un loco-car, une carte de priorité, comme ça par magie, elle, une simple première classe ? Nous avons passé le sas sans encombre. J'étais seulement caché sous une couchette et n'importe qui pouvait m'y trouver sans mal... Nous avons eu un contrôle anodin et au lieu d'essayer de sortir de la zone à circulation restreinte, comme deux fuyards que nous étions censés être, elle a décidé de venir ici sous prétexte de vérifier la qualité de votre lanoline.

— Je vous dis qu'il m'a obligée, cria Nella.

— Il va falloir trier tout ça, soupira Frege, et aussi régler le problème de la draisine de police qui nous guette, à l'embranchement de notre ligne privée avec la voie secondaire... C'est sûr qu'elle se servait de nous. Elle jouait trop bien l'amoureuse folle de nos corps... C'était quand même pas normal... On y a cru tous les deux, flattés, bien sûr, mais mal à notre aise...

Il regarda Jdrien en secouant la tête et celui-ci essaya d'influencer son jugement. Le cadet offrait plus de possibilités, un psychisme moins défendu que celui de l'aîné. Il projeta en lui des images lénifiantes, rapides, où il jouait le beau rôle et Frege commença de se détendre, eut un léger sourire :

— Tu sais, Harry, possible qu'il dise vrai... Comment serait-il sorti de Salt Station sinon ?

— Ouais ? ricana Harry. Demande-toi plutôt comment il y est entré. Il dit être passé par les égouts mais qu'est-ce qui le prouve ?

— Je vous en prie, dit Jdrien, n'en dites pas plus sinon vous allez mettre en cause ceux qui m'ont aidé. Si vous devez la relâcher, elle, qu'elle ne puisse rien faire contre ces gens-là.

— Il n'est pas question de la relâcher, dit Harry sèchement. Je ne pense pas qu'elle retourne un jour auprès des siens. Mais toi, le métis, ne compte pas t'en tirer à bon compte... Je n'aime pas cette idée que tu travailles pour Lady Yeuse... Les pontes de la Compagnie ne nous ont jamais fait de cadeaux.

— Mais il m'a dit qu'il était journaliste, s'écria Nella, qu'il travaillait pour une petite Compagnie australasienne spécialisée dans l'achat et la revente de reportages.

Ses supérieurs l'avaient laissée dans une certaine ignorance, ne lui donnant que quelques indications superficielles pour mener à bien sa mission. Son étonnement n'était pas feint et Jdrien en

retrouvait la source dans ses successions de pensées.

— Il travaille pour cette femme ? répéta-t-elle avec une hargne inquiète. Si j'étais sortie de la Zone il aurait pu me livrer aux hommes de la Traction alors ?

Jdrien ne relâchait pas son emprise sur Frege qui se dandinait sans trop savoir que penser. Jdrien le flattait, lui laissait entendre qu'il admirait beaucoup sa force, et en même temps réveillait des images rémanentes sur les Roux. Ceux de cette région vivaient en tribus isolées, ne pouvaient soulever des ressentiments profonds. Les deux frères vivaient sur des concepts racistes colportés par d'autres, par les médias, mais à sa grande surprise Jdrien eut la preuve du contraire. Ces deux-là détestaient les Roux sans en avoir jamais vus beaucoup, de la même façon qu'ils haïssaient les Aiguilleurs. Pourquoi cet amalgame ? De quelles guerres lointaines était-il le résidu tenace ?

— Même si tu es sincère, dit soudain Harry, tu n'es qu'un sale métis de Roux et tu n'as rien à faire ici.

— On le laisse repartir, fit son cadet soulagé.

— Vous commettez une erreur, hurla Nella, et si vous me tuez vous ne le payerez jamais assez cher. Vous aurez contre vous la formidable organisation des Aiguilleurs et vous aurez tout le temps de regretter mon assassinat. Certains ont mis des mois à mourir et suppliaient à chaque heure qu'on les abatte.

— Cette fois, constata Jdrien, elle ne laisse plus aucun doute et sa vraie nature reprend le dessus. Elle menace, elle agite le spectre des terribles représailles dont la caste a l'habitude.

— Vous n'y échapperez, ni toi le métis, ni vous deux, sales Ragus. Je suis heureuse d'en finir avec vous. J'agissais en service commandé. On savait que vous étiez des Ragus, même si vos formules sanguines restaient muettes là-dessus... Chaque fois que je venais ici j'avais envie de vomir à la pensée de ce que je devrais faire pour vous complaire et passer pour une véritable nymphomane. Mais avec lui c'était bien pire. Quand j'ai vu sa fourrure, j'ai cru devenir folle, et son sexe... Comment ai-je pu, ô Palaga, sans la vénération que je te porte jamais je n'y serais parvenue.

Stupéfait, il voyait son visage se transfigurer. Elle regardait au loin comme fascinée par une vision extatique.

— C'est pour toi, c'est pour l'Organisation tout entière que je

suis allée jusqu'au bout... Ils peuvent me tuer maintenant, me déchiqueter à belles dents, je mourrai heureuse sachant que vous ne laisserez pas ce crime impuni. Nous sommes descendus sur Terre pour en finir avec ces Ragus abominables, ces traîtres, ces rebuts de notre belle société, les anges déchus qui ont à jamais tout compromis.

Les trois hommes n'osaient pas bouger, respirer. Ce n'était pas Nella qui parlait ainsi, ce flot de confidences énigmatiques venait d'ailleurs, de toute une mémoire collective soigneusement entretenue mais également dissimulée aux autres humains. Le « nous sommes descendus sur Terre » faisait surgir chez Jdrien l'image de la Voie Oblique. Les Aiguilleurs se prenaient pour des justiciers envoyés par quelque dieu inconnu pour châtier les Ragus.

— Palaga est ressuscité et vous poursuivra jusqu'à ce que vous gisiez la face contre la glace, morts. Et tous les Ragus mourront.

Frege eut un rire nerveux :

— Pas les Roux ?

Elle le foudroya du regard :

— Ce ne sont que des humanoïdes, des sous-hommes qui n'ont aucune importance. Ils sont faits pour occuper le vide des terres glacées. Mais les métis seront exterminés car ils sont une aberration contraire à la Règle.

— Complètement folle, souffla Harry. J'en ai assez entendu pour aujourd'hui.

— Ne me touchez pas. Vous n'avez pas le droit de porter la main sur un Aiguilleur. Je suis protégée par l'Organisation.

Elle se rua sur eux l'écume à la bouche en hurlant et Frege n'eut que le temps de protéger son visage de ses griffes. Même Harry ne parvenait pas à la repousser, essayait de la frapper avec la crosse de son revolver. Il fallut que Jdrien la ceinture et tente de la paralyser de son influx mental. Elle se débattit sauvagement une bonne minute avant de mollir dans ses bras. Lorsqu'il la libéra elle s'écroula comme une loque.

— Qu'as-tu fait ? s'inquiéta Harry.

— Je l'ai endormie simplement. Retournant contre elle la décharge nerveuse extrême qu'elle projetait.

Frege resta hébété puis haussa les épaules :

— Rien que ça ?

— Oui, mais ça m'épuise, dit Jdrien en se laissant choir sur l'autre couchette. Vous l'avez entendue ?

— Un charabia stupide, fit Harry. On doit leur bourrer le crâne avec des arguments stériles, leur laisser croire qu'ils sont une race supérieure d'origine divine ou un truc dans ce goût-là.

— Il n'y a pas de fumée sans feu, soupira Jdrien en s'allongeant, complètement exténué.

— Ça ne te lave pas de tous soupçons, cria Harry. Nous détestons les Roux et aussi les métis.

— Vous en avez souvent rencontrés ? fit Jdrien avec un sourire las.

— Des Roux quelquefois, des métis je ne sais pas. Ils ne se sont pas présentés, en tout cas, dit Frege. Qu'est-ce qu'on en fait de la fille ? Elle finira par se réveiller.

— Méfiez-vous de la draisine. Elle a dû leur donner des consignes. Si elle ne reparaît pas d'ici quelques heures peut-être interviendront-ils. J'ai une proposition à vous faire, mais pour l'instant je voudrais dormir deux heures. Ce que je viens de faire me vide nerveusement.

— Si c'est un charlatan, remarqua Harry, il joue très bien son rôle.

— Souvenez-vous de notre aïeule, Ragus... Les *Mémoires d'une femme de langue française*. Elle était télépathe. Je le suis et j'ai aussi quelques dons. Je peux par exemple paralyser un système électronique. Plus facilement encore qu'un système nerveux humain.

— Vous êtes comme le Dieu des Néo-Catholiques. Il fait des miracles, dit-on, mais uniquement pour ceux qui croient en lui. Peut-être que vous avez eu quelque chance avec nous sans être vraiment télépathe. Disons que vous seriez plutôt fin psychologue. Et pour cette femme vous devez connaître quelque prise secrète. Je sais qu'en agissant sur certains points on peut obtenir une paralysie momentanée.

Jdrien n'avait même pas le courage de répondre, de se défendre. Il se serait laissé frapper sans réaction. Il les vit soulever la fille, la jeter sur sa couchette. Frege alla chercher des cordes et ils lui attachèrent les bras et les jambes. Jdrien s'endormit soudain et ils le regardèrent avec perplexité.

— Il a dit, chuchota Frege, qu'il avait une proposition à nous faire.

— Il faut surveiller la draisine. Les ouvriers vont bientôt arriver, occupe-t'en.

CHAPITRE XXIII

Au prix d'efforts épuisants, Lien Rag se rapprocha de ce feu d'artifice intermittent. À certains moments les points lumineux disparaissaient de longues minutes, à d'autres c'était la profusion et il pouvait distinguer l'environnement, toujours aussi monotone, hélas, des racines jaillissant des marais.

Ce n'étaient pas des humains mais des animaux volants qui s'affairaient. Il s'immobilisa, découragé. La tribu de Bal pouvait se trouver à des journées de là. Inutile de calculer en distance quand il fallait une heure pour contourner une grosse masse charnue d'un mètre de circonférence, quand des treillis caoutchouteux refusaient de céder et que, faute du laser qu'il voulait ménager, il n'avait qu'une sorte de sabre court assez inefficace. Il lui fallait retourner, attendre que Gus revienne durant quarante-huit heures avant de l'abandonner à son sort. Les lucioles continuaient leurs ballets lumineux et devaient s'attaquer à ces grappes d'œufs qui abondaient dans le coin. Un bruit de succion lui parvenait parfois en même temps qu'une violente odeur presque agréable. Un parfum musqué, altéré par une certaine fadeur.

Allait-il retrouver le chemin du retour jusqu'au puits et ce dernier serait-il encore ouvert malgré ses tronçonnages au laser qui en brûlant les plaies devaient empêcher la repousse trop rapide ? Mais c'était sa théorie et dans ce milieu surchargé en eau et en chaleur les lois naturelles n'avaient plus cours. Il attendit la fin du festin des lucioles pour rebrousser chemin mais, comme celui-ci se poursuivait sans faiblir, il essaya de repartir, retrouva quelques marques abandonnées, mais comprit très vite qu'il sacrifiait trop de ses forces à se tailler une voie horizontale pour retrouver une verticale hypothétique. Autant commencer tout de suite au-dessus

de lui et comme il pourrait.

Lorsqu'il décida d'un repos bien gagné, il ne s'était élevé que de quatre à cinq mètres et pouvait, en se penchant, voir la danse interminable des lucioles. Il dormit, accroché tant bien que mal à une racine et constata, à son réveil, que celle-ci en poussant l'avait hissé de près d'un mètre à travers le fouillis. Mais une autre, sournoise, s'était enroulée autour de son pied gauche et il dut tailler dedans avec une rage meurtrière.

Prisonnier de ces ramifications drues, il ne savait plus très bien où se trouvait la surface. Il ne retrouvait plus la peau boueuse des marécages quand il dardait le rayon de sa lampe sous lui, enfin ce qu'il estimait être en dessous de lui. La gravitation pouvait s'arrêter et le marécage se déverser dans l'autre sens, le noyer d'un coup dans un tsunami effroyable, lui faire côtoyer ces abominables mâchoires aquatiques.

Au deuxième jour d'une grimpette harassante il perdit espoir. Insidieuses, les racines se resserraient sur lui, frôlaient sa chair même quand il gardait l'immobilité, et des radicelles tentaient de pénétrer ses orifices. Il s'en était rendu compte dans son sommeil, secoué d'un rire chatouilleux avant de découvrir qu'une tige très mince avait déjà disparu de trois centimètres dans sa narine droite. L'extirper le secoua de douleur et provoqua un saignement qu'il interrompit difficilement.

Désormais il ne dormit qu'une demi-heure de temps en temps, mais la fatigue alourdissait son bras. Le laser n'avait plus que quelques secondes de décharge qu'il ménageait en cas d'urgence. Il avait commencé d'appeler la veille, d'abord d'une voix gênée, puis plus tard de toutes ses forces, mais le nom de Kurts restait accroché au-dessus de lui, comme écrasé dans les étreintes élastiques de cette croissance exacerbée. Aucun son ne transpercerait jamais ce tissu compact qu'il crevait d'une lame émoussée, déjà rouillée par l'atmosphère ruisselante et l'acidité de la sève.

Et puis il y eut un miracle. Sans trop savoir comment il pénétra dans le puits de descente, faillit même basculer dans le vide quand son bras tailla le dernier rempart de végétation. Il se raccrocha perdu, regardant sa dernière lampe-torche foncer, tel un missile auréolé de flammes, vers le bas. Il crut sa dernière heure arrivée, puis s'étonna de distinguer les parois verdâtres, releva la tête et

découvrit la couronne lumineuse de la margelle à une dizaine de mètres.

Il lui fallut la journée pour atteindre l'intérieur de la maisonnette et, agrippé au bord de la trappe, il crut qu'il ne parviendrait jamais à se hisser, ses pieds ne trouvant aucune prise porteuse. Il dutachever son retour à la force de ses bras déjà bien sollicités, s'éloigna à peine pour céder à la fatigue, dormir, il ne sut combien de temps, mais lorsqu'il se réveilla le noir l'environnait. Après des semaines de discontinuité, le rythme des jours et des nuits venait de se rétablir et, mort de peur à l'idée du puits tout proche, il n'osa pas bouger avant l'aube.

Kurts attendait toujours dans son nid et parut d'abord ne pas croire à son retour ni le reconnaître. Il voyait cet être verdâtre, gluant, vitupérant qui rampait sur les grosses racines horizontales, et se demandait s'il devait l'abattre tout de suite à coups de laser ou le laisser disparaître.

— Kurts... C'est moi, Lien Rag.

Alors le pirate dégringola du nid et vint le soulever non sans dégoût. La sève gluante collait au corps fiévreux, rongé par l'humidité et l'acidité.

— Comment vais-je faire pour ôter ce latex, gémissait Kurts. Je n'y parviendrai jamais.

C'était drôle, Kurts le pirate se lamentant. Lien Rag en aurait souri dans d'autres circonstances mais il exigeait d'être nettoyé, soigné, de nombreuses plaies purulentes ligotaient son corps de vilaines traînées sous le caoutchouc. Il réclamait à boire et à manger d'une voix autoritaire et Kurts s'empressait, docile et ne sachant comment le satisfaire. Il finit par raceler le caoutchouc, faisant hurler Lien Rag de douleur car avec le latex il entraînait aussi la croûte malsaine des plaies. Le pus coulait de dizaines d'entailles causées par des pointes siliconées de radicelles. Kurts disparut une bonne heure, revint avec un flacon d'alcool terni par le temps et Lien Rag biberonna jusqu'à perdre conscience. Le géant put alors travailler sans être paralysé par les cris de douleur et de reproche.

Lien Rag cuva la journée suivante, complètement abruti par sa cuite et par la fièvre, le corps enfermé dans un sarcophage de bandages et de douleur.

— J'ai arrosé les plaies à l'alcool et pour certaines j'ai préféré les

cautériser avec un bout de ferraille porté au rouge. On ne sait jamais. Tu as déliré sur les lucioles. C'est quoi ?

— Dans le temps jadis, des insectes lumineux qui donnaient aux nuits d'été un air de fête. En bas ce sont des animaux volants que je n'ai pas pu observer de près, qui sucent le contenu d'œufs parfois gros comme ma tête.

— Bal m'en a parlé. Ils contiennent des sortes d'animaux amphibiés parfumés. La tribu de Bal en raffole, paraît-il.

— C'est vrai que les œufs ouverts par les lucioles empestaient le musc.

Non, il n'avait relevé aucune trace de Bal ni celles de Gus. Il n'avait pas su progresser dans ce fouillis, avait toujours eu peur de basculer la tête la première dans les marécages où attendaient les mâchoires carnassières.

— Tu es resté absent une semaine environ, dit Kurts. En fait je n'ai pu compter vraiment que depuis le retour du cycle diurne et nocturne. Peut-être que ton voyage a duré dix jours.

— Tu parles d'un voyage, murmurait Lien Rag cédant à nouveau au sommeil.

Kurts le soigna avec dévouement encore quelque temps avant de commencer à manifester son impatience. Il avait hâte de repartir vers un autre distributeur lointain qui, affirmait-il, lui demanderait bien une semaine pour aller et revenir.

— Je t'ai nourri avec des tablettes, tu comprends, il faut que je les remplace. Il faut que Bal trouve le distributeur bien rempli quand elle remontera.

— Et si elle ne revient jamais ?

— Elle reviendra. Tu l'as vue, toi. Gus aussi. Je suis sûr qu'elle remontera un jour.

C'était inutile d'aller contre son idée fixe. Kurts s'était transformé en être hypersensible, doux et résigné, mais gardait toute son obstination ancienne. Lien Rag pouvait à nouveau se lever, se déplacer sur ce sol de racines entremêlées.

— Je vais encore attendre un peu et puis j'irai chercher les scaphandres là où ils se trouvent. Je sortirai dans le vide sidéral et j'essayerai d'arraisonner une navette pour retourner à Concrete Station. Je veux revenir sur Terre.

— Tu ne seras plus là à mon retour, fit Kurts pensif mais

n'éprouvant pas, apparemment, une grande émotion. Je te regretterai, mais tu comprends qu'il m'est impossible d'abandonner Bal. Si jamais Gus revenait je m'occuperais de lui, ne t'inquiète pas.

Lien Rag, quelque peu dépité qu'ils se séparent ainsi, le retint par le bras :

— Kurts, tu aimes vraiment cette légende ?

— Quelle légende ?

— La fille liane à la couronne d'or. C'est une légende, mon vieux. On l'aperçoit à peine, on la devine, on bâtit sur quelques secondes de vision toute une série d'images qui font rêver comme une drogue...

— Ce n'est pas une légende, affirma Kurts d'une voix sereine. Je n'ai pas rêvé quand je la tenais dans mes bras, quand je l'embrassais et qu'elle m'embrassait, quand je lui faisais l'amour avec la crainte chaque fois que j'allais la briser.

— Et si tu avais fantasmé ?

— Toi, tu l'as vue ?

— J'ai peut-être cru la voir car tu as enfermé cette image en nous, à Gus et moi, dès notre première heure de retrouvailles et tu n'as parlé que de ça. Nous arrivions exténués, hallucinés par ce que nous découvrions dans ces bas-fonds et nous avons gobé ton histoire, parce que nous avions besoin, dans l'accumulation de toutes ces horreurs, d'une belle image, de poésie, d'une oasis de calme et de sérénité. Nous étions prêts à écouter ton chant d'amour, tes rêveries extasiées.

Kurts lui tapota l'épaule :

— Je sais qu'elle est trop belle pour qu'on puisse y croire. Mais elle existe, et tu sais pourquoi je le sais ?

Lien Rag attendait, pris d'indulgence malgré ce qu'il avait enduré en descendant à la rencontre de cette chimère, et ce que Gus devait toujours endurer à moins qu'il ne soit mort.

— Les mémoires disparues, celles de l'ordinateur que je suis venu chercher ici, tu te souviens ?

— Oh oui ! soupira Lien Rag, une autre folie, une autre idée fixe, une autre légende que tu as forgée à partir d'invraisemblances.

— Elles existent... C'est la tribu de Bal qui les conserve comme un trésor de guerre en prévision du jour où ils seront assez forts pour quitter leur marécage.

CHAPITRE XXIV

Certes le Président Kid se montrait fort heureux de rencontrer Yeuse, la nouvelle présidente de la Panaméricaine, sur la frontière de sa Compagnie avec la Province Antarctique, mais il regrettait le cérémonial de ses entrevues avec Lady Diana, la précédente patronne de cette puissante Compagnie. Devenue énorme, elle ne se déplaçait que dans un fauteuil électrique et lui, à cause de ses jambes atrophiées, en faisait autant pour ne pas se sentir en état d'infériorité.

Yeuse avait simplifié le protocole habituel et elle l'embrassa gentiment en se penchant. Il détestait que les femmes se penchent sur lui, comme des mères sur leurs enfants. Il voulait les dominer. Il avait été l'amant de cette jolie fille, lui avait imposé sa virilité comme il l'avait voulu, autant de fois qu'il l'avait voulu et voilà qu'elle faisait mine de l'avoir oublié et se comportait en protectrice sûre de sa puissance.

— Asseyez-vous, Kid. Vous voulez boire quelque chose ?

Il refusa d'un geste sec, après avoir dû se livrer à une gymnastique humiliante pour se hisser sur le siège qu'elle désignait. Et assis, il avait beau avoir les yeux à hauteur des yeux de cette femme, il ne pouvait cacher ses ridicules jambes qu'il ne pouvait même pas plier sinon en se tenant, dans ce cas, tout au bord du fauteuil.

— Avant tout, fit-il avec humeur, je veux des nouvelles de Jdrien qui a répondu à votre appel.

— Il a accepté d'accomplir une mission pour moi. Je suis aussi inquiète que vous car il s'est introduit dans Salt Station qui, vous le savez, est une sorte de ville interdite réservée aux Aiguilleurs. Il enquête sur différents sujets.

Le Kid évoqua Vsin, la compagne du Messie des Roux, les deux petites filles qui attendaient son retour.

— Vsin est morte d'inquiétude. C'est une Rousse évoluée qui essaye de vivre comme les Femmes du Chaud. Elle peut être jalouse et mère exclusive alors que dans les tribus ces sentiments n'existent pas.

— Jolie ? fit Yeuse, mécontente.

— Très jolie, jeune. Elle voudrait se faire greffer des hormones en implant pour vivre exactement comme Jdrien mais ce dernier refuse. De toute façon les petites filles ne pourraient vivre complètement dans notre monde du Chaud.

— Si à mon retour Jdrien n'a pas donné de ses nouvelles, j'interviendrai. Il se prépare quelque chose de grave. Les Aiguilleurs ont liquidé le Grand Maître Maliox. Il ne m'était pas favorable mais il essayait de rester neutre et ça ils ne le lui ont pas pardonné. Je suis très inquiète car j'ai peur d'un coup d'État. Ils ne m'auront pas facilement mais je voudrais éviter une guerre civile.

— Vous êtes venue me demander conseil ou bien tester mes disponibilités ?

Yeuse resta silencieuse, le visage grave.

— Vous savez bien, reprit le Kid d'une voix plus douce, que je ne puis intervenir pour vous prêter main-forte en cas de bouleversement interne à la Compagnie. J'aurais vite la CANYST sur le dos et vos voyageurs s'offusqueraient qu'un étranger vienne à votre rescousse. Il faut que vous vous en tiriez seule. Ont-ils nommé un nouveau Maître Suprême ?

— Je n'en sais rien mais des bruits commencent à circuler. Des bruits effarants. Palaga serait de retour. Or, je le croyais mort. D'après les renseignements que j'ai, il aurait cent cinquante-sept ans.

— Ça cache une supercherie. Ils trouvent toujours un remplaçant, peut-être un fils.

— Kid, il y a eu continuité ininterrompue dans la philosophie des Aiguilleurs, sous la direction de Palaga. Un fils aurait très vite dévié. Et un enfant n'est pas forcément à la hauteur pour prendre une telle succession.

— Alors quelle est votre hypothèse ?

— Je n'en ai aucune et je compte sur Jdrien pour élucider le cas

Palaga, mais il n'y a pas que cet homme. Je pense que vous préféreriez que nous parlions des affaires de nos deux Compagnies ?

— Nous avons certain contentieux à liquider en effet, mais je me permets de vous rappeler que chez moi les Aiguilleurs n'occupent pas une position de force. J'ai l'œil sur eux et la population les considère comme des fauteurs de troubles. La courte histoire de notre Compagnie est encore dans toutes les mémoires, et chacun sait le rôle plutôt négatif qu'ils ont joué dans les troubles que nous avons connus. Vous devriez utiliser contre eux la calomnie. Je sais que c'est de la politique crapuleuse mais il faut choisir. Disqualifiez-les. Ne leur laissez pas occuper le terrain, montez en épingle tous les incidents et accidents ferroviaires, les déraillements, l'inconfort des convois, enfin tout ce que vous trouverez à porter à leur débit.

— Je ne m'en sens pas capable, soupira-t-elle. Je voudrais gouverner avec loyauté et adhésion de la majorité mais je sais bien que vous avez raison dans le fond.

Et puis sans prévenir il attaqua sur le renforcement des réseaux ouest qu'elle avait entrepris sur la façade du Pacifique, lui reprocha d'adopter une attitude défensive et hostile envers lui :

— Vous avez l'air de vous méfier de mon Viaduc et vous laissez se répandre le bruit fâcheux que cette œuvre gigantesque est destinée à vous attaquer sur votre flanc en cas de conflit.

— C'est inexact, dit-elle avec vigueur. Si je renforce mes réseaux ouest c'est pour permettre, en cas de réchauffement rapide, d'évacuer le plus grand nombre de réfugiés vers les montagnes. Lady Diana commençait d'y songer sérieusement et je ne fais que poursuivre sa politique.

— Un réchauffement, dit le Kid sèchement, quel réchauffement ? Vous croyez aux billevesées des Rénovateurs ?

— Vous savez bien, Kid, qu'un réchauffement naturel existe et qu'on l'a enregistré depuis des années. On l'estime à trois, quatre degrés par an, un degré par trimestre.

— Il n'est pas sensible partout.

— Je parle d'une moyenne générale. Nous pouvons dire que depuis cinq ans environ la moyenne mondiale a subi une diminution de quinze à vingt degrés... Puisqu'il s'agit de température négative je parle de diminution.

— La moyenne générale n'a jamais été calculée il y a cinq ans et

vous le savez fort bien. Mais admettons, nous connaissions alors une période de froid excessivement rigoureux avec des pointes approchant les moins cent degrés. Non, je ne crois pas à une remontée régulière du thermomètre. Je pense que nous avons vécu une période difficile et que peut-être nous en vivrons encore... Les glaces ne sont pas prêtes à fondre et les banquises connaîtront encore de beaux jours.

Consternée, Yeuse le regardait en réalisant que ce petit homme difforme, ce Gnome génial, avait tout investi sur sa Compagnie et que jamais il n'accepterait le retour du Soleil. Il avait paru favorable aux thèses rénovatrices, mais dans le fond de lui-même il souhaitait que l'ère glaciaire s'éternise.

— Kid, l'homme ne s'est jamais adapté au froid, si l'on excepte les Roux, mais c'est un autre problème. Nous vivons confinés dans des stations empuanties, mal chauffées. Notre vie s'en ressent, notre morphologie aussi. Nous rapetissons, nous devenons faibles et notre cerveau, asphyxié par un excès de gaz carbonique, ne développe plus toutes ses facultés. Les perpétuels voyages en train ruinent notre santé et le roulis des wagons provoque des lésions irréparables aux organes internes. Les gens souffrent de malnutrition, d'engelures et de gangrène.

— Pas dans ma Compagnie.

— Pas dans votre Compagnie, je vous l'accorde bien qu'on y compte un pourcentage de défavorisés, moins que chez moi cependant.

— Vous voulez vraiment ramener le Soleil, fit-il avec un air scandalisé, vous avez accepté de diriger la plus grande Compagnie du monde pour vous liguer aux Rénovateurs, à ces doux rêveurs, ces excentriques, ces exaltés qui pratiquent la magie noire.

— Kid, voyons, il ne s'agit pas de ça mais nous allons inéluctablement vers la fin des glaces. Petit à petit nos recherches se concentrent sur les derniers obstacles. Lady Diana savait, elle, que les Aiguilleurs détenaient le secret du climat. Elle faisait partie de ce Conseil Oligarchique qui avait été créé pour veiller sur les secrets mais qui a cessé de se réunir, est tombé en désuétude. Vous-même avez été mis au courant par Lady Diana, ne le niez pas.

— Êtes-vous venue pour me faire parler ? ricana-t-il.

— Non. Je sais que vous ne voulez pas affoler vos populations,

mais est-ce normal, Kid, que l'on absorbe autant de tranquillisants, de neuroleptiques et de somnifères dans votre Compagnie ? Vous savez très bien que la Chemical Company, qui vous approvisionne en produits pharmaceutiques, est une compagnie douteuse qui trafile sur les drogues, sur les hormones et sur bien d'autres substances dangereuses, mais vous avez besoin d'elle pour que vos voyageurs acceptent de vivre sur cette banquise. Ça, vous ne pouvez pas le nier. Au début les habitants étaient des pionniers animés de l'esprit d'aventure qui se moquaient bien du danger que représente l'océan en dessous de la glace, mais avec la montée du niveau de vie, l'immigration, la population actuelle vivrait un cauchemar sans ces produits. Kid, vous devez aussi préparer la débâcle générale.

— Je n'ai pas de conseil à recevoir de vous.

— Je sais que certaines stations, Hot Station par exemple, sont enfermées dans une énorme boule étanche qui pourrait flotter sur les flots, mais tout le reste, Kid, tout le reste ?

Elle se leva et alla prendre un dossier qu'elle tendit au Gnome. Il le posa sur ses genoux mais ne fit pas mine de l'ouvrir.

— C'est un dossier sur les Rénovateurs installés dans la petite Sun Company, au sein des montagnes tibétaines. Ils ont créé une base le long d'une falaise.

— Je sais, la falaise aux Échafaudages qui servaient jadis à récolter les lichens. Moi aussi j'ai un service de renseignements qui fonctionne bien.

— Donc vous connaissez l'histoire de Charlster ?

— Que Liensun, fils de Lien Rag et demi-frère de Jdrien, a arraché à l'un de vos trains-bagnes, le spécial pénitentiaire 34 circulant en Antarctique. Charlster est un charlatan.

— Charlster dispose d'un puissant émetteur d'ultrasons pour commencer la floculation des poussières lunaires sur une grande échelle. Il créera une lucarne bien plus vaste que celle d'il y a vingt ans. Et ce n'est pas un charlatan. J'ai son curriculum vitae du temps où il enseignait dans nos trains-universités. Mégalomane, oui, exalté, oui, mais pas charlatan.

— Pour mettre en fonction un pareil émetteur il faut une grande puissance énergétique.

— Il en dispose. Un réacteur nucléaire à refroidissement par air, volé en Sibérienne autrefois. Il a fallu des années pour le faire

fonctionner mais désormais il est opérationnel et, d'ici un mois, Charlster s'attaquera au ciel épaisse par les strates de poussières lunaires. D'après mon adjoint à la synthèse scientifique, cette lucarne vous concertera très vite et le nord de votre Compagnie sera alors soumis aux rayons solaires.

CHAPITRE XXV

Les deux frères le secouèrent fortement pour le sortir de sa léthargie. Depuis ces journées éprouvantes qu'il avait passées dans le corps gélatineux de l'amibe géante c'était comme si ses forces l'avaient en partie déserté. Il avait laissé là-bas sa puissance d'autrefois, n'avait jamais pris le temps de se reposer longuement pour récupérer son influx.

— Les policiers dans la draisine commencent de s'agiter. L'un d'eux est venu jusqu'ici à travers la banquise pour essayer d'avoir des informations. Que proposez-vous ? Tout à l'heure vous disiez avoir une solution.

Harry ne le tutoyait plus, paraissait au contraire avoir modifié son jugement sur lui. Jdrien s'assit au bord de sa couchette, regarda Nella ligotée sur l'autre. Elle aussi était sortie de son inconscience et fixait le plafond du compartiment d'un regard obstiné.

— Je vais vous expliquer.

Ils s'assirent dans la cuisine où Jdrien obtint du café et des tartines beurrées.

— Nous allons tous filer d'ici. Avec le loco-car.

— Les policiers nous tireront dessus. Ils disposent en général de lance-missiles portatifs et avec un seul projectile ils nous anéantiront.

— Nous allons installer Nella aux commandes et nous nous cacherons. Ils la reconnaîtront et nous laisseront filer avant de se douter que nous nous dissimulons à l'intérieur.

— Rien que ça, ricana Frege. Vous croyez qu'elle va accepter, après ce qu'elle a dit de nous trois ? Elle nous hait, nous lui donnons envie de vomir et...

— Je vais la suggestionner, dit Jdrien, mais j'ai besoin de votre

aide. Avez-vous une pharmacie ?

— C'est obligatoire quand on emploie du personnel. Venez avec moi.

C'était une pharmacie très bien pourvue et Jdrien choisit des neuroleptiques, les fit dissoudre dans de l'eau.

— On va lui faire avaler ça et on attendra quelques instants que ces drogues fassent effet. Ensuite, je la suggestionnerai. J'ai besoin d'effacer sa résistance mentale pour un résultat rapide et, ensuite, durant le trajet, je poursuivrai mon emprise psychologique sur elle.

Il fallut la forcer à boire car elle refusait d'ouvrir la bouche, crachait, se démenait malgré ses liens. Mais un quart d'heure plus tard elle devenait passive, indifférente. Jdrien commença de défaire les liens de ses jambes et, tandis que les deux frères restaient prêts à intervenir, il l'obligea à marcher dans le compartiment avant de lui délier les mains.

— Vous allez faire votre toilette, vous coiffer, ordonna-t-il.

Il n'avait aucune peine à pénétrer dans ses centres corticaux pour forcer sa volonté. Elle était consciente de ce viol, mais ne pouvait s'y opposer, redoutait même de le faire de crainte de basculer dans une sorte de démence.

Les deux frères, stupéfaits, la virent sortir de la salle de bains maquillée, coiffée. Elle se dirigea, suivie par Jdrien, vers son loco-car.

— Faites vite, recommanda-t-il aux deux frères.

— Tout est prêt. Nous sommes depuis des années sur le qui-vive et nous n'emportons que le minimum.

Ils se cachèrent sous les couchettes tandis que lui s'accroupissait derrière Nella. Elle démarra lentement sans heurts, observa toutes les règles de sécurité et, arrivée à l'embranchement, s'immobilisa devant le feu rouge. La draisine avait dû s'éloigner quand son radar avait signalé leur arrivée. Elle était invisible. Le feu donna la voie et Nella redémarra.

— Nous allons sortir de la zone à circulation restreinte, lui dit Jdrien, que va-t-il se passer ?

— Nous aurons un contrôle d'identité pendant qu'une échographie générale du véhicule sera faite.

— On est fichus, lança Harry, ils détecteront notre présence.

— Attendez, dit Jdrien. Comment y échapper ?

— En empruntant la seule voie secondaire qui sorte de la zone et qui n'a pas d'équipement de ce type. Mais cette voie se dirige vers l'ouest de la Province, vers des endroits inhabités.

— J'en ai entendu parler, lança Frege, c'est le désert. Là-bas les Aiguilleurs pourront nous poursuivre et nous détruire sans que personne le sache. Il doit passer un véhicule tous les mois environ. Ce sont les trappeurs, les chasseurs et les marchands qui ravitaillent les postes isolés qui empruntent cette ligne.

— Y a-t-il des *Instructions Ferroviaires* la concernant ? demanda Jdrien.

— Consultez l'ordinateur de bord.

Sur l'écran apparurent les *Instructions*. Elles se résumaient en quelques lignes laconiques. Deux cents kilomètres à parcourir avant d'atteindre une cross station sur le réseau central qui desservait le pôle Nord, un réseau à trafic assez important où éventuellement ils pourraient rouler en toute sécurité.

— Deux cents kilomètres. À combien roule ce loco-car au maximum ?

— Cent vingt à l'heure.

— Il nous faudra donc une heure quarante, presque deux heures pour atteindre la cross station. L'alerte sera donnée au bout de combien de temps ?

— Une demi-heure. Des cellules électroniques signaleront tout de même notre sortie de la Z.C.R. Ils lanceront à notre poursuite une vedette rapide qui foncera à deux cents à l'heure.

Il y eut un silence éloquent. Ils n'avaient aucune chance d'échapper à cette traque.

— La vedette rapide patrouille toujours à proximité des sorties, ajouta Nella d'une voix toujours plate.

— Dites, vous êtes sûr qu'elle n'est pas en train d'échapper à votre emprise et de nous en mettre plein la vue avec cette vedette rapide, pour nous décourager ?

Jdrien y avait songé, avait déjà vérifié la passivité de la fille, mais ne pouvait être sûr de rien. Pendant des heures, quand il avait fait sa connaissance, elle avait réussi à cacher ses intentions. Donc elle savait qu'il disposait d'un pouvoir de télépathie et des possibilités d'agir sur le cerveau humain. En conclusion elle ou ses chefs l'avaient parfaitement identifié comme étant Jdrien, fils de

Lien Rag et Messie des Roux.

— On va quand même essayer cette sortie-là. Avec un peu de chance nous rejoindrons le réseau central, dit-il. Mais vous savez ce qui nous attend, à quatre-vingt-dix pour cent.

Ils étaient d'accord. Il obtint de l'ordinateur l'itinéraire à emprunter et Nella lui avoua sans réticence que le poste était surveillé par une draisine blindée occupée par six hommes. Mais qu'elle pourrait le duper avec sa carte personnelle.

— C'est bien risqué, dit Harry. Ne pourrions-nous pas nous emparer de la draisine blindée ?

Non, c'était impossible, elle les tiendrait sous le feu de ses missiles, le temps que Nella présente sa carte d'Aiguilleur et son laissez-passer à un lecteur automatique installé en bordure de la voie.

— Elle n'a plus qu'à prier son Palaga car elle est embarquée dans la même galère que nous, lança Frege.

CHAPITRE XXVI

Le *Ma Ker* survola le Tibet aux dernières heures de la journée et à une si grande altitude qu'il ne pouvait attirer l'attention des habitants des vallées étroites, pas plus que celle des lamas en prières dans leurs monastères accrochés en haut de falaises vertigineuses.

L'équipage, ceux qui retournaient dans leur famille pour répondre à l'ultimatum de Rigil, se taisaient, oppressés par la vue de cette région étrange, aux failles profondes déjà noyées de nuit. Liensun trouvait le paysage lugubre et songeait à Ann Suba qui continuait sa lutte contre Rigil avec, pour seul horizon, la falaise en face de l'autre côté du canyon où ne circulaient que des trains charbonniers.

Ils attendirent encore un peu à cette altitude, virent s'éclairer les lumières rares de quelques stations, avant de commencer la descente vers le plateau de la falaise où le dôme de l'observatoire restait invisible pour le moment, ainsi que le grand mur de protection édifié côté sud, pour dérober à la vue des Tibétains ce qui se passait dans cette zone. Guhan était du voyage mais n'avait pas l'intention de rejoindre les Échafaudages. Il annonça qu'il avait un contact radio et que Rigil, prévenu, allait arriver dans la grotte d'où partaient les émissions de la colonie.

— Pour une fois le vent est nul, dit le timonier qui vérifiait ses instruments. Il suffira d'une ancre chauffante pour toute l'opération.

Liensun ne répondit pas. Il essayait de garder son calme au moment où ce Rigil allait lui parler. Guhan lui fit signe et il alla coiffer le casque d'écoute.

— Ici Rigil, ici Rigil vous m'entendez ? Très bien. Vous pouvez commencer la manœuvre d'atterrissement. Dès que vous aurez fixé les

ancres nous vous halerons avec nos treuils électriques.

— Je n'envoie qu'une ancre pour immobiliser le *Ma Ker* et je n'atterrirai pas. Nous treuillerons ceux qui veulent rentrer chez vous et c'est tout.

— Attention, Liensun, j'ai les moyens de vous obliger à obéir. Nous pouvons tirer sur vous, crever plusieurs ballonnets et la fuite d'hélium vous obligera à vous poser.

— Nous tirerons aussi, si vous voulez la guerre, et notre première cible sera le dôme du télescope électronique. C'est Charlster qui sera content. Nous disposons de lance-missiles mais aussi de simples bombes que nous pouvons larguer à la main.

— Vous n'oseriez pas !

Liensun griffonna quelques mots sur un papier, le passa à Guhan qui fit signe qu'il avait compris et sortit.

— D'autre part, Rigil, je tiens à rentrer en communication avec Ann Suba avant d'entamer cette manœuvre.

— Je veux que vous descendiez, hurla Rigil, et je vous donne une demi-heure pour réussir la manœuvre.

— Tu peux y aller, mon vieux, cria Liensun à l'adresse du radio-météorologue.

Guhan ouvrit une des vitres de la passerelle et balança une petite bombe de quatre kilos.

— Regardez bien, Rigil.

La charge explosa à bonne distance du dôme, souleva un geyser de glace. Le vacarme roula dans la vallée, continua à être répercute par d'autres parois, dut réveiller plusieurs stations tibétaines.

— Vous êtes fous, les lamas vont s'inquiéter...

— Vous m'avez provoqué, Rigil, et la suivante sera encore plus proche du dôme. Si vous tirez, nous viserons les échafaudages qui s'écrouleront dans la vallée. Pour les Tibétains ce sera un sacrilège impardonnable commis contre la mémoire de leurs ancêtres qui ont édifié ces passerelles fragiles.

— Nous vous repérons au radar, Liensun, et nous pouvons vous abattre même si toutes les lumières sont éteintes à votre bord.

Une fille disait que Rigil détestait les dirigeables et que, lors de la grande migration de Fraternité II vers les Échafaudages, il avait passé le voyage dans une cabine obscure de crainte d'avoir le vertige. Ses parents le lui avaient raconté.

— Nous n'avons fait que soulever un peu de glace, dit Liensun en riant. Vous me passez Ann ?

Rigil finit par capituler mais cela demanda dix minutes. Liensun, méfiant, fit prendre un peu d'altitude et se déplaça vers l'ouest de crainte que l'on ne tire sur eux au fusil. Juste pour crever l'enveloppe et les ballonnets. Dans ce cas le tireur d'élite ne pourrait utiliser un radar mais des lunettes infrarouges.

— Stoppez le moteur, laissez dériver puisque le vent est nul.

— Plus maintenant. Dix nœuds à l'heure.

— Sans importance.

Dans la passerelle c'était l'oppression, l'attente angoissée dans les odeurs d'huile et d'ozone. Celle de transpiration aussi, celle de la peur. Liensun avait peur lui-même mais voulait qu'Ann Suba vienne lui parler.

— Liensun ?

Quelle jolie voix, comme elle mettait toute son affection et même plus dans son prénom. Il en fut ému aux larmes, ne put répondre tout de suite.

— Liensun ?

— Je suis là. Tout va bien pour toi ?

— Non, je suis dépossédée de ma direction et ce qui se passe ici est contraire à l'esprit de ce qui avait été convenu autrefois. Ma Ker, Julius, n'auraient jamais accepté ces folies. On parle de ressusciter le Soleil très rapidement sans tenir compte...

L'émission s'arrêta et Guhan accourut mais secoua la tête :

— Ce sont eux qui ont stoppé l'émission. Il faut attendre.

Le *Ma Ker* s'éloignait un peu mais rien de bien grave, quelques tours d'hélice les ramèneraient juste à l'aplomb de la colonie. Dans la lueur verte des appareils les visages de ceux qui s'en retournaient apparaissaient comme des sculptures. Liensun les savait malheureux, inquiets mais résignés. Pour sauver leur famille ils étaient prêts à tous les sacrifices.

— Ann Suba délire depuis quelque temps. Elle fait de la manie de la persécution...

Rigil parlait d'une voix calme, impressionnante.

— Nous avons dû lui retirer la direction du collectif d'administration et ne lui laisser que la direction de la production agricole où elle excelle, d'ailleurs.

— C'est une physicienne de haut niveau, Rigil, pas une simple technicienne, je vous le rappelle.

— N'essayez pas de me vexer en me rappelant ma profession. J'ai été démocratiquement désigné par les trois cinquièmes du collectif.

— Vous auriez dû organiser un vote universel et vous le savez bien.

— Il y avait urgence. Ann Suba nous entraînait dans des situations difficiles. Elle voulait qu'on se débarrasse de Charlster qui, rappelez-vous, vous a coûté cher en efforts et en audace. Nous avons besoin de cet homme pour poursuivre notre idéal. Ann Suba orientait notre vie vers plus de confort, plus de mollesse, plus d'irresponsabilité. Nous ne sommes pas sur terre pour engraisser et jouir de tous les plaisirs. Vous, Liensun, avez été un pionnier. Grâce à vous, nous avons possédé un réacteur nucléaire et ensuite vous avez délivré Charlster avant d'aller chercher cet émetteur d'ultrasons sur lequel travaille le professeur. Souvenez-vous, Liensun, et venez nous rejoindre. Atterrissez sans attendre et vous recevrez un accueil digne du héros que vous êtes.

Guhan, qui venait de le rejoindre, leva les bras avec emphase comme pour déposer une couronne de lauriers sur la tête de Liensun.

— Soyez sérieux, Rigil, croyez-vous que je vais cautionner une entreprise qui risque de se révéler dangereuse pour des millions d'individus ? Où est Ann Suba ?

— Ne vous occupez pas d'elle, répondit l'homme furieux. Je vous ordonne d'atterrir sans attendre, c'est tout.

— Je débarquerai ceux qui, sous la contrainte, rejoignent la colonie, mais c'est tout. Désormais, Rigil, je sais quel sera mon programme : vous combattre. Je vais commencer par alerter les Compagnies voisines, celle de la Banquise, l'Australasienne, de vos intentions. J'espère que les dirigeants auront un sursaut et vous obligeront à renoncer par tous les moyens.

Devant le flot d'injures de Rigil, il coupa la communication et se tourna vers l'équipage :

— Manceuvre d'approche et laissez filer une seule ancre. Ceux qui nous quittent, préparez-vous, combinaisons et harnais pour le treuil. Nous devrons garder une certaine hauteur mais nous avons

des ralentisseurs, ne vous inquiétez pas.

Il s'approcha du timonier pour surveiller les opérations et lorsque, à nouveau, il s'intéressa à ceux qui partaient, il n'en trouva plus que six.

— Les autres ont décidé de rester à bord, lui dit Guhan. Ils ne veulent pas participer aux projets de Charlster et de Rigil.

CHAPITRE XXVII

Nella fut soumise jusqu'au bout, glissa sa carte et son laissez-passer dans le lecteur électronique disposé à côté de la voie et en quelques secondes l'aiguillage de jonction se remit en place et ils roulèrent sous la menace des armes de la draisine blindée, les trois hommes toujours cachés.

— À fond, maintenant, dit Jdrien quand ils eurent parcouru un kilomètre.

Nella accéléra et l'aiguille du compteur atteignit les cent, se bloqua un peu plus loin.

— Tu avais parlé de cent vingt.

— Il y a du vent contraire.

C'était vrai mais ce vent gênerait aussi la vedette rapide, pensa Jdrien.

Les deux frères le rejoignirent dans le cockpit de pilotage et regardèrent défiler les rails. La vitesse dans cette plaine blanche, lisse, était impressionnante car le petit véhicule se balançait dangereusement sur ses bogies.

— On a de quoi manger, dit Frege, on devrait en profiter. Autant mourir l'estomac plein.

Jdrien désigna l'Aiguilleuse, les entraîna à côté :

— Je m'épuise à la maintenir dans cet état. Il faudrait la remplacer, que je puisse me relaxer.

Ce fut fait et elle se retrouva sur une couchette, parut s'endormir aussitôt. Harry prépara un repas qu'ils avalèrent rapidement avec de la bière. Le radar arrière restait muet pour l'instant, mais Jdrien savait que dans moins d'une heure il signalerait l'approche de la vedette dans le pire des cas. Dans le meilleur ils auraient quelque chance d'atteindre la cross station et

de se fondre dans la circulation du réseau central.

Un moment une bande d'ovibos galopa le long de la voie et ils regardèrent avec envie ces petits bœufs musqués qui jouissaient d'une grande liberté sans craindre le froid. Ils se nourrissaient de lichens qui poussaient dans des creux, plus au sud.

— Ils émigrent vers l'Ouest à la recherche de nourriture. On dit qu'ils peuvent être carnivores quand le lichen se fait rare. Par ici je ne vois aucune roche où il puisse pousser.

Le troupeau obliqua d'un coup vers le Sud et ils le perdirent de vue. Jdrien regrettait son attelage de chiens, les courses qu'il avait effectuées avec eux sur la banquise. Il s'était senti complètement libre, et avait décidé que pour participer plus activement à la vie des Roux il se procurerait un autre attelage, pourrait comme eux franchir de longues étapes sans se fatiguer.

— J'ai faim, dit Nella assise au bord de sa couche, soif aussi.

Elle regardait Jdrien d'un air sombre :

— Tu m'as hypnotisée. On m'avait mise en garde, j'avais même pris des substances chimiques pour avoir la force psychique de lutter contre toi.

— Est-ce la raison qui m'empêchait de lire dans tes pensées ?

— Oui. Je fais partie d'un service d'identification des Ragus et nous avons eu quelques problèmes voici plusieurs années. Moi je n'étais pas encore opérationnelle.

— Des problèmes ?

— Avec des télépathes. Notamment un jeune garçon qui travaillait dans nos magasins et pouvait ainsi espionner ce que nous préparions contre ceux de sa race. Il prévenait ses amis et nous faisions toujours chou blanc. On ne se méfiait pas de ce gamin. Plus tard c'est une femme qui nous a ainsi échappé. Nos services ont mis au point des produits chimiques pour lutter efficacement contre une telle effraction.

— Je comprends, dit Jdrien. Tes supérieurs savaient qui j'étais et peut-être avant que je pénètre dans Salt Station ?

Elle indiqua qu'effectivement on se doutait qu'il essayerait de s'introduire dans Salt Station, sans trop savoir comment il s'y prendrait.

— Qui a trahi ?

— Tout le monde trahit, dit-elle. Nous rémunérons un habitant

sur dix dans cette Province.

Les deux frères occupés dans le poste de conduite suivaient cependant la conversation.

— C'est terrible, dit Harry. Je n'aurais jamais pensé que les espions, les indicis soient aussi nombreux.

— Vous n'en réchapperez pas. La vedette rapide va nous rattraper et nous détruira. Un seul missile et on ne retrouvera rien de nous. Juste quelques débris du loco-car.

— Et aucun moyen d'en réchapper, je suppose ? fit Jdrien.

— Déboulonner les rails, proposa Harry. Mais avons-nous les outils nécessaires.

— Dans ce loco-car il n'y a rien, dit la jeune femme. Je ne tiens pas à mourir, mais de toute façon je suis condamnée, car ils n'auront jamais plus confiance. Je n'ai pas trahi mais c'est la règle quand un Aiguilleur vit trop longtemps en compagnie de gens comme vous. La contamination morale est considérée comme la plus dangereuse.

— Et tu es prête à mourir ?

— De toute façon ils me traqueraient et je préfère périr sans trop souffrir. Leurs missiles sont extraordinairement puissants.

CHAPITRE XXVIII

Une nouvelle fois Kurts l'avait abandonné pour aller à la recherche d'un hypothétique distributeur de plaquettes nutritives. Son plan paraissait si vague, si peu explicatif que Lien Rag doutait que son ami puisse vraiment réussir. Pourquoi y aurait-il eu de si nombreuses bornes jaunes remplies de plaquettes dans cette partie du satellite ? Qui avait pu les installer et pour qui ? L'ancien pirate affirmait que la tribu de Bal considérait ces distributeurs comme des idoles dispensatrices de bienfaits consommables. Dans les sortes de villages lacustres où ces humains vivaient en se protégeant des dangers de toute nature, on avait créé des rites, des incantations et les gens désignés pour monter à travers la couche de racine afin de recevoir cette manne providentielle étaient soigneusement sélectionnés pour leurs qualités physiques et morales, mais aussi parce qu'on estimait qu'ils sauraient satisfaire les désirs de l'idole.

— En fait, disait Kurts, il s'agit tout simplement de la transmission du code, très simple, qui permet de déclencher la distribution de ces plaquettes. Le manipulateur doit être de race humaine, ce qui exclut les Garous, même les plus humanisés d'apparence, les animaux de toute nature. Ensuite il y a un chiffre de quatre numéros, c'est tout. Mais en bas, dans l'obscurité, cela devient toute une affaire, un secret. Dès la naissance on reconnaît celui ou celle qui succédera un jour au récolteur de nourriture...

— Depuis le temps, le distributeur aurait dû être vide ?

— En fait, les élus ne prenaient que trois tablettes chaque fois. Et en bas ils les fractionnaient en morceaux minuscules qu'on absorbait au cours d'une cérémonie solennelle. Un peu comme le sacrement de la communion chez les Néo-Catholiques. C'est moi qui ai démystifié ce distributeur quand j'ai surpris Bal en train de

solliciter, avec toutes sortes de simagrées, la borne jaune.

Il s'était longuement étendu sur ces simagrées et Lien Rag avait revécu cette scène par l'imagination : Bal s'approchait de la borne avec d'infinites précautions, se coulait longtemps entre les racines et les plantes, serpentait en tournant en rond, effectuant une danse très lente qui pouvait durer jusqu'à trois jours. Elle se rapprochait selon une spirale que les gens de sa tribu faisaient longuement répéter dès l'enfance.

— Il s'agit de l'extrapolation, en pratique religieuse, d'une simple précaution de sécurité. Autrefois ces bornes servaient souvent de pièges aux Ophiuchusiens orthodoxes, ceux qui étaient restés fidèles à cet abominable Postulat que vous avez découvert, Gus et toi. Les marginaux, les dissidents, les résistants, si tu veux, devaient donc se méfier et se rapprochaient de la même façon, prêts à tirer ou à fuir. Mais cela date peut-être de plusieurs siècles.

Enfin Bal arrivait devant l'idole jaune et se prosternait. Ce spectacle avait rendu Kurts fou de désir, et Lien Rag le comprenait. La fille-liane au corps phosphorescent, à la couronne d'or, dans une posture soumise, au sein de cette jungle fantastique où les pulsions servaient de sentiments, n'était qu'une proie offerte et Kurts avait commis le sacrilège, la surprenant alors qu'elle répétait ses incantations jusqu'à glisser dans une sorte d'inconscience.

— Après, je ne savais que faire pour lui faire oublier cette agression, j'ai vidé l'appareil de ses plaquettes, la scandalisant et la remplissant d'admiration en même temps. Je lui ai dit qu'elle pourrait revenir bientôt et qu'il y en aurait autant. Et elle est revenue huit jours plus tard et je lui en ai donné encore plus. Pour les trouver j'avais accompli un exploit. Mais elle me récompensa sans que j'aie à la forcer.

— Il y a donc longtemps que ça dure ?

— Je ne sais pas... Deux ans peut-être... Non, je ne peux pas dire avec ces pannes dans la régularité des jours et des nuits. Non, je ne sais pas... Et puis elle a refusé de me rencontrer, a décrété que je devais m'éloigner quand elle viendrait vider l'appareil, et que je ne devais pas essayer de descendre pour la chercher.

— Et tu as obéi ?

— Oui, je ne voulais pas la perdre. Elle m'a dit que si j'enfreignais cet accord, c'est un autre qui viendrait chercher les

plaquettes. Un garçon.

— Celui qui a trouvé la mort ?

— Non, celui-là avait agi de sa propre initiative. Il avait des doutes sur cette menace qui obligeait la tribu à vivre en bas, et il a voulu voir ce qu'il y avait au-dessus mais n'a pas résisté.

— Et la maisonnette ?

— C'est Bal qui a décidé de la construire selon les récits que lui faisaient les adultes des villages lacustres. Je lui ai fourni les matériaux mais je n'ai pas eu le droit de m'approcher. C'était son sanctuaire qui abritait l'orifice du puits et le surplus des tablettes qu'elle ne pouvait emporter.

— J'ai cru que tu y habitais. Il y avait un K gravé à l'extérieur et j'ai cru trouver d'autres traces.

D'après Kurts c'était Bal qui avait dessiné cette lettre initiale de son nom. En bas ils écrivaient avec une matière phosphorescente qu'ils recueillaient sur un certain animal, mi-poisson, mi-crustacé, venant d'Ophiuchus. Un animal d'aquarium fait pour éclairer les maisons de la planète lointaine et que les colons du satellite avaient emporté dans l'espace. Ces aquariums avaient éclaté et les créatures s'étaient bien adaptées dans le milieu marécageux, doublant de volume et accroissant encore leur phosphorescence.

— Il paraît que c'est très bon. Du coup cette tribu a également le corps luisant.

— Ils se donnent un nom ?

— Ils se nomment les Trues, les Vrais, affirmant que les autres là-haut, les Orthodoxes ne sont pas des hommes mais des fauves à visage humain pour avoir négligé de venir en aide aux rescapés de la Grande Panique terrestre.

— Ils ignorent qu'il n'y a plus personne, que l'ordinateur géant est déréglé ?

— Il frappe encore et je pense que le garçon que j'ai découvert a été une de ses victimes. Par contre Bal n'a jamais eu l'impression d'une hostilité, voire d'une menace. Elle leur a répété ce que je lui ai affirmé, que les Orthodoxes sont morts depuis longtemps, que plus personne ne commande là-haut, les Trues ne veulent pas l'admettre. Ils doivent se méfier de moi, s'imaginent que je les appâte avec ces plaquettes nutritives en surabondance, mais les jeunes vont peut-être réfléchir et passer outre. Il paraît qu'ils acceptent difficilement

les consignes des aînés.

— Il faudrait des hublots pour qu'ils découvrent le vide sidéral où flottent les cadavres des derniers colons... Certains sont encore en uniforme. Ils auraient ainsi une preuve indéniable.

— Les hublots sont encrassés par la boue et souvent au fond des marécages, c'est-à-dire inaccessibles, et si parfois en période d'apesanteur tout se bouleverse, nul n'ose aller gratter l'épaisse couche de boue pour regarder à l'extérieur. Il faudrait aussi repérer les hublots et ce n'est plus possible.

Kurts partit donc à la recherche d'une autre borne distributrice et Lien Rag le regarda disparaître avec angoisse, se demandant s'il allait encore attendre Gus longtemps. Comment avait-il été accueilli en bas ? Les Trues devaient se méfier des étrangers, à vrai dire depuis des décennies ils n'avait pas dû en voir beaucoup. L'infirmité de Gus les avaient certainement rassurés. Un homme privé de ses jambes ne pouvait être bien dangereux, même s'il était animé d'intentions malveillantes.

À peu près rétabli, il s'était dépouillé d'une certaine crainte, heureux d'avoir réchappé à l'étreinte de cette flore suspecte. S'il devait abandonner Kurts et Gus, il le ferait sans trop de scrupules puisque l'un et l'autre paraissaient avoir trouvé leur idéal de vie. Il rejoindrait la Terre, aurait des enseignements à proclamer, sur l'origine de ce monde de glaces et de la société ferroviaire. Mais manquaient les fameuses mémoires que les Trues, aux dires de Kurts, conservaient jalousement, comme un trésor de guerre, peut-être comme monnaie d'échange. Était-ce la raison pour laquelle l'ordinateur géant les avait épargnés jusque-là, les laissant survivre dans leur bauge ? Il aurait pu, même à moitié détraqué comme il était, modifier le climat de cette jungle, faire périr la végétation, rendre les marécages inhabitables, obliger les Trues à s'enfuir. Il ne l'avait pas fait, peut-être à cause de ces logiciels manquants.

Une nouvelle fois le système des nuits et des jours eut des ratés et une obscurité profonde régna dès lors. Il n'osa plus bouger de son nid, garda à proximité toutes ses armes, guettant les bruits, les écoulements suspects, les odeurs, et même les silences trop profonds. Il ne dormait plus que par courts épisodes peuplés de cauchemars, se nourrissait plutôt mal que bien, détestait cette pluie lourde qui ne cessait de tomber.

De temps en temps il envoyait un rayon de lumière en direction du distributeur ou de la maisonnette. Et puis, alors qu'il avait l'esprit ailleurs, il y eut une lueur phosphorescente dans la cabane, justement.

CHAPITRE XXIX

Ils faisaient tous des calculs invraisemblables, même Nella, qui pourtant déclarait vouloir mourir. Ils avaient parcouru tant de kilomètres, il leur en restait tant jusqu'au réseau central, et si la vedette rapide n'avait été prévenue qu'avec trois quarts d'heure de retard, même à toute vitesse elle ne pourrait jamais les rattraper. Ce serait juste et ils atteindraient cette cross station sains et saufs. Une cross qui d'après la jeune femme était aux mains des agents de la Traction, qui détestaient les Aiguilleurs et ne permettraient pas qu'un bâtiment de leur police pénètre dans leur territoire. Sauf en cas d'ordre de mission signé de la présidente.

— C'est de la folie, disait ensuite Nella découragée. Ils n'ont jamais de retard. J'ai tout à l'heure parlé d'une demi-heure, mais peut-être qu'ils ont été prévenus encore plus tôt, qu'ils patrouillaient à proximité de notre aiguillage de sortie.

Elle finissait par devenir sympathique avec cette crainte de la mort qui la rendait solidaire des trois hommes. Et elle ne trichait pas, dédaignait tous ses tabous, les mots d'ordre ressassés depuis sa naissance, pour vibrer, enfin.

— Ils disent que la mort n'est rien, que le Service est tout et qu'un bon Aiguilleur doit savoir se sacrifier pour sauver le corps tout entier.

— Vous ne prononcez jamais le mot de caste ? demanda Jdrien.

— Ce sont les autres, vous, les Ragus, les voyageurs ordinaires qui parlent de caste. Mais c'est vrai qu'on nous inculque l'idée que nous sommes des surhommes, des surfemmes.

— Vous parlez d'origine divine ce matin, quand vous vous êtes énervée, dit encore Jdrien.

— Énervée ? C'est encore trop gentil, ricana Frege, dites qu'elle

nous crachait dessus, vomissait les pires insultes.

Nella eut un sourire pâle, mais ne paraissait pas avoir de regrets :

— Nous sommes d'origine exceptionnelle. Nous avons été envoyés sur Terre il y a fort longtemps pour mettre de l'ordre dans cette confusion, dans cette pagaille monstre. Et tout de suite nous avons choisi la plus haute responsabilité dans cette société ferroviaire en gestation, mais qui se comportait de façon si anarchique. Nous nous sommes emparés des aiguillages, des croisements, de la signalisation, de tout ce qui conditionnait le trafic, le régulait. Les hommes en ce temps-là se comportaient sans discernement, sans discipline, lançaient des trains archaïques à l'aventure, ne sachant s'ils arriveraient quelque part, ignorant si les rails existaient. Il n'y avait pas d'archives, ni de dispatching. On avait construit des réseaux un peu fous dès que les glaces s'étaient stabilisées. On avait commencé la conquête des banquises sans savoir si elles résisteraient.

— Comment savez-vous tout ça ? demanda Frege.

Aucun des trois hommes ne la tutoyait plus, ne la traitait plus avec mépris. Elle était condamnée comme eux et un respect mutuel les rendait tolérants.

— Nous l'apprenons en classe, dès l'âge de cinq ans. C'est notre histoire, notre géographie. Je me souviens avoir appris par cœur les listes des réseaux les plus importants du monde. C'était une longue liste et si nous en oubliions un nous étions sévèrement punis, privés de rations et de chauffage, bien sûr. Nous avions aussi des cours religieux et on nous obligeait à adorer le Maître Suprême Palaga qui, depuis si longtemps, nous faisait bénéficier de sa sagesse.

— Mais comment le voyageur ordinaire, je ne parle ni des dissidents, ni des Rénovateurs, ni des Ragus comme nous, mais des gens de tous les jours, comment le voyageur type est-il considéré ?

— Nous l'étudions dans le cadre des cours de politique et d'économie, mais avec toujours en tête que ce voyageur-là n'est pas de la même origine que nous. Ce n'est pas un sous-homme comme les Roux, mais c'est un individu inintéressant, un consommateur qui geint tout le temps à cause du froid et de la faim. Nous apprenons qu'il faut pourvoir à son entretien dans des proportions mesurées. Sans lui les trains n'auraient plus de raison d'exister et il

a fallu créer un nouveau type de société pour l'obliger à emprunter ces trains.

— L'immobilisme c'est la mort, la mobilité la vie, se rappela Jdrien.

— C'est nous qui avons inventé cette devise pour la CANYST.

— Une de vos créations, je suppose ?

— Oui, mais pas directement. Lorsque les Compagnies ont commencé à se former, à se dégager si je peux dire du chaos général, les Aiguilleurs ont trouvé que c'était excellent. Qu'il fallait diviser toute cette population humaine en autant de Concessions bien déterminées. Au début nous avons été les conseillers assidus, suggérant la création de sociétés anonymes, avec actionnaires, dont les plus riches formeraient les cadres et les gouvernants. Mais par la suite nous n'avons plus eu à intervenir, le besoin de la CANYST, la Commission d'application des Accords de New York Station, s'est fait naturellement sentir.

— Vous méprisez les Roux, dit Jdrien, ils vous dégoûtent même mais vous les épargnez, pourquoi ?

Nella resta silencieuse, baissa les yeux et soupira :

— Ça, je ne peux pas le révéler. C'est plus fort que ma volonté. J'ai l'impression qu'au premier mot je tomberais raide morte. C'est ce qu'on nous a dit et on nous en a montré de nombreux exemples. Pour vous expliquer notre attitude il faut que je prononce un mot. Sinon tout le reste serait incompréhensible et ce mot provoquera un arrêt cardiaque immédiat.

Très impressionnés, Frege et Jdrien n'osaient la regarder. Harry qui pilotait fixait droit devant lui. Il essayait de capter la fréquence de la cross station mais en vain. Le radar arrière ne donnait pour l'instant aucune image alarmante. Et pourtant ils le savaient, les Aiguilleurs étaient sur leur piste, les traqueraient désormais sans relâche.

— Mais les Ragus, murmura Frege, pourquoi les Ragus ? Qu'avons-nous fait, que vous avons-nous fait jadis pour que votre haine persiste à travers les âges ?

Nella s'assit, visiblement très fatiguée par l'effort qu'elle avait fait pour libérer son âme. Elle était groggy comme après un dur combat, un combat contre elle-même, contre l'éducation reçue, contre ce conditionnement constant de trente-cinq ans.

— Vous nous avez défiés, murmura-t-elle, vous avez défié l'ordre établi et je ne parle pas seulement du corps des Aiguilleurs mais de l'ordre universel. Vous avez commis un crime inexpliable. Une sorte de péché originel, comme disent les Néo-Catholiques ou les Grégoriens.

— Mais, fit Jdrien interloqué, quel ordre universel ? Que voulez-vous dire par là ?

— Vous voulez que je meure brusquement ?

C'est alors qu'Harry découvrit les zébrures sur l'écran radar qui surveillait leurs arrières. Il hésita quelques secondes puis la forme floue se précisa avec ses superstructures menaçantes.

— Les voilà, cria-t-il. Ils sont à une vingtaine de kilomètres. Dans un quart d'heure ils nous auront rejoints.

CHAPITRE XXX

Le *Ma Ker* rôdait encore dans les montagnes tibétaines lorsque le petit jour crasseux se leva. Les glaciers blêmirent et l'air dans les gorges vertigineuses se décomposa en gris. Liensun, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, observait à la jumelle un village tibétain accroché en haut d'une série d'échafaudages. Une cheminée fumait et un des collecteurs de lichens sortit sur la passerelle pour se rendre à l'étable, toujours une caverne creusée dans la roche. Dès qu'il en ouvrit la porte une vapeur grasse s'en échappa et le garçon crut respirer la bonne odeur des yaks.

— Il fait bon dans ces étables. Les animaux diffusent une bonne chaleur et même l'odeur de leur fumier n'est pas désagréable. Leur lait peu abondant est très riche en beurre.

— Où allons-nous, Liensun ? s'inquiéta-t-elle doucement. Nous sommes en train de nous faire remarquer. Bientôt les trompes et les cymbales des temples donneront l'alerte générale.

— J'y compte bien, j'essaye de repérer le grand temple de Kendohar.

— Mais le Grand Lama t'a interdit autrefois de reparaître dans la Compagnie.

— Je sais, mais il est mort, et un autre Grand Lama a été élu. C'est lui que je veux rencontrer.

Ils descendirent donc dans une vallée un peu plus large que les autres. L'équipage et les passagers ne cachaient pas leur angoisse. Ils ne les entendaient pas mais les trompes, les cloches et clochettes, les cymbales devaient donner l'alarme. On devait crier au sacrilège dans toutes les lamaseries. La Mamelle du Ciel, ainsi les Tibétains appelaient-ils un dirigeable, revenait les narguer.

La grande lamaserie approchait, suspendue au bord de l'abîme

et Liensun évoquait ses souvenirs :

— J'ai été novice là-bas, j'ai travaillé comme le dernier des manœuvres, ceux qui travaillent dans le vide, sans sécurité, pour consolider les poutres de soutènement. Je me souviens que nous avons mis des jours et des jours pour changer une grosse pièce de bois qui pesait lourd, juste en dessous des tinettes. On avait demandé aux moines et aux moinillons d'éviter d'utiliser ces tinettes pendant que nous étions dessous avec un autre novice, mais ces gens-là sont malicieux et estiment qu'un futur lama doit savoir tout endurer, même de recevoir des excréments humains sur la tête. Mon compagnon s'appelait Chigat et il était terrorisé par le vertige.

Ce qu'il ne disait pas c'est qu'il encourageait mentalement Chigat en provoquant en lui un flux de morphine hormonale pour le rendre euphorique.

— Un jour la poutre pourrie nous a échappé et Chigat a renoncé à devenir lama malgré les avantages certains que cela doit rapporter.

Il était temps de s'occuper de la manœuvre délicate. Impossible d'accoster à l'une des plates-formes. Elles étaient toutes branlantes, pourries, et les attaches en poils de yak tressés, souvent sur le point de se rompre.

Liensun décida qu'on le treuillerait depuis le haut. Sur la plus grande plate-forme, accouraient les moinillons, les novices, les moines qui brandissaient des instruments de musique faisant grand tapage pour chasser la Mamelle du Ciel. Mais lorsque le filin descendit ils s'écartèrent et poussèrent un oh de stupeur admirative, en voyant Liensun se laisser glisser avec son ralentisseur.

Dès qu'il posa le pied sur la plate-forme il retrouva la vieille sensation désagréable. Elle bougeait dans tous les sens, les poutres gémissaient perpétuellement et ça sentait l'encens et le beurre rance, le lichen aigre et la bouse de vache séchée. Il déclara qu'il voulait communiquer un important message au Grand Lama et on lui fit signe d'attendre.

Après une demi-heure d'attente, il commençait d'avoir la nausée à cause du balancement constant que sournoisement les moinillons accentuaient, faisant mine de prier en se déplaçant sur un pied et sur l'autre, les xylophones se mirent à jouer, les clochettes tintèrent et un lama important vint le chercher avec une

courtoisie quelque peu réticente. L'odeur des chandelles à la graisse de yak et l'encens l'étourdirent vite. Le Grand Lama, tout aussi vieux et squelettique que l'ancien, était assis sur un trône de bois et l'attendait avec un sourire figé.

Liensun s'inclina profondément et se redressa :

— Je sais, ô Grand Lama, que j'enfreins une interdiction. Je ne devais pas reparaître dans cette région et je ne l'ai fait que pour vous communiquer des nouvelles que je juge très importantes. Elles peuvent mettre en péril la vie de vos coreligionnaires dans les plus basses vallées et même celle de vos temples.

Un veau sacré allait et venait sans se gêner, lâchait des bouses que deux moinillons ramassaient avec ferveur. Il était habité par l'âme d'un Grand Lama et jouissait donc d'un respect unanime.

— Tu viens me parler de la folie que préparent ceux des Échafaudages ?

Décidément, il serait dit que les lamas le surprendraient toujours par leurs pouvoirs divinatoires.

— Nous savons qu'ils vont faire réapparaître le Démon du Feu et que de grands malheurs nous attendent. Nous consultons souvent les parchemins des « Pensées quotidiennes » qui s'accumulent dans la grotte des Morts où se trouvent les momies de nos frères disparus... Leur lecture est très édifiante et tout y est dit.

Les Frères avaient de grandes visions qui n'étaient pourtant pas datées de façon précise.

— Je me suis éloigné de la falaise aux Échafaudages depuis longtemps et je ne partage pas ces idées extrémistes. Il faut que je prévienne le reste du monde désormais.

Le Grand Lama l'observait d'un air malicieux et lui désigna le fauteuil en contrebas. C'était un grand honneur, Liensun qui avait séjourné à Kendohar le savait fort bien et n'avait jamais vu beaucoup de visiteurs ainsi traités. On lui apporta des galettes et du thé au beurre rance qui lui rappelèrent la nourriture fruste et peu abondante qu'un novice recevait.

— Tu voudrais que les Tibétains interviennent contre ces fous qui s'efforcent de réveiller le Démon du Feu ?

— Ceci est une Compagnie souveraine et c'est à ses habitants de faire régner la loi.

— Mais le retour du Démon est prévu par les textes, soupira le

Grand Lama, et nous n'y pouvons pas grand-chose.

— Est-ce vraiment le grand retour ou bien une simple tentative qui risque d'être très meurtrière ? L'alerte devrait tout de même être donnée afin que les gens des vallées regagnent les hauteurs.

— Ce sera fait, mais pour le reste je ne peux rien prévoir. Nous avons essayé de savoir ce qui se passait mais cette femme qui dirige la colonie est trop rusée.

— Elle est modérée et opposée à ce crime qui se prépare. C'est un certain Rigil qui a pris le pouvoir et détourne les ressources pour réveiller le Démon du Feu.

— Il y a aussi ce vieux professeur que tu es allé chercher très loin dans sa prison roulante, dit le Grand Lama.

Liensun rougit et inclina la tête :

— Je le regrette, Grand Lama, je le regrette vraiment. Je ne me doutais pas qu'il se révélerait aussi ambitieux.

CHAPITRE XXXI

Nella s'était allongée sur la couchette, les yeux fermés, les bras le long du corps. Elle respirait calmement mais au coin de sa bouche un frémissement régulier signalait sa tension intérieure. On lui avait appris à faire face à la mort, mais on ne lui avait pas dit que cette mort pourrait venir des Aiguilleurs eux-mêmes.

Harry, penché sur ses commandes, semblait vouloir faire corps avec le loco-car comme pour lui communiquer sa propre énergie, sa propre volonté de fuir. Il respirait assez fort et parfois grommelait quelque chose entre les dents.

Jdrien regardait le cadran du radar qui balayait tout l'arrière du véhicule. La vedette rapide apparaissait nettement, désormais, mais étrangement ne gagnait pas sur eux.

— Elle est à combien, dix kilomètres ? demanda-t-il.

— Huit, répondit Harry comme si la question le dérangeait dans sa propre lutte avec sa machine, comme si cette perte de temps allait jouer sur le fonctionnement du diesel électrique.

Frege avalait un peu de bière avec de la vodka. Il avait soulevé son gobelet en direction de Jdrien :

— À votre santé, sale métis.

— À la vôtre, avait souri Jdrien.

Le Messie des Roux se déplaça vers l'arrière et colla son front à la custode réchauffée par un circuit intérieur. Il essaya de projeter sa pensée dans le cerveau des Aiguilleurs de la vedette mais n'obtint aucun résultat. Eux aussi avaient dû avaler des substances chimiques pour se protéger des télépathes. Donc de ce côté-là rien à faire, impossible d'endormir le pilote ou le chef de bord.

— Vous feriez mieux de boire un coup, lui cria Frege.

— Jdrien, dit Nella sans ouvrir les yeux.

Il s'assit à côté d'elle, se pencha.

— Tu es vraiment le Messie des Roux ?

— Ils le disent, mais je ne me crois pas d'essence divine. Je ne suis qu'une coïncidence entre la légende et la réalité. Depuis longtemps les Hommes du Froid attendaient un enfant qui naîtrait d'une de leurs femmes et d'un Homme du Chaud. Il y en a eu des milliers avant moi mais le destin a voulu que des signes plus ou moins mystérieux me désignent. Ce serait trop long à expliquer mais ça s'est passé ainsi.

— Mais tu as des pouvoirs.

— Des pouvoirs que possèdent aussi les Ragus. Pouvoir de télépathie, pouvoir d'agir sur l'électronique. Et sur les cerveaux humains. Plus quelques autres.

— Tu ne peux agir sur cette vedette ?

— Lorsque je le pourrai elle ne sera qu'à quelques mètres et il sera certainement trop tard. Ils ne commettront pas la sottise de se rapprocher beaucoup. Ils peuvent même tirer à chaque instant un missile attiré par les infrarouges de notre moteur. Nous discutons mais dans la seconde nous pouvons être pulvérisés et mon cerveau n'y pourra rien. Le missile arrivera trop vite pour que je le détourne... J'ai perdu pas mal de puissance par rapport à mes prouesses enfantines.

— On dit que tu paralysais des trains entiers et tout le réseau électronique de la Province Ouest.

— Tu sais cela ?

— Quand on nous a mis en garde contre toi on nous a passé des films, des fiches précises...

— Rien n'a été fortuit alors ?

— Non... Tout a commencé avec Carmal, ton voisin au cirque de la cérémonie, puis avec Shédé qui t'a accosté... Nous voulions que tu nous conduises chez des Ragus... Mais toi tu pensais surtout à Palaga ?

— J'y pense toujours et toi aussi tu essayes toujours de me faire parler ? Peut-être y a-t-il dans ce loco-car des micro-émetteurs qui transmettent notre conversation, peut-être que cette course poursuite n'est qu'une mise en scène diabolique.

Elle ouvrit les yeux, le fixa douloureusement :

— Non il n'y a pas de micros et ils vont nous liquider. Ils ne

peuvent pas te laisser en vie.

— Je n'ai pas vu grand-chose. Je n'ai pas compris grand-chose sinon que Palaga pouvait ressusciter.

— Tu risques d'en avoir trop vu. Peut-être que tu nous as caché tes véritables intentions.

— Hé, cria Harry, ils se rapprochent. Pour ajuster leur tir sans commettre d'erreur et faire mouche sans gaspiller les missiles ils sont à la bonne distance.

— Dommage, dit Frege. On a gagné du fric avec la lanoline et on aurait voulu en profiter. On pensait s'installer dans une grande station, du côté de New York Station par exemple, pour profiter de tout. On aurait acheté un wagon-habitation formidable et on aurait donné de sacrées fêtes, vous pouvez m'en croire.

Nella souriait et fermait les yeux :

— On a tous fait des projets. Moi, si j'avais réussi ma mission, j'aurais eu droit à une régénération dans un bain de lanoline pure et ensuite à des vacances dans un train de plaisir... Il paraît que c'est extraordinaire... On y vit de façon fabuleuse et jamais on n'oublie le luxe dont on a bénéficié.

Alors Jdrien pensa à Vsin seule avec les deux petites. Le Kid leur viendrait en aide mais Vsin le maudirait d'avoir accouru à l'appel de Yeuse. Et Yeuse, qui, désormais, l'aiderait dans sa solitude de présidente de la Panaméricaine ?

— Qu'est-ce qu'ils attendent, hurla Harry, qu'on en finisse maintenant ! Nous sommes à soixante kilomètres de la cross station et du réseau central, une petite demi-heure qui n'aura jamais de fin pour nous quatre.

Jdrien se releva et vint se servir de la bière mélangée à de la vodka, la dégusta lentement. Il pensait à son père redevenu un Roux primitif au quotient intellectuel nul, qui s'enfonçait dans les lointains glacés, à la recherche de tribus perdues n'ayant jamais rencontré d'Hommes du Chaud. Son père revenu de la Voie Oblique, complètement décervelé. Sa régression n'avait pas été immédiate mais s'était déclenchée peu à peu. On disait que des Roux arrivaient ainsi mystérieusement sur la Terre mais se trouvaient complètement inadaptés. Très vite ils devenaient stupides, mais s'ils avaient le temps de procréer, leur progéniture, elle, pouvait acquérir des facultés normales, être dotée d'une

intelligence très convenable.

— Il se stabilise dans sa vitesse, c'est la preuve qu'il va tirer. Il ne pourrait le faire en pleine pointe d'accélération. Il va devoir inverser son moteur ou utiliser des rétrofreins...

— Ils ont des boosters pour compenser, intervint calmement Nella. Ces vedettes sont très perfectionnées.

Jdrien se demanda s'il ne s'allongerait pas lui aussi pour laisser ses pensées vagabonder loin de cette agonie virtuelle. Par exemple jusqu'au Mausolée de glace transparente construit au Dépotoir et qui recelait sa mère, Jdrou. Une jolie Fille Rousse d'une quinzaine d'années morte peu après sa naissance, tuée par un chasseur de Roux.

— Ça y est, ils ont tiré, dit Harry sans précipitation. On distingue la flamme du missile sur l'écran.

CHAPITRE XXXII

Rooky. Le retour fut mouvementé avec un vent assez fort qu'ils durent fuir durant deux jours avant de songer à rejoindre la banquise. Liensun surprit l'équipage en demandant que le *Ma Ker* soit simplement assuré pour la nuit.

— Nous repartons demain, annonça-t-il, quand l'assemblée générale se sera réunie.

Zabel accourut se jeter dans ses bras. Les travaux de clôture électrique avaient avancé mais les loups étaient encore venus durant deux nuits, faisant un carnage de manchots nouveau-nés.

— Il semble que certains groupes aient déserté la rookerie, dit-elle. Il faut en finir. Tu ne dégonfles pas le dirigeable ?

— Nous allons certainement repartir.

Le soir, après le repas, il réclama le silence et se leva :

— Rigil et Charlster préparent une expérience qui peut s'avérer encore plus désastreuse que celles que les Rénovateurs ont entreprises au cours des deux dernières décennies, et d'après mes calculs et ce que j'ai pu deviner des intentions de Rigil, la lucarne solaire risque de s'étendre jusqu'à nous.

Ce fut l'incredulité tout d'abord, puis la consternation.

— La banquise ne fondra pas en un jour, ne croyez pas ça, mais étant donné notre position nous aurons droit à quatorze heures de soleil par jour. Il se trouve, mais cela ne vous dira pas grand-chose, que nous nous trouvons au milieu du printemps de l'hémisphère Nord. Le Soleil va nous envoyer des rayons très chauds, la glace va se liquéfier en surface, rendant déjà la vie difficile. Il y aura de l'évaporation, des brouillards et la nuit de la pluie très certainement.

— C'est quoi ?

— De l'eau qui tombe du ciel.

Il expliqua qu'au fur et à mesure que l'expérience se poursuivrait des crevasses apparaîtraient et, si elle durait trop longtemps, de grands blocs partiraient à la dérive, d'autres basculeraient si la charge de glace se trouvant à l'air libre était plus lourde que celle se trouvant dans l'eau.

— Il faut s'attendre au pire, à une augmentation du niveau, bien sûr, et aux inconvénients de la chaleur et du soleil. Notre peau habituée à une lumière tamisée brûlera si nous ne la protégeons pas. Et pas question de porter des vêtements s'il fait chaud. Nous utiliserons de l'huile ou de la graisse pour nous garantir. De toute façon au bout de quelques semaines, quelques mois, la situation sera intenable sur la banquise.

— Nous avons le *Ma Ker* pour aller ailleurs, fit remarquer quelqu'un.

— C'est pourquoi tu le tiens prêt à appareiller ? fit Zabel très pâle. Il y a donc urgence ?

— Non, mais je vais appareiller si vous êtes d'accord. Les gens les plus menacés sont sur cette banquise, je veux parler des habitants de la Compagnie de la Banquise dirigée par le Président Kid. J'ai l'intention de le prévenir de ce qui se trame et de lui suggérer d'intervenir contre les Rénos des Échafaudages. Lui seul est assez indépendant d'esprit pour admettre qu'un autre Réno peut s'allier avec lui, et au besoin il acceptera que ses troupes soient transportées par la voie des airs.

Il se fit un silence et chacun parut réfléchir. La situation ne leur avait pas paru aussi préoccupante, du moins à ceux qui étaient restés dans la base.

— Je suis allé voir le Grand Lama de Kendohar, mais il n'interviendra pas. Il dit que ce qui va arriver est écrit, qu'il ne peut aller contre. De plus les Tibétains sont des gens pacifiques. Il faut trouver un autre allié.

— Tu crois que le Kid...

— C'est un petit malin, paraît-il, et il te mettra dans sa poche.

— Nous pouvons quand même discuter. Je propose que nous nous rendions au-dessus de sa capitale, Kaménépolis, pour entrer en liaison radio avec lui.

— On dit qu'il y a vingt-cinq coupoles cristallines, je voudrais bien les voir, murmura Zabel.

— Il faut mettre la proposition aux voix mais avant nous devrions discuter, voir s'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Certains proposèrent de retourner là-bas, aux Échafaudages, pour essayer de convaincre Rigil ou Charlster, mais ceux qui en revenaient surent leur démontrer que ce serait du temps perdu et de la fatigue car le voyage était difficile.

— Seuls nous n'avons aucun moyen. Le Kid dispose de commandos efficaces et habitués à se déplacer en dehors des réseaux sur des étendues glacées. Ceci en dépit des prescriptions de la CANYST, mais je l'ai dit c'est un esprit indépendant qui n'en fait qu'à sa tête.

— C'est aussi un dictateur, mine de rien. Il dit que sa Compagnie est une démocratie mais ce n'est pas tout à fait le cas et nous, les Rénos, nous sommes fichés ou bien assignés à résidence sur les branches latérales du grand Viaduc.

— Ailleurs on nous massacre, fit remarquer Liensun.

On discuta jusqu'à une heure avancée de la nuit avant de passer au vote. Avec soixante-deux pour cent des voix Liensun reçut mission d'aller survoler Titanpolis pour essayer d'entrer en communication avec le Président Kid. Le départ était fixé au surlendemain matin.

— Équipage normal, indiqua-t-il, de l'huile et des vivres pour dix jours environ.

CHAPITRE XXXIII

Lorsqu'il revint de sa lointaine expédition Kurts avait encore maigri et sous les muscles téтанisés apparaissaient l'ossature, les veines gonflées. Il était tailladé, griffé, couvert de sang et de pus dans le dos, son visage portait une cicatrice du menton à l'oreille gauche. Il ne ramenait rien.

— Il n'y avait pas de distributeur à l'endroit indiqué par ce foutu plan, il n'y en a jamais eu. Alors j'ai continué vers un autre tout aussi hypothétique et il n'existe pas non plus.

Lien Rag l'aida à s'allonger dans le nid protégé par les grandes feuilles rigides, commença de le soigner.

— Cette nuit qui n'en finissait pas ! continuait Kurts. Ici aussi ?

— Le jour est revenu hier seulement et depuis ça a l'air de fonctionner normalement.

— Il ne s'est rien passé ?

Avec des gestes doux Lien Rag détachait des croûtes malsaines, les nettoyait.

— Je t'ai demandé si rien ne s'était passé.

— Il s'est passé quelque chose.

Kurts voulut se retourner mais Lien Rag s'assit sur ses cuisses, le faisant gémir de douleur.

— Gus est remonté. Durant cette nuit qui n'en finissait pas j'ai aperçu des traînées phosphorescentes dans la maisonnette. J'ai eu peur. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu peur.

— Mais tu es allé voir ?

— Gus m'a appelé quand il a pu le faire. Trop épuisé au début.

— Il a vu Bal ?

— Il lui a fallu un temps inouï pour retrouver trace du puits. Il était encore plus épuisé, plus écorché que tu n'es.

— Je me fous de ce cul-de-jatte, hurla Kurts, je veux savoir s'il a vu Bal.

— Il l'a vue.

— Et elle ne l'a pas suivi ?

Lien Rag regarda vers la maisonnette. Kurts allongé sur le ventre ne pouvait pas voir Gus qui en sortait. Gus qui progressait lentement avec d'infinites précautions, portant dans son dos un gros paquet. Gus qui ne lançait ses bras qu'à bon escient pour saisir une branche, une racine dans ses mains puissantes. Gus encore phosphorescent.

— Elle ne l'a pas suivi.

— Elle refuse de remonter ? Les Trues l'ont déchue de sa mission ?

— Lorsque Gus les a retrouvés après des jours... On ne peut pas compter en jours mais en fatigues, émotions, frayeurs, violences, fuites, attaques...

— Arrête, hurla Kurts, Gus a retrouvé la tribu ?

— Sur ses plates-formes lacustres... Il n'y avait plus que quelques survivants, des survivants qui agonisaient.

L'ancien pirate se retourna d'un coup, le projetant contre le tronc visqueux de la plante. Lien Rag s'assit, regardant son ami essayer de se relever tandis que ses plaies se mettaient à saigner.

— Bal ?

— Elle agonisait aussi... Les plaquettes, Kurts... Les plaquettes. Leur principe nutritif pris en toutes petites doses ne leur avait pas fait de mal, mais depuis que tu alimentais le distributeur, leur idole, ils s'en gavaient et en sont morts.

— Non, ça leur faisait du bien, ça leur redonnait des forces, la volonté de remonter de ce cloaque. Ne me dis pas que Bal est morte.

— Morte comme tous les autres...

Gus n'avancait que lentement avec des précautions infinités, grosse chenille luisante dans le vert de la flore.

Kurts le découvrit :

— Pourquoi restait-il dans la maisonnette, ce mal foutu ?

— Parce qu'elle est plus saine que ce nid. Il a retrouvé les mémoires. Les Trues les conservaient dans un container étanche. Oh, un tout petit container, car ces mémoires ne tiennent pas une grande place, mais doivent receler des millions d'informations.

— C'est ce container qu'il trimbale dans le dos ?

Lien Rag se leva pour aller à la rencontre de Gus et l'aider à franchir les derniers mètres.

— Tu te souviens de Purple Station en Transeuropéenne, Kurts ? Il y avait une tribu sur la verrière qui grattait la glace. Et dans cette tribu Jdrou, la petite Rousse que j'aimais. Un jour je l'ai rejointe et, dans une sorte de nid, au sein d'une montagne de poils, (tous les Roux de la tribu s'en étaient arraché des poignées) un tout petit enfant de quelques jours, Jdrien. Mon fils.

Kurts avait montré quelque impatience au début de ce récit et maintenant il fixait Gus qui arrivait avec son étrange paquet.

— Bal a disparu longtemps. Tu n'as pas pu en faire le décompte car ici la succession artificielle des nuits et des jours se détraque souvent, mais elle a dû disparaître neuf mois environ et, parmi les agonisants de la tribu, il y avait ce bébé que Bal étreignait. Lui n'a pas été empoisonné par les plaquettes. Gus l'a remonté malgré les difficultés et les dangers. Parce que Bal le lui avait demandé. Gus lui a bandé les yeux pour lui épargner la lumière vive. Il le nourrit à sa façon, du soja surtout.

CHAPITRE XXXIV

Le missile décrivait une courbe lumineuse sur fond de ciel croûteux. Il passa bien au-dessus du loco-car et alla exploser à cinq cents mètres devant. Un volcan de glace jaillit et Harry freina à mort en criant que la ligne devait être détruite.

Les morceaux de glace, la poussière n'en finissaient pas de retomber. Jdrien alla à l'arrière, concentra son influx sur la mécanique de la vedette rapide mais en vain. Son blindage particulier arrêtait sa volonté.

— Les rails sont coupés, dit simplement Harry.

Frege sortit son revolver d'un air farouche mais Jdrien trouva cette attitude dérisoire. Il pensait que lui aurait pu s'enfuir, survivre sur la banquise. Les Aiguilleurs, trop disciplinés, ne l'auraient pas poursuivi en dehors des rails, mais les trois autres n'auraient pu l'accompagner. Alors il décida de rester. C'était stupide, comme sentiment chevaleresque.

— Jdrien, dit Nella, toi tu peux en réchapper. Tu es un sale métis de Roux et tu résistes mieux au froid que nous. Va-t'en, ne te soucie pas de nous.

— Elle a raison, dit Harry, pourquoi rester alors qu'il y a une possibilité pour toi ?

— Puisque tu n'es qu'un sale métis de Roux puant, appuya Frege. Tu cavaleras droit devant et ils ne vont pas se risquer à te poursuivre. La banquise, ils détestent ça.

Jdrien regardait la vedette rapide qui approchait, les tenant sous la menace d'armes plus légères.

— Qu'est-ce qu'ils attendent pour nous pulvériser ? s'impatienta le frère cadet.

— Ils nous veulent certainement vivants, dit Jdrien.

— Non, cria Nella, pourquoi agiraient-ils ainsi ? Ce n'est pas du tout dans leurs habitudes... Nous n'apprenons pas la mansuétude.

— Ils ont besoin de nous, je ne sais pourquoi, mais ils en ont besoin. Certainement pas pour nous arracher des renseignements, puisqu'ils savent tout.

Harry avait quitté ses commandes et les avait rejoints à l'arrière du loco-car.

— Ils ne descendent pas.

Soudain quelque chose sortit du flanc droit de la vedette et se mit à rouler sur un seul rail.

— Une torpille monorail, dit Jdrien.

Nella les avait rejoints et poussa un cri déchirant :

— Une torpille qui contient un gaz anesthésiant. Il s'infiltre partout car ce loco-car n'est pas étanche. Il y a des ouïes de ventilation qu'on ne peut obturer assez vite. Je ne veux pas tomber vivante entre leurs mains... Non jamais plus.

Alors elle retourna vers la couchette et s'y allongea.

Jdrien se retourna vers elle au moment où la torpille éclatait avec un bruit anodin. Ce gaz spécial ne mit que quelques secondes à pénétrer à l'intérieur du véhicule.

— Adieu, sale métis ! dit Nella.

Elle se concentra et cria :

— Ophiuchus.

Jdrien, déjà paralysé par le gaz, la vit se raidir d'un coup et mourir, avant de sombrer dans l'inconscience.

Fin du tome 39